OUVRAGES DU MEME AUTEUR :

— *Eléments d'Astrologie Scientifique : Etoiles fixes, Comètes et Eclipses.* — Etude des influences des constellations célestes, des passages cométaires, des éclipses solaires et lunaires. Un vol. in-12, 96 pages, figures et tables (Jean Beetemale, édit., Paris 1936.)

— *Traité d'Astrologie Esotérique, tome I : les Cycles.* —Reconstitution d'après des documents archéologiques d'un système astrologique babylonien. Un vol. in-8 raisin, 300 pages, 22 figures et tables (Editions Adyar, Paris 1937.)

— *Traité d'Astrologie Esotérique, tome II : l'Onomancie.* — L'astrologie onomantique traditionnelle, la Kabale, les Métathèses, etc... Un volume in-8 raisin, 250 pages, 24 figures et tables, orné de deux pantacles magiques (Editions Adyar, Paris 1938.)

— *Eléments d'Astrologie Scientifique : Lilith, second satellite de la Terre.* — (En collaboration avec Jean Desmoulins). La Lune Noire, éphémérides et tables depuis 1870. Un volume in-8°, 32 pages (Editions Niclaus, Paris 1938.)

— *Dans l'Ombre des Cathédrales.* — Etude sur l'Esotérisme architectural et décoratif de Notre-Dame de Paris, dans ses rapports avec le symbolisme hermétique, les doctrines secrètes, l'Astrologie, la Magie, l'Alchimie. Un volume grand in-8 raisin, 305 pages, nombreux clichés dans le texte, 6 hors-texte en phototypie (Editions Adyar, Paris 1939.)

— *La Géomancie Magique.* — Traité complet de l'ancienne géomancie médiévale. (Les objets rituéliques :

almadels, sable sacré, pantacles, rites, règles du plus vieil art divinatoire connu, et aussi du plus mystérieux. En appendice : le « Dictionnaire de Géomancie des Rose-Croix », d'après le manuscrit de la Bibl. de l'Arsenal). Un volume 200 pages, in-8 raisin, nombreux dessins, pantacles, carrés magiques inédits (Editions Adyar, Paris 1939) (1).

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

— *Traité d'Astrologie Esotérique, tome III : l'Astrologie Naturelle.* —(Les astres, l'astrologie lunaire, hélio-lunaire, planétaire, etc...)

(1) Cet ouvrage était terminé dès juin 1940, mais par suite des événements, la Maison Adyar a été et est toujours fermée. L'ouvrage n'a donc pu encore être mis en vente.

« La Doctrine Secrète est pour les Sages. Les âmes agitées et sans équilibre ne la peuvent concevoir... »

(LE ZOHAR.)

« A vous, disciples choisis, il est donné de connaître les mystères du Royaume de Dieu. Mais à la multitude, ces choses sont dites en paraboles, afin qu'ils voient et n'entendent pas, qu'ils écoutent et ne comprennent pas... »

(Evangile selon SAINT MARC.)

« Il faut remettre toutes choses en doute une fois au moins en sa vie. »

(DESCARTES.)

Aux Morts de Montségur, aux Albigeois et aux Cathares, en hommage à la pureté de leur Doctrine et à la grandeur de leur sacrifice.

INTRODUCTION

L'Occultisme sous toutes ses formes a, depuis bientôt soixante ans, conquis une place importante dans la vie intellectuelle de nos générations.

Les arts divinatoires les plus primitifs font la fortune de certaines devineresses, la vente des porte-bonheur a pénétré la bourgeoise joaillerie elle-même, et il n'est pas jusqu'à l'antique et grandiose science des Astres qui ne condescende à se manifester à la seconde page des quotidiens.

Dans les revues spécialisées, la Magie, l'Alchimie et la Géomancie, dévoilent pour un public plus restreint, l'ensemble de leurs mystérieux arcanes.

Et dans la rituélie ou la mystique des diverses religions, les hermétistes modernes retrouvent, soigneusement voilées, les doctrines qui, jadis, s'enseignaient dans les cryptes et les hypogées initiatiques, à de rares disciples soigneusement choisis.

Nous avons voulu en cet ouvrage, mettre à la portée du public occultiste contemporain, l'essence de deux très vieilles doctrines occidentales, toutes deux issues de la tradition religieuse

judéo-chrétienne, nous avons nommé celle attribuée aux Rose-Croix du Moyen-Age, et celle qualifiée de luciférienne, prestigieux vestiges des gnoses disparues.

Nous nous sommes mis à la place de chacun de leurs partisans, nous avons épousé leur enthousiasme mystique, fait nôtres leurs arguments.

Ainsi nous pensons avoir fait œuvre parfaitement impartiale.

Il est fréquent d'entendre qualifier un homme ou une idée des épithètes en rapport avec ces deux ésotérismes. Lucifériens, Rosicruciens n'ont jamais à notre connaissance été bien définis.

Ce travail comblera une lacune.

Vingt années d'occultisme nous ont permis de connaître bien des adeptes de ces doctrines, de pénétrer bien des fraternités, de dépouiller bien des archives, interdites aux mortels ordinaires...

Parallèlement, nous avons continué les études théologiques et l'exègèse. Nous pouvons donc sans trop de présomption, publier le résultat de ces recherches.

Notre livre est divisé en trois parties principales.

La première constitue une mise au point des documents sur lesquels nous avons travaillé. Si nous ne concluons pas au caractère surnaturel

de leur origine, du moins ne péchons-nous pas par orgueil. Bien d'autres émettent les mêmes doutes quant à ce caractère... Et d'ailleurs nous n'y avons mis nulle agressivité. Nous présentons le résultat de notre recherche, simplement, sans rien y ajouter.

La seconde partie présente la doctrine luciférienne.

L'histoire des doctrines secrètes, l'étude des ésotérismes, la recherche des sens exégétiques *secrets*, constituent presque toujours les études préliminaires par lesquelles se constitue cette attitude mentale particulière à ceux que l'on qualifie habituellement de *lucifériens*.

Le luciférisme ne saurait être confondu avec le satanisme. Sans doute, tous deux sont-ils implicitement manichéens. Pour eux, deux principes se disputent l'empire du Monde : le Bien et le Mal, la Lumière et les Ténèbres. Mais alors que le second voit ses fidèles adopter délibérément le culte du mauvais principe, les premiers, bien au contraire, prétendent suivre les enseignements du dieu de lumière, principe de beauté et de connaissance, ainsi que de toutes perfections. Ils ne font que tirer des textes sacrés un sens qui, il faut le dire, est aussi clairement exposé, que l'explication courante manque de logique et de stabilité.

Déjà, les poètes avaient senti ce qu'il y a de blessant pour l'esprit dans les versets de l'Ancien Testament, et s'étaient laissés inspirer par la grandeur du mythe luciférien ou par la chute des Anges.

Souvenons-nous d'*Eloha*, d'Alfred de Vigny :

Les peuples déjà vieux, les races déjà mûres,
Avaient vu jusqu'au fond des sciences obscures.

Dans « *La Chute d'un Ange* », Lamartine reprend les traditions exposées au Livre d'Enoch :

Dès mon enfance, instruit des arts mystérieux
Qu'on enseigne dans l'ombre aux successeurs des dieux...

Et Leconte de Lisle, dans sa description d'Hénokia, nous parle de :

La ville aux murs de fer des géants vigoureux,
Abîme où, loin des Cieux, aventurant son aile,
L'Ange vit la beauté de la Femme, et l'aima...

Plus loin, il nous décrit cette destruction du monde hylique de la Gnose, la fin de la Matière et de son Animateur pervers, la revanche du Dieu de Lumière ;

J'effondrerai du ciel, la voûte dérisoire,
Et qui t'y cherchera ne t'y trouvera pas !
Dans l'Espace conquis, les Choses déchaînées
Ne t'écouteront plus quand tu leur parleras !...

A vrai dire, l'hébraïsme a reconnu implicitement la beauté de la Recherche. *Les Proverbes*, attribués à Salomon, mais qui ne sont que la

transcription araméenne du papyrus égyptien d'Aménémope, nous disent que : « La gloire de Dieu est de cacher les choses, et celle des rois de les dévoiler... »

Plus tard, Descartes nous dira que « toutes choses doivent être remises en doute une fois au moins dans la vie ». Et, adoptant ce point de vue, Maeterlinck demandera avec quelque logique dans son livre « La Grande Porte » : « Pourquoi la Foi serait-elle supérieure à la Recherche ? La Foi, c'est la solution du moindre effort, la Foi, c'est la paresse... »

Si, ainsi que l'assurent les croyants, la Science ne peut qu'être d'accord avec la Foi, nous pouvons, jugeant la Nature, examiner le travail de la Force créatrice universelle.

Or, nombre d'hommes de science ont été amenés à conclure que, depuis l'époque lointaine où la Vie, sous ses aspects protéiformes, se manifesta sur la croûte refroidie de notre globe, il n'était pas apparu que la Nature ait créé avec logique, avec justice, avec raison.

Au contraire, il semble en effet qu'une force créatrice formidable, aux possibilités titanesques, soit à l'œuvre ici-bas, sans répit. Mais cette force paraît dénuée de la perfection qui serait son apanage si elle était de source divine. La Sagesse ne l'inspire pas, l'Omniscience lui fait défaut. Elle tâtonne, procédant par essais

successifs, créant une espèce pour en détruire une autre, mettant en action un principe pour en annihiler un second. Aveugle, elle n'est pas raisonnable, mais instinctive. Les sentiments élevés lui sont étrangers, elle est amorale. Ainsi la souffrance l'indiffère, la cruauté est sa loi souveraine. Créant sans raison, détruisant sans motif, elle fait souffrir inutilement. Tel insecte paralysera d'un coup d'aiguillon tel autre, inoffensif. Puis il pondra sa larve dans la chair vive de sa capture, paralysée, *mais non insensibilisée.* Et la larve grandira de jours en jours, dévorant vive la malheureuse créature qui lui sert de gite...

Les ouvrages d'anthomologie sont remplis de ces cruautés *inutiles* du monde des insectes.

De quelque côté que l'on se tourne, la Nature matérielle, cette œuvre soi-disant divine, tant admirée, tant vantée, ne nous offre comme spectacle que le plus sauvage, le plus féroce déchaînement des mauvais instincts. Dans le règne hominal comme dans le règne animal, comme dans le règne végétal (voir certains animaux-plantes !), le fort broie le faible, appelant à son aide le mensonge (procédés de capture) et la cruauté inutile (procédés de consommation). Le « splendide élan vers la vie » dont nous parlent certains philosophes, n'est que la ruée des plus féroces appétits ! Au mystagogue enfiévré que

hante le rêve d'un éden terrestre futur, la vie semble, en ricanant, montrer l'absolue sérénité de sa puissance, son amoralité permanente, sa férocité foncière que rien ne justifie.

Les vices, que l'on croit trop souvent le triste apanage de l'humanité, le monde animal les possède aussi en partage... Vices sexuels, cruauté inutile, sadisme, etc... Pourquoi l'araignée femelle dévore-t-elle son mâle après les noces ? Pourquoi le chat fait-il souffrir la souris avant de l'achever, quitte à ne même pas y toucher ensuite ?

Le Maître du Monde tangible est un dieu noir. Le Seigneur d'ici-bas est un dieu mauvais « Belial de Jésus, monstre ébloui de joie... », le qualifie Victor Hugo ! S'il n'en est pas l'*Auteur,* mais l'*Animateur*, pourquoi le Maître d'Œuvre initial lui a-t-il abandonné, non seulement la matière inerte (mais y a-t-il dans le Cosmos quelque chose de réellement inerte ?...), mais aussi la matière sensible ? Pourquoi, à la souffrance de la chair, lui a-t-il laissé ajouter celle de l'âme pour la créature la plus évoluée ? Et à la suite de quel renversement des pôles, le Mauvais a-t-il pu se substituer à l'Autre ? Faut-il admettre que le choix erroné de l'Homme y a collaboré ?...

Autant d'énigmes apparemment *insolutionnées* et que le luciférisme ou la tradition rosicru-

cienne expliquent et commentent, chacun à leur manière.

La troisième partie présente un essai de cosmogonie rosicrucienne.

Enfin, une étude sur quelques à-côtés étranges du christianisme et de ses rapports avec la gnose des Ophites, tend à établir un accord entre le luciférisme et le rosicrucianisme.

Il semble bien, en effet que les vérités dissimulées sous l'éxotérisme judéo-chrétien soient à mi-chemin de ces deux mystiques.

Quoi qu'il en soit, ce livre ouvre une avenue. D'autres que nous l'eussent certainement écrit avec plus de compétence, plus d'érudition. Tel quel, il aura néanmoins sa place dans le rayon de la bibliohèque réservé aux sciences ou aux sujets énigmatiques ! Et s'il peut procurer à quelque lecteur une quelconque certitude, nous estimerons quant à nous que cette *foi* sera tout aussi respectable que la croyance officielle, et nous souhaitons bien sincèrement à cet heureux mortel qu'elle le mène sans heurts à cette mystérieuse illumination mystique, apanage de rares élus...

L'ORIGINE RÉELLE DES TEXTES SACRÉS

LES ORIGINES DE L'ECRITURE SAINTE

Pour les premiers temps du christianisme, comme d'ailleurs pour la tradition judaïque, faute de documents sérieux, historiquement authentiques, nous ne savons rien de la façon réelle dont les faits se sont passés. Tout ce que nous pouvons, à force de sonder l'exégèse et les bribes qui nous sont parvenues, c'est d'entrevoir à peine par quels degrés on en est venu plus tard à concevoir les faits d'alors, comme on les conçoit aujourd'hui. C'est cette conception qui constitue ce que les théologiens nomment le *Dogme*. Notons en passant que ce mot, dérivant du latin *dogma*, désigne les *principes*, l'essence, d'un enseignement philosophique, et non la vérité, brutale et nue.

La *Foi,* si souvent invoquée par le croyant, est, du point de vue de l'historien ou de l'homme de science, un cercle vicieux infranchissable, d'où rien de raisonnable, au sens propre du mot, ne saurait sortir. Pour ceux-là, un document est un document, et nulle hypothèse appuyée par la Mystique ne pourrait l'annuler.

L'histoire officielle des dogmes judéo-chrétiens, telle que la présentent encore à notre époque les plus savants et les plus sincères de ses défenseurs, n'est qu'une succession de légendes, de mythes, d'affirmations soigneusement choisies. Si le philosophe y peut fort souvent, pour ne pas dire toujours, découvrir un ésotérisme de haute et belle volée, l'historien et le rationaliste n'y peuvent trouver que des affirmations puériles, ne reposant sur aucune preuve ou documents réels. Du dogme judéo-chrétien, après les tâtonnements des cent cinquante premières années, l'histoire véritable se peut résumer en deux mots: la lutte entre une imaginaire tradition et la multitude des documents contradictoires, dits apocryphes. Dans cette lutte, la tradition l'a toujours emporté. Ce qui se justifie par le fait que le bagage théologique de l'individu ordinaire est généralement fort mince, et se réduit aux rudiments exégétiques mis à la portée de son enfance.

Si l'on excepte l'unité divine, héritage du judaïsme, pas un des dogmes actuels de l'Eglise Catholique n'a existé dès ses premiers jours. Tous se sont formés pièce à pièce, comme toute construction humaine. Et de l'aveu même d'un des plus grands Pères de l'Eglise, Saint Grégoire de Naziance (voir son poème sur le Saint-Esprit et son cinquième discours théologique), il a fallu *deux siècles* pour achever de mettre au point

chacun de ces articles de foi, que Jésus est aujourd'hui censé nous avoir enseigné directement, d'un mot ou d'une parabole.

La loi de cette formation a été la même pour tous. Et tous se sont formés sous l'action de deux forces convergentes :

a) Dans l'imagination et le cœur des simples fidèles, le besoin incessant de grandir les traditions et leurs personnages jusqu'aux dernières limites du possible et même de l'impossible;

b) Chez les chefs, qui participaient à cet entraînement, la nécessité, en plus, pour donner quelque apparence de rigueur à ces dogmes, d'essayer de mettre d'accord des textes de toute provenance, et sans rapports entre eux, que l'imagination populaire, la mystique primaire d'humbles espérant en un avenir meilleur, avait petit à petit transformé en la voix même de Dieu...

C'est donc cette double voie qu'il importe de ne pas perdre de vue et de mettre en lumière.

Il a fallu *quatre cents ans,* aux quinze livres disparates dont se compose la Bible officielle, pour se faire accepter de l'Eglise latine, sans garanties et sans preuves, par le seul effet du temps, ainsi que le dit Saint Jérôme: « *Vetustate et usu...* », dans son Epitre de Jude. L'ancienneté et l'usage n'ont jamais justifié la véracité

d'une affirmation historique : encore bien moins quand il s'agit des lois divines.

Et il est tels d'entre eux qu'aujourd'hui encore, les Juifs, les églises protestantes et l'église grecque, repoussent de l'Ancien ou du Nouveau Testament.

Quant au texte, le nombre de ses variantes dépasse toute imagination. Bien entendu, le sens offert à la vénération confiante des fidèles est toujours le même... Nous voulons ici parler des textes anciens qualifiés d'*originaux*.

Ainsi, le dogme de la Trinité Divine n'a pas mis moins de trois cents ans à se constituer dans l'église latine. Et au VIe siècle, on continuait encore à discuter sur lui dans l'église grecque, sans omettre que cette discussion n'est pas close, et que les deux églises ne se sont pas mises d'accord, l'entendant encore de nos jours, chacune à leur manière.

Les traditions sur la Vierge Marie n'ont été arrêtées qu'au VIIe siècle. Et les livres sur lesquels elles s'appuyèrent, *sont tenus pour apocryphes par l'Eglise,* qui n'y prend et n'y considère comme authentique, que les chapitres dont elle a besoin ! Pour se justifier, les théologiens déclarent que, « si les faits en question ne se sont pas réellement passés, ils n'en sont pas moins possibles, puisque rien n'est impossible à Dieu ».

Si effarante d'inconscience ou de mépris à l'égard du fidèle soit cette déclaration, elle n'en figure pas moins dans les *Œuvres de Saint Jérôme* (IVe volume), publiées par les Editions Migne, avec le *nec imprimatur* de l'Eglise.

Le dogme du péché originel, légende recueillie des mythes iraniens, absent de certains textes primitifs, inconnu de tant de Pères, compris de façon différente par d'autres, n'a été théologiquement fixé qu'au Ve siècle, à la veille de l'invasion des Barbares.

La suprématie du Vicaire de Rome, refusée par toutes les autres églises, repoussée encore de nos jours par toutes les églises d'Orient, dès qu'elle a tenté de se produire, a mis cinq siècles à se faire accepter par l'Occident chrétien, si docile pourtant, et surtout si crédule.

Or, c'est sur cette infaillibilité, sur la vérité privilégiée de ses enseignements et de ses dogmes, qu'elle a, à toutes époques, fait reposer ce qu'elle estime être son droit à la domination spirituelle d'abord, temporelle ensuite.

« Ce qui fait seule, la légitimité d'un gouvernement et sa stabilité, c'est la volonté de Dieu, exprimée par la voix de l'Eglise, qui ordonne aux peuples d'obéir à celui ou à ceux qu'elle juge capables de procurer le bien général. Et il en est le plus capable, non parce qu'il est le plus intelligent ou le plus fort, ni parce qu'il est un

homme simplement supérieur, mais bien parce qu'il est le plus disposé à suivre ses ordres à Elle, et, partant, le plus en état de conduire les peuples à leur salut éternel, le plus grand des intérêts humains. »

Cette explication sur le bien-fondé du pouvoir ecclésiastique est tirée du « Cours de Droit Naturel, professé à la Faculté Catholique de Lille, avec l'agrément et les conseils, ainsi que le *nec imprimatur* de ses supérieurs ecclésiastiques, par le P. Thancrède Rothe » (Larose et Forcel, Paris).

L'éternité des peines, niée par les deux plus célèbres Pères de l'Eglise et par Origène, l'un de ses plus grands docteurs, a été repoussée par les plus grands exégètes des premiers siècles, et en a mis *cinq* à se faire accepter. Si nous interrogeons d'ailleurs des sommités ecclésiastiques, dans le privé, elles nous avoueront fréquemment qu'elles-mêmes n'y croient pas, et que, de plus, l'éternité des peines n'est pas un article de foi.

Dans son « Exposition de Dogme Catholique » (Paris, Lethielleux, 1889), le P. Monsabré, des Frères Prêcheurs, nous déclare : « Oui, l'Enfer existe. Nous devons le croire puisque l'Eglise l'enseigne. Mais comme Dieu est infiniment bon, peut-être le pêcheur ne connaît-il que les flammes du Purgatoire... »

En exprimant l'avis que la répression post-mortem ne saurait être qu'éternelle, Saint Thomas d'Aquin n'a fait qu'affirmer l'opinion personnelle de Saint Thomas d'Aquin. Jamais, parlant *ex cathedra,* sous l'empire occulte de l'Esprit Saint, aucun Pape n'a fait de cette simple hypothèse théologique un acte de foi. Il est subtil de ne pas omettre cette distinction.

⁂

Le document de base sur lequel repose le christianisme est avant tout la Bible.

L'histoire de cet ensemble de documents se divise en trois séries d'études :

1° Etude du *nombre* des livres qui entrent dans la composition du recueil sacré, ou, comme il est traditionnel de le dire, dans le « Canon de l'Eglise ».

2° Etude de l'*intégrité* du texte dans les dits livres.

3° Etude de leur authenticité, c'est-à-dire, d'une part, de leur origine véritablement miraculeuse, et, d'autre part, des raisons qu'a eues l'Eglise de faire entrer chacun d'eux en son recueil.

Il suffit d'ouvrir une Bible pour savoir de quels livres elle se compose; soit dans l'ancien, soit dans le nouveau Testament. Or, le nombre

et le choix des dits livres n'ont été définitivement fixés que par le Concile de Trente en 1546, avec la déclaration expresse que tous, dans leur intégrité et dans toutes leurs parties, « ont également Dieu pour auteur, et doivent être reçus avec la même piété, le même amour, et le même respect ». Voici le texte même adopté par le Concile :

« *Sacrosancta synodus œcumenica... omnès libro tam Veteris quanm Novi Testamenti, quum utriusque unus Deus sit auctor... pari pietatus affectu ac reverentia suscipit ac venerator.*

« *Si quis libros ipsos integros, cum omnibus suis partibus non susceperit, anathema sit.* »

Or, ce qui surprend au premier abord, c'est que le Canon de ce Testament, selon l'Eglise, est différent du Canon selon le Judaïsme, bien que le christianisme ait sa base dans ce dernier ! Ce qui est divin pour l'un ne l'est donc pas totalement pour l'autre !

L'ensemble du Canon des Juifs a été longtemps vague, et il lui a fallu plusieurs siècles à lui aussi, pour se faire accepter par l'université du corps sacerdotal israélite, cela est absolument certain, nous en verrons des preuves plus loin.

Les défenseurs de l'Eglise, qui ont prétendu pendant tant de siècles que ce Canon avait été clos et fixé par Esdras vers l'an 450 av. J.-C., à l'exception de l'*Ecclésiaste* et du *Livre des*

Machabées parus plus tard (voir Bossuet et son « Histoire Universelle », 2e partie, chap. XXIX), ont dû y renoncer, puisque, loin d'avoir pu clore le Canon entier, Esdras ne peut même pas avoir été l'auteur des deux ouvrages dont on lui attribue la rédaction (c'est-à-dire les *Paralipomènes* et les deux livres qui portent son nom), étant donné que les faits dont parle l'un descendent jusqu'à 320 av. J.-C. et les faits de l'autre jusqu'à 130... Tout ce que l'on peut dire, en tenant compte du prologue de l'*Ecclésiaste,* vers 200 avant J.-C., et des déclarations de l'historien juif Josèphe vers l'an 70 de notre ère, c'est que le Canon des Juifs devait exister vers l'an 300, sans d'ailleurs être admis dans son entier par toute une partie notable de la population israélite, les Saducéens, qui n'acceptaient que le seul Pentateuque, sans que cela les empêcha de faire nommer un des leurs au pontificat suprême.

D'après Josèphe, l'historien juif en question, les seuls livres qui fussent admis au temps du roi de Perse Artaxercès, étaient, selon les termes de son traité intitulé « *Contre Appion* » :

1° Le Pentateuque, de Moïse, tenu pour inspiré directement par Dieu;

2° Treize livres écrits par les prophètes, à titre de documents historiques, et dont il ne mentionne pas les titres;

3° Quatre livres de cantiques et de préceptes moraux, qu'il ne nomme pas davantage.

Josèphe ajoute que, depuis cette époque, quelques autres ouvrages étaient parus, mais qu'ils étaient loin d'avoir la même autorité que les précédents.

Ce qui est incontestable, c'est que jamais il n'a connu ni le *Livre de la Sagesse* (de Salomon), ni *les Macchabées*, ni *Tobie*, ni *Judith*, ni *l'Ecclésiaste*, alors que l'Eglise latine admet ces cinq livres dans son Canon à elle.

Le premier auteur qui nous ait donné des détails sur le Canon Juif, est Méliton, évêque de Sardes, vers l'an 180 de notre ère. (Voir Eusèbe, IV, 26). Il les laisse formellement de côté, ainsi qu'*Esther*. Cinquante ans plus tard, à son tour, Origène excluera de ce Canon, non seulement Esther, mais aussi le *Livre de la Sagesse*, ceux de *Judith*, de *Tobie*, et *l'Ecclésiaste*. (Eusèbe, VI, 25).

Deux cents ans plus tard, en 385 après J.-C., Saint Jérôme, le plus savant homme d'alors, renouvellera, avec quelques variantes, la mention de ces exclusions, qu'il nous dit approuver fort. En même temps, il nous montre les juifs accordant une très inégale autorité aux trois parties dont se composaient leur Canon : le *Pentateuque* (ou la Loi), les *Prophètes* et les *Hagiographes*, ou simples « bons livres ».

Il les divise en deux parties :

1° Les ouvrages tenus pour inspirés, à savoir: le *Pentateuque* sous le nom de *Thorah*, ou Loi, les *Prophètes*, comprenant *Josué*, *Samuel*, les *Juges*, les *Rois*, deux livres d'*Esdras*, et quinze prophètes que l'Eglise admet aujourd'hui, moins *Daniel* et *Baruch*.

2° Les *Hagiographes* (Ketubim, en hébreu), ou livres simplement « bons à lire », savoir: *Job*, les *Psaumes*, de David, les *Proverbes*, de Salomon, l'*Ecclésiaste*, le *Cantique des Cantiques*, *Daniel*, les *Chroniques*, *Esther* (auxquels quelques-uns ajoutaient *Ruth*), et les *Lamentations de Jérémie*.

Quant au *Livre de la Sagesse* (que Méliton confondait avec les Proverbes), à l'*Ecclésiaste*, à *Judith*, à *Tobie*, aux *Macchabés*, Saint Jérôme déclare que les juifs les tiennent pour apocryphes, et il les en désapprouve fort, en attendant ce qu'il dira contre *Daniel*, dans sa préface sur ce livre en particulier.

Comme on le voit, l'Eglise latine a supprimé la différence que faisait le Judaïsme, entre les livres considérés comme inspirés et ceux simplement conseillés « bons à lire ». Puis elle a ajouté à sa liste ceux que les juifs rejetaient comme apocryphes, les mettant par la suite sur le même pied que les autres.

La gradation de tous ces Canons est évidente, et leur mode de formation est flagrant. Comme les fleuves, ils ont grossi à mesure qu'ils s'éloignaient de leur source. La *Loi,* ou *Pentateuque,* ou *Thorah,* a été seule admise comme inspirée; puis les *Prophètes* s'y sont joints, en nombre restreint primitivement, puis leur nombre s'est accru. Ensuite les *Hagiographes* s'y sont ajoutés, et les textes dits apocryphes (ou « douteux »), ont complété la liste, à mesure que les moyens de contrôle diminuaient et que l'imagination ou la mystique pouvaient librement se donner carrière.

Au surplus, lorsqu'on pousse les théologiens sur ce sentier dangereux de l'historicité et de la canonicité des documents, ils répondent que : « puisque l'Eglise est infaillible par la voie de ses docteurs, elle a le droit de fixer la canonicité des Livres Saints, comme elle a le droit de fixer les dogmes ». Telle est du moins la définition donnée au mot Canon, dans son *Dictionnaire de Théologie,* par l'Abbé Bergier.

De sorte qu'il n'est plus alors question d'asseoir la légitimité de l'Eglise latine sur des paroles divines, mais bien d'asseoir les dites paroles divines sur la créance que ses théologiens leur accordent. Ce n'est plus Dieu présentant l'Eglise aux hommes, c'est l'Eglise servant de caution à une manifestation divine.

On conviendra qu'au point de vue historique et strictement documentaire, l'exégète ne puisse se borner à cela.

⁂

Le Canon du Nouveau Testament repose sur des bases tout aussi ondoyantes que celui de l'Ancien. Mais il en diffère pourtant en ce qu'on peut discerner une certaine suite dans les phases de sa formation, suite non dépourvue de logique.

Les théologiens laissent croire volontiers (quand ils ne l'affirment pas aux classes pieuses populaires, sans possibilités de vérifications), que le texte du Nouveau Testament a été fixé de très bonne heure, à la fin même du premier siècle, lorsqu'eut été écrit le dernier des évangiles qui le composent: celui selon Saint Jean, « toutes les œuvres qui y entrent étant, nous disent-ils, si manifestement d'origine apostolique et divine, qu'il serait impossible d'hésiter sur leur compte ». La vérité est que les preuves contre cette date sont si manifestes que les politiques, comme l'Abbé Freppel, dans son ouvrage intitulé *Les Pères Apostoliques,* avouent que le Canon n'a pas été fixé avant la fin du IIe siècle, et que : « les hommes vraiment savants en matière d'exégèse, et surtout sincères, reconnaissent qu'il ne l'a pas été avant la fin du IVe siècle »... (Abbé Bergier, *Dictionnaire de Théologie.*)

Les premiers siècles de notre ère sont, pour le Nouveau Testament, comme les trois précédents pour l'Ancien, l'âge d'or des faussaires, et surtout des « pieux faussaires ». Car c'est malheureusement sous le couvert de bonnes intentions, d'un zèle pieux, de l'ardent et sincère désir de conversion des hérétiques à la vraie foi, que sont nés et se sont multipliés textes et documents fallacieux.

Evangiles, épitres, apocalypses diverses, « actes » de tel ou tel s'entassent et se mêlent à ceux que l'Eglise finira par seuls accepter. Et ce ne sont pas tellement les hérétiques ou les gnostiques chrétiens qui en seront les auteurs, ainsi qu'on l'a trop souvent écrit. Dans son ouvrage sur les « Pères Apostoliques », l'Abbé Freppel, qui ne peut être un auteur suspect, attribue aux chrétiens ordinaires jusqu'à *quarante évangiles apocryphes !...* A cette époque, Origène, dans sa première homélie sur Saint Luc, ne distinguait pas les évangiles en vrais ou faux, mais bien en *acceptés* et en *controversés*, ce qui, on en conviendra, n'est pas du tout la même chose... Et lui même ne se fait pas faute d'avoir recours indifféremment aux uns et aux autres, tels ceux de *Pierre* et de *Jacques*, rejetés de nos jours par l'Eglise.

Il ne suffit d'ailleurs que de dépouiller les textes attentivement pour nous en convaincre.

Ainsi le premier verset de l'*Evangile selon Saint Luc* nous dit ceci :

« Plusieurs ayant entrepris d'écrire l'histoire des choses dont la vérité a été connue parmi nous, avec une entière certitude, *selon que nous les ont apprises ceux qui les ont vues eux-mêmes dès le commencement et qui ont été les ministres de la Parole,* j'ai cru aussi, très excellent Théophile, que je devais te les écrire par ordre, *après m'en être exactement informé dès leur origine,* afin que tu reconnaisses la certitude des choses dont tu as été instruit. » (Evangile selon Saint Luc, chap. I.)

De cette entrée en matière, on pourrait conclure que l'apôtre Luc n'a rien vu du tout, et qu'il nous transmet uniquement que ce qu'un autre lui aurait enseigné. Ce qui est invraisemblable, et nous amène donc à conclure que ce n'est pas lui l'auteur du texte évangélique qui porte son nom, mais un scribe anonyme et quelconque, fort longtemps après. Et ceci asseoit l'opinion commune que les évangiles ne remontent pas en réalité plus loin que la fin du IVe siècle, ainsi que le reconnaît l'Abbé Bergier dans son *Dictionnaire de Théologie.*

On conviendra que des textes qui se sont transmis, à travers les persécutions. uniquement de façon orale, se trouvent fatalement déformés, tronqués, quatre cents ans plus tard.

Il apparaît d'ailleurs à un examen plus approfondi, que l'unité des dogmes ne s'est faite que par nécessité, à seule fin de résister aux gnostiques, ces grecs néo-convertis, qui, révoltés des conceptions barbares de l'Ancien Testament, de la contradiction qu'il y avait à faire du Sauveur un être à la fois totalement Homme et totalement Dieu, rejetaient l'inspiration divine dans l'Ancien Testament, et l'humanité du Christ. Il était grand temps que les chrétiens se missent d'accord. Les querelles exégétiques battaient leur plein. Certains évêques faisaient mourir Jésus à trente et un ans; d'autres à trente-trois, d'autres à cinquante. La date de la Nativité, celle de la Résurrection, fixées selon les uns (pour la première), en février, selon d'autres en mai, selon d'autres encore en fin décembre ou au début de janvier, tout était matière à controverses.

Ainsi, même avec le peu de documents réellement *originaux* qui subsistent de cette époque, nous ne nous trouvons pas moins en présence de *sept* Canons différents : ceux de *Tertullien*, d'*Irénée*, de *Clément d'Alexandrie*, d'*Origène*, la version syriaque dite de la *Peschito*, celui dit de *Muratori*, et celui dit *Codex Claramontanus*.

A cette époque, l'uniformité des traditions religieuses chrétiennes est encore à établir.

De ces évangiles multiples, on ne saurait dire, avec les théologiens modernes, que les uns sont connus, populaires, et les autres, moins répandus.

Eusèbe, lui, les qualifie nettement, les uns de « controversés, discutés », et non pas de mal connus. Sciemment, il emploie le mot grec *antilegomena.*

Un autre sujet de grandes querelles théologiques est encore, à cette époque, la fameuse *Apocalypse,* attribuée à Saint Jean.

Denys, évêque d'Alexandrie, vers l'an 250, refuse de l'attribuer à l'apôtre de ce nom, trouvant son texte inintelligible et d'un tout autre style que l'évangile du même. Les autres vont encore plus loin, *lui refusant tout rapport avec le christianisme.* C'est du reste l'opinion de nombreux hermétistes, tant modernes que médiévaux, qui y voient un traité d'alchimie, l'*Apocalypse,* le livre lui-même étant le mystérieux *liber* qu'il mentionne, le livre clos de *sept scels* ou sels...

Et les querelles reprendront de plus belle à la Renaissance, lors de l'invention de l'imprimerie. Poussés dans leurs derniers retranchements historiques, les défenseurs du texte sacré quitteront l'arène des controverses. Le R. P. Pigghe, de la Compagnie de Jésus, nous dit ceci en 1538 :

« Qui nous assure, en dehors de la Sainte Eglise, que Mathieu et Jean, les évangélistes, n'ont pas menti ou fait erreur de souvenir ? Tout homme peut se tromper, ou tromper les autres ! Mais c'est l'Eglise, seule, qui a investi de l'autorité canonique certains livres, et les plus considérables, les Evangiles, qui ne tenaient cette autorité ni d'eux-mêmes, ni de leurs auteurs... »

Ce qui, on en convient, est un peu irrespectueux pour les Apôtres.

Et en 1546, le Concile de Trente lui donna raison, ainsi qu'aux docteurs de la Sorbonne, en renouvelant à ce sujet les décisions du Concile de Carthage, avec cette différence cependant, Saint Augustin avait essayé de tenir compte des discussions passées, en accordant aux derniers admis de ces livres une certaine infériorité vis-à-vis des autres, ceux qui furent considérés toujours comme authentiques. Mais les évêques, assemblés au Concile de Trente, décidèrent simplement de mettre tous les livres du Canon sur le même pied, déclarant que désormais, on devrait les considérer comme ayant une commune origine divine.

⁂

Reste le côté purement matériel de la transmission des textes, savoir : le copiste et sa copie.

Deux faits sont d'abord à noter.

1° Le vieil hébreu, dans lequel ont été écrits les plus anciens livres d'Israël, cessa d'être parlé par eux pendant la captivité de Babylone (604 à 536 avant J.-C.). Ils prirent là l'idiome du nouveau pays où ils se trouvaient : le chaldéen, l'araméen, langue congénère à l'hébreu, mais très distincte de lui cependant. C'est celle-là qu'ils rapportèrent à Jérusalem, quand ils y revinrent. Bien vite alors, l'ancien hébreu passa à l'état de langue morte, c'est-à-dire de langue ésotérique ou sacrée, à l'usage des scribes les plus érudits, des cabalistes et des magiciens.

La chose alla si loin que cent ans avant notre ère, on fut obligé, à Jérusalem même, de traduire les livres saints en araméen, à l'usage du vulgaire, le vieil hébreu étant totalement perdu pour le commun d'Israël.

2° Aux difficultés qui devaient obligatoirement naître de ce fait, non seulement pour l'intelligence, mais aussi pour la pure conservation des textes ainsi remaniés, s'ajoutèrent par la suite celle de la transcription vocale. L'hébreu, en effet, ne comprend que vingt-deux lettres, qui sont en même temps vingt-deux consonnes. Le texte entier s'écrivait d'affilée, sans signe de ponctuation, et à rebours de notre sens, soit de droite à gauche. Ce n'est qu'aux VIIIe et IXe siècles de notre ère, peu avant l'an mil, que nous

voyons les Juifs imaginer les points-voyelles destinés à compléter leur alphabet et à faciliter la prononciation et la lecture. Jusque-là, la façon de lire l'hébreu, c'est-à-dire de séparer les membres de phrases, de prononcer les sons-voyelles absents, s'était transmise selon une *tradition purement verbale,* tel un secret, (et c'en était réellement un, jalousement gardé, en raison de la puissance magique attribuée par les cabalistes aux lettres mêmes et à leurs sonorités vocales) et qui, de l'aveu des Juifs eux-mêmes, était devenue singulièrement flottante.

3° Enfin, il est un fait qui anéantit tout caractère miraculeux aux écritures. Et ce fait est attesté par des Pères de l'Eglise, et non des moindres, tels Saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien (le premier dans son ouvrage : *Contra Haereses,* le second dans : *Stromates* ; le dernier dans *De Cultu Feminarum*), et, avant eux, par un livre que l'Eglise a longtemps tenu en haute estime : le quatrième livre attribué à Esdras. Ce fait, c'est que *tous les livres saints* du peuple juif furent radicalement détruits dans l'incendie de Jérusalem, par Nabuchodonosor. Le scribe Esdras, vers l'an 460 av. J.-C. les refit alors tout entiers, de mémoire disent les uns (?), sous l'inspiration divine, disent les autres.

Certains auteurs prétendent que cette destruction a été mal traduite dans le texte des chroniques. Les dits livres n'étaient pas alors détruits, mais corrompus, leur texte aurait été altéré. Même en cette hypothèse, on est toujours amené à conclure que le texte soi-disant de la main de Moïse a été retouché, refait, ou refondu par Esdras, et que le dit texte ne présente alors plus le même caractère d'authenticité par rapport à l'original. A moins d'admettre alors le miracle d'une brutale inspiration divine s'exerçant sur Esdras.

Mais, en matière d'histoire, une tradition, si merveilleuse, si poétique soit-elle, ne saurait avoir l'intérêt d'un document matériel.

Or, ce document matériel, il n'existe nullement. Cette « refonte », effectuée sous l'initiative d'Edras, elle a de nouveau été remaniée dans tous les sens, lors de l'adaptation des points-voyelles, modification décisive et importante de la langue hébraïque. D'Esdras à la fin du VIII[e] siècle, de notre ère, l'Ancien Testament passera par de multiples nuances. Chaque traducteur y met sa note. chaque scribe copiste interprète à sa façon. Un jour arriveront les points voyelles, innovation qui nous donnera alors la traduction dite des *Massorètes.* A cette époque, la version hébraïque dite du *Pentateuque,* qui est entre les mains des Samaritains, diffère autant du texte juif, que celui-ci du texte grec des Septante. Et ceci de l'avis des théolo-

giens (notamment l'abbé Bergier en son *Dictionnaire de Théologie*, au mot « Septante »).

Chose plus étrange encore, les premiers Pères de l'Eglise : Irénée, Tertullien, Clément d'Alexandrie, Origène, citent des passages dans le cours du texte sacré, *passages qui ne s'y trouvent plus aujourd'hui*, et qui ont dû être retirés en raison des dangers d'interprétation ésotérique qu'ils présentaient.

Mais, de tout cet amas de traductions et surtout d'interprétations, l'Eglise chrétienne ne s'est pas servie. Accusant les Juifs d'avoir perverti ou altéré le texte saint par haine du christianisme alors que les Juifs l'accusent d'avoir corrompu systématiquement les textes qu'elle leur emprunte (en vérité, l'exégète s'y perd...), elle n'utilise que la traduction dite des *Septante*, et celle dite la *Vulgate*, qui en découle.

La traduction des *Septante* fut effectuée à Alexandrie, au temps des Ptolémées, à l'usage du grand nombre de Juifs émigrés ou transplantés en Egypte, et qui y avaient complètement oublié l'hébreu. Peu de faits en ce monde ont été entourés de plus de légendes que les origines de cette traduction, et il est peu de choses aussi qui puissent être aussi instructives pour le chartiste que la genèse de ces légendes.

La première mention de cette traduction figure dans le texte d'Aristeas, officier de Ptolémée Philadelphe, qui, au IIe siècle de notre ère, nous dit que son maître, désireux de compléter sa bibliothèque. fit demander au grand-prêtre Eléazar de lui envoyer la *Thorah* (ou *Loi*), avec six hommes de chacune des douze tribus, pour la traduire. Le grand-prêtre envoya les soixante-douze hommes demandés, d'où le nom de la traduction : *Septante*.

Une première erreur est ici commise. Au second siècle de notre ère, Israël était dispersé, et les douze tribus n'existaient plus en tant que communautés.

Au bout de soixante-douze jours, dans une même maison où ils avaient travaillé en commun, les soixante-douze traducteurs remirent à Ptolémée Philadelphe la fameuse traduction de la *Thorah*.

Notons en passant que nous ne possédons point le document dans lequel Aristeas, chroniqueur de Ptolémée, nous transmet cette histoire. C'est par Josèphe, l'historien juif, que nous la connaissons.

Apparaît ensuite le côté miraculeux de la fameuse traduction.

Cent ans plus tard, Philon le Juif, d'Alexandrie lui aussi. nous signale le miracle en spécifiant que : « tous les Juifs d'Alexandrie admirèrent la parfaite conformité de la traduction et du texte hébreu ».

Or, (et c'est là où Philon s'aventure trop loin...), on avait justement fait traduire le texte hébreu *parce que les Juifs d'Alexandrie ne le comprenaient plus !... Dès lors, comment pouvaient-ils en certifier l'exactitude ?...*

Ainsi amorcée, la légende miraculeuse va aller en s'amplifiant.

Au second siècle de notre ère, nous trouvons dans les œuvres de Saint Justin, que les soixante-douze se réunirent, non pas dans une même maison de travail, mais chacun dans une cabane isolée. Et au sortir de ces soixante-douze cabanes, les soixante-douze traducteurs virent avec émerveillement que leurs traductions n'en faisaient qu'une, par son identité absolue.

Et nos exégètes d'en conclure que seule, la Schékinah (Sagesse Divine, le Saint Esprit des chrétiens), avait pu les inspirer et les conduire, de telle manière que le fruit de leur labeur fasse un tout, sans divergence aucune de l'un à l'autre.

Saint Justin commet là une erreur. Il déclare que cette traduction eut lieu sous Ptolémée Soter, alors que Josèphe la plaçait sous Ptolémée Philadelphe, son fils.

D'ailleurs, de cette miraculeuse traduction, le bon Saint Justin ne permet point que l'on doute, car il nous affirme avoir vu, de ses yeux, dans l'île de Pharos, les restes des soixante-douze cabanes.

Il va même beaucoup plus loin, emporté par son zèle de bon et enthousiaste propagandiste. Il nous affirme sans broncher que les livres sacrés avaient été envoyés à Ptolémée Soter par Hérode, *né deux cent cinquante ans plus tard...* Et il ajoute que Platon, Pythagore, Orphée, avaient eu connaissance des livres de Moïse et des Prophètes, dans la traduction grecque aux mains des prêtres d'Egypte. Pas moins!...

L'aventure ainsi contée par Saint Justin, Irénée, Clément, Tertullien et Saint Cyrille se gardent bien d'en douter et la transmettent à leur tour.

Elle arrive ainsi jusqu'à Saint Epiphane, dans le milieu du IVe siècle. Là, elle se heurte au scepticisme du saint, qui, troublé des soixante-douze cabanes, en ramène le nombre à trente-six. Ainsi, si erreur il y a, elle sera moins grande. Mais comme il y a toujours les soixante-douze traducteurs qu'il faut bien placer, Epiphane, s'écartant de la tradition officielle, se contente de les enfermer deux par deux dans chacune des trente-six huttes de l'île de Pharos. Et le saint est alors obligé de ramener le nombre des traductions à trente-six au lieu de soixante-douze ! Ce qui est gênant pour le nom même de la version : *Septante...*

L'homme de bon sens ne verra pas aisément l'intérêt de toutes ces variantes dans un récit,

ni celui d'avoir trente-six traductions au lieu de soixante-douze...

Mais le doute est semé ! Au IIIe siècle de notre ère, Origène en relèvera les invraisemblances. Puis, au Ve siècle, Saint Jérôme déclarera carrément que cette histoire n'est pas vraisemblable, que les soixante-douze cellules n'ont jamais existé, et que les mythiques traducteurs n'ont jamais traduit que le seul et unique Pentateuque.

Comme Saint Jérôme, de plus, n'est pas satisfait de cette traduction cahottée au gré de l'imagination des exégètes, il décide d'en faire une lui-même. C'est celle qui portera le nom de *Vulgate*, du latin *vulgatus :* vulgarisé. Il la fera en latin, à l'usage des églises d'Orient, qui ne parlent que cette langue. Pour cela, il se servira de la traduction des Septante, corrigée et augmentée, ainsi que de trois autres traductions grecques postérieures.

Son travail sera plutôt mal accueilli. De doctes personnages, ennemis des innovations, respectueux des traditions et des habitudes, brandiront contre Jérôme les foudres de leur éloquence. Mais à ce moment, les invasions barbares déferlent contre l'Occident chrétien, le temps n'est plus aux discussions théologiques, et, forcés de remettre les joutes oratoires à plus tard, ils entérinent la Vulgate.

Saint Jérôme, d'ailleurs, est un adroit copiste. Il reconnaît lui-même ne pas préférer les Septante à la version hébraïque ou inversement, mais simplement suivre et adopter les passages de l'un ou de l'autre *les plus conformes à la foi de son temps*. Il le déclare tout net dans ses préfaces de *Job*, dans les *Paralipomènes*, les *Lettres à Domnion et Rogation.*

C'est ainsi qu'à la version hébraïque primitive du chapitre IV d'Isaïe, qui dit : « Une jeune femme enfantera un fils... », il préfère la version des Septante, plus attirante : « Une Vierge enfantera un fils... ».

Dans les *Proverbes* (VIII, 22), le grec et l'hébreu portent que Dieu a *créé* sa sagesse de toute éternité. Jérôme, lui, met qu'il la *possède* de toute éternité. Texte qui est plus favorable à l'égalité du Fils par rapport au Père, dans le mystère de la Sainte Trinité, dogme alors objet de nombreuses discussions avec les Gnostiques.

⁂

Pour les quatre évangiles, seuls orthodoxes, négligeant les autres estimés « controversés », nous avons malheureusement les mêmes incertitudes historiques.

Ainsi, à l'exception de l'évangile selon Mathieu, écrit primitivement en araméen ou hébreu moderne, mais qui, de très bonne heure, a été perdu sous cette forme, tous les exemplaires ori-

ginaux des livres du Nouveau Testament ont été écrits en grec, de sorte que les rapprochements à faire n'ont lieu qu'entre les originaux grecs et leurs traductions latines.

Le premier qui nous parle de Mathieu, est Papias, évêque d'Hiérapolis, qui, vers 150 après J.-C., nous déclare que le texte hébreu de cet évangile a été traduit en grec : « *comme chacun a pu* » (sic) ce qui ôte évidemment toute garantie d'exactitude à notre version grecque de Saint Mathieu.

Les trois autres évangiles ont du reste subi diverses modifications. Chaque fidèle ou pasteur possédant une traduction de l'un la complétait de ce qu'il pouvait recueillir des trois autres. Le fait nous est attesté par Saint Jérôme dans ses *Lettres au Pape Damase*.

Là, Jérôme nous dit que le Pape Damase l'ayant chargé de reviser (toujours ces éternelles modifications et « mise au point »...), les textes officiels, il eut soin de choisir dans les vieux manuscrits grecs ceux qui se rapprochaient le plus de la traduction à reviser, et en ne corrigeant celle-ci que dans les contre-sens proprement dit, et ce : « afin de ne pas trop changer les *habitudes* des gens ».

Au premier moment, cette traduction souleva, nous l'avons vu, de véhémentes protestations. Puis le calme revint, la Vulgate eut force de loi.

A la Renaissance, la mode du grec, revenu en honneur, remit au jour la version des Septante, en même temps que les travaux des Pères de l'église grecque. Et les discussions reprirent de plus belle !

C'est alors que les membres de la Compagnie de Jésus soutinrent la thèse que : « l'Eglise a le droit de choisir ses textes, le droit de choisir ses livres, le droit de rejeter ce qu'elle refuse d'admettre... »

Et le Concile de Trente leur donna raison en déclarant : « authentique et péremptoire intégralement, et dans toutes ses parties, la Vulgate latine de l'Ancien et du Nouveau Testament ». (« Libros ipsos integros et in omnibus suis partibus »).

Malgré cela, la Vulgate laissait encore à désirer. On décréta alors qu'il serait fait une nouvelle mise au point, la meilleure possible, en se basant sur les précédentes. Cinquante ans plus tard, Sixte-Quint pape, réalisait cette mise au point. Par la suite, Clément VIII, à son tour, y mit la main et notre Vulgate repassa une nouvelle fois entre les mains des scribes.

Celle de Sixte-Quint, d'ailleurs, ne vit le jour qu'en deux fois. Il fit remanier sa traduction primitive quelque temps après, menaçant « de la colère de Dieu, et des bienheureux apôtres Pierre et Paul, quiconque oserait y apporter mo-

dification ». Clément VIII, son successeur, osa, et de nombreux autres encore par la suite.

Mais toutes ces contradictions dans les textes, entre les différentes Vulgates, sont si évidentes, que les théologiens, reconnaissant qu'elles sont irrémédiables, déclarent « que, n'intéressant ni la foi, ni les mœurs, le Dogme n'oblige pas à une observation absolue des textes ».

Cependant, il est des différences qui sont susceptibles d'intéresser la foi ou les mœurs. En voici un exemple.

Le *Lévitique*, (chap. XVIII, 21), se présente à nous sous trois versions différentes :

Version hébraïque :

« Tu n'offriras pas tes enfants en sacrifice au dieu Moloch ».

Version des Septante :

« Tu ne feras pas de tes enfants des serviteurs pour le Roi ».

Version de la Vulgate :

« Tu ne te serviras pas de ton sperme pour consacrer des idoles de Moloch ». (De semine tuo non dabis ut consecretur idolo Moloch »).

Voici maintenant des variantes touchant la foi.

La plupart des passages de l'*Ecclésiaste* par lesquels l'Eglise tente de démontrer que les Juifs croyaient à l'immortalité de l'âme (du moins le judaïsme orthodoxe, nous ne parlons pas des

sectes ésotériques), figurent dans la Vulgate, mais non dans les Septante.

Le seul passage du Nouveau Testament où figure la Trinité, le verset 7 du chapitre V de la première Epitre de Saint Jean, manque aux plus anciens manuscrits grecs et latins ; et il est certain que ni Clément d'Alexandrie, ni Tertullien, ni Irénée, ni Origène, ne le connaissent. Il n'apparaît dans les textes qu'au IIIe siècle, chez Saint Cyprien.

Touchant les chapitres de l'enfance de Jésus, Luc et Mathieu ne les possèdent pas. Pareillement, les premiers manuscrits attribués à Saint Marc n'ont pas le récit de la résurrection. Saint Jérôme, vers l'an 400, déclare en ses *Questiones Hedidiæ*, que les églises d'Orient n'acceptent pas ces versets, parce qu'ils manquent à trop de manuscrits grecs.

Attribuer l'Ancien Testament à Moïse est tout aussi hasardeux.

Comment, par exemple, Moïse, dans le livre des *Nombres*, nous contant la bataille contre les Amoréens, à laquelle il conduit le peuple d'Israël, peut-il ajouter cette référence bibliographique inattendue dans sa conclusion :

« Ainsi qu'il est dit du reste au Livre des Batailles du Seigneur : Vahed en Supha, et les torrents de l'Arnon, et le cours des torrents qui va

vers le lieu ou Ar est situé, et qui s'appuie à la frontière de Moab... ».

L'a-t-il vécue cette guerre contre les Amoréens, ou l'a-t-il lue en ce mystérieux Livre des Guerres du Seigneur auquel il fait allusion ? Est-ce lui ou un autre scribe qui parle ?

Comment Moïse, qui se marie paraît-il à quarante ans, et a deux enfants, les a-t-il encore à quatre-vingts ans, si petits qu'ils voyagent avec leur mère sur un seul âne ?

Comment en un autre endroit, peut-il placer au-delà du Jourdain la rive où il déclare se trouver ?

Dans le *Deutéronome,* comment peut-il nous conter sa mort et sa sépulture, et nous préciser que :

« Personne n'a connu cette sépulture jusqu'à aujourd'hui... »

et plus loin que :

« Les enfants d'Israël ont pleuré sa mort durant trente jours dans les campagnes du pays de Moab... ».

Son tombeau est situé près de Nebi Mousa, à quelques kilomètres de la Mer Morte, au sommet du mont Nebo. Mais le dit tombeau a été construit au XIIIe siècle par Baïbars !.. On prit soin du reste d'y fonder une hôtellerie ou caravansérail, à l'intention des pélerins mystifiés,

juifs ou arabes, qui prirent l'habitude de s'y rendre, pieusement, chaque année, vers Pâques...

Le *Livre des Rois* (IV, 22) et les *Chroniques* (II, 34) nous disent cependant que la *Thorah* (la *Loi*), était de la main même de Moïse :

« ...Or, comme on retirait l'argent qui avait été apporté dans la maison de l'Eternel, Hilkija, le sacrificateur, trouva le Livre de la Loi, *donné par Moïse...* » (le texte officiel souligne ces trois derniers mots).

Ce livre y aurait été déposé par les prêtres lors des précédentes persécutions ou des écarts du peuple juif. Mais le texte précise qu'il s'agit de l'original. Comment alors expliquer toutes ces invraisemblances ?

D'ailleurs, nombreux sont les textes sacrés de l'Ancien Testament reconnus comme douteux, et dont la mention est généralement suivie de celle, injurieuse pour qui n'en connait pas le sens exact, *d'apocryphe.*

Ces *Apocryphes* sont des livres d'un contenu historique, apocalyptique ou moral, assez analogue à celui des écrits orthodoxes de l'Ancien Testament, mais qui n'ont jamais été reconnus comme canoniques. L'Eglise réformée les qualifie de *pseudépigraphes,* réservant aux seuls livres deutérocanoniques l'épithète d'apocryphes. Certains d'entre eux, de l'aveu des exégètes (François Martin, professeur à l'Institut Catho-

lique de Paris notamment, dans sa traduction du *Livre d'Enoch*), mentionnent que : « certains, surtout les plus récents, ont subi des interpolations ou des additions d'origine chrétienne, et parfois considérables ».

Un assez grand nombre de ces textes ont été, faussement d'ailleurs, attribués à des personnages de l'Ancien Testament, tels le *Livre d'Enoch*, le *IVe Livre d'Esdras*, etc...

Les principaux de ces ouvrages sont : *La Prière de Manassé, les Psaumes de Salomon, la Lettre d'Aristée, les IIIe et IVe Livres d'Esdras, les IIIe et IVe Livres des Machabées, le Livre d'Enoch, les Secrets d'Enoch, le Livre des Jubilés, ou Petite Genèse, le Martyre d'Isaïe, les Livres Sybillins, l'Assomption de Moïse, les Apocalypses de Baruch (une en syriaque et une en grec), le Testament des Douze Patriarches, le Testament de Naphtali (en hébreu), la Vie d'Adam et d'Eve, l'Histoire d'Ahikan.*

Leur composition s'échelonne sur un espace de quatre siècles environ, depuis le IIe siècle avant jusqu'au IIe siècle après J.-C. La plupart de leurs auteurs sont des Juifs, judaïsants, et des Pharisiens. Ils n'ont écrit que pour glorifier Israël et la Loi, pour lutter surtout contre les séductions de la culture hellénique, qui mène une guerre sans merci à la conception divine de la Thorah.

Les Apocryphes de l'Ancien Testament sont donc, sans nul doute, l'expression fidèle de la pensée juive dans les temps qui précédèrent ou suivirent la venue de la religion chrétienne. Ils traduisent les croyances des contemporains sur le Messie attendu, le royaume messianique, l'angelologie, la démonologie, etc... Mais, soulignons-le en passant, la croyance du judaïsme *exotérique*. Pour le côté *ésotérique* de la doctrine, nous verrons plus loin que c'est une toute autre chose.

On ne saurait malgré tout nier que ces livres bâtards aient exercé une influence manifeste sur les doctrines chrétiennes à leur genèse. Le *Livre d'Enoch*, pour ne citer que lui, a ainsi été formellement cité par l'apôtre Jude (14 et 15 après J.-C.). Cette influence n'a d'ailleurs pas pris fin avec le bouillonnement inévitable du début. Plusieurs pères l'ont encore subie dans une large mesure, surtout celle du *IVe Livre d'Esdras*.

Pour finir, nous préciserons que ces textes apocryphes nous sont parvenus en différentes *traductions* (grecque, latine, slave, éthiopienne, syriaque, arabe, arménienne, etc...), *mais qu'aucun des originaux hébreux* ne nous est parvenu, et n'existe très probablement à notre époque. Pour ces malheureux apocryphes eux-mêmes, nous ne sommes donc pas certains de l'exactitude des traductions...

***

En marge de la version officielle de la Thorah, s'est tout naturellement développée une version ésotérique, âme et raison d'être des sectes que nous étudierons plus loin. Et l'Ancien Testament insiste sur le fait que ce sont les influences extérieures, le contact avec les autres peuples, aux religions essentiellement différentes, qui l'ont introduit. A vrai dire, ce qu'il nomme corruption, porterait assez bien le nom d'évolution, d'interprétation, voire de mise au point.

La *Loi* n'était pas seulement un livre sacré, où le fidèle trouvait, avec les éléments de sa religion, des prescriptions religieuses, rituelles et morales. Elle était en même temps un code civil et criminel, d'où les législateurs d'Israël extrayaient les maximes et les lois réglant les rapports des membres de la communauté profane.

Après la captivité de Babylone, la vie du peuple juif change, évolue. Esdras vient de « rénover » les textes saints, et on constate, sans oser l'avouer, que le texte original, créé pour une vie pastorale, primitive, ne suffit plus à régir la vie entière du peuple.

Or, le caractère spécial de la vie nationale pousse Israël à s'isoler, à réduire autant que possible le contact et les relations avec les peuples étrangers. Israël est avant tout un peuple orgueilleux, et il ne veut pas s'abaisser à demander à ses voisins ce qu'il estime pouvoir trouver seul. Du moins, il adopte sans doute des doctrines de source étrangère, et par ce fait même, impure aux yeux de la *Thorah*, mais il se gardera bien de le reconnaître, et le tour sera joué.

Poussés par l'esprit juif, subtil, chicaneur, les docteurs de la Loi, qui cumulent les fonctions de légistes, de théologiens et de casuistes, vont s'en donner à cœur-joie.

De leurs spéculations métaphysiques naîtra d'abord la *Michna*, interprétation complémentaire de la Bible, poursuivie en ses moindres détails. L'enseignement en sera donné par les *Tanaïm* (maîtres, docteurs), qui, de 150 avant à 220 après J.-C., commenteront avec un zèle infatigable la *Thorah* et surtout le *Pentateuque*.

La *Michna* fut alors fragmentée à partir du IIIe siècle de notre ère, lorsque le bagage transmis par les *Tanaïm* fut tel que son ampleur nécessita cette division. Le rabin Jéhudah, surnommé Ha Nasi (le Patriarche), compila en une sorte de manuel les éléments des premiers recueils. La *Michna* de Jehudah fut alors considérée comme un « Canon » auquel on attribua bientôt plus de prix qu'à la Bible elle-même. « La Thorah est comme de l'eau, disait le traité *Sopherim*, mais la Michna est comme le vin... »

Ce dernier mot, en hébreu *yaïn*, étant en kabale l'équivalent du mot *sod* signifiant mystères, on devine que si la *Thorah* contenait la « lettre », la *Michna* en détenait « l'esprit », la première étant alors exotérique, la seconde ésotérique.

De même que la Bible avait été commentée et « éclaircie », la *Michna* fut commentée et... éclaircie. Les successeurs des *Tanaïm*, dénommés les *Amoraïm*, ou « commentateurs », rabins des synagogues de Iabné, Séphoris, Lydda en Palestine, de Syra, Néhardéa, Pumbéditha, Uscha, en Babylonie, la prirent pendant trois cents ans comme texte de leurs controverses passionnées. La conclusion de cette joute théologique fut dénommée *Gémarah*, ou « complément ». Une compilation plus vaste, réunissant les décisions des Amoraïm et des Tanaïm fut alors établie, et on la dénomma *Talmud*, mot hébreu signifiant « rituel ».

Il existe deux recueils talmudiques : celui de Jérusalem, terminé au v[e] siècle de notre ère, et celui de Babylone, achevé au début du vi[e] siècle. Tous deux reproduisent la *Michna*, mais le premier donne la Gemara palestinienne, et le second la Gemara babylonienne. C'est ce dernier qui est de beaucoup le plus considérable. Le *Talmud de Jérusalem* comprend un mince in-folio alors que le *Talmud de Babylone* nécessite douze épais in-folios. C'est donc ce dernier qui, de nos jours encore, est la véritable expression talmudique.

En Babylonie, les études talmudiques restèrent longtemps florissantes, bien après même que toute vie sociale et intellectuelle eut disparue de la Palestine. On retrouve ces organisations théologiques à la fin du x[e] siècle, en Espagne. Au xii[e] siècle, Samuel Ibn Naggdila publiera à Grenade une remarquable introduction à l'étude du Talmud. Gerschom Ben Iehudah fera paraître à Mayence et à Metz des commentaires sur quatorze traités du *Talmud*. Salomon Iischaki, surnommé Raschi, écrira en araméen des commentaires sur presque tous les traités accompagnés d'une *Cémara*. Au xii[e] siècle, le célèbre *Maïmonide* composera en arabe un commentaire de la *Michna*, qui de nos jours encore, est resté célèbre. Au siècle suivant, des rabbins allemands et français développeront, en araméen, les commentaires de Salomon Iischaki. Jusqu'au xviii[e] siècle, le *Talmud de Babylone* conservera une autorité *supérieure à celle de la Bible elle-même*, et la plupart des Juifs ne connaîtront d'ailleurs celle-ci qu'à travers les citations du dit Talmud.

⁂

La *Haggadah* du Talmud reconnaît expressément, ainsi du reste que les *Midraschin*, que le peuple hébreu a rapporté de Babylone les noms

des mois de l'année et ceux des anges, et en général toute la kabale.

L'étymologie est du reste à peine altérée. Ainsi *Mitthron,* que les Juifs d'Alexandrie dénommeront *Metratron* (assesseur divin), et qui occupe le rang le plus élevé, est une réplique de *Mithra*...

Cette *Haggadah* du Talmud donna donc naissance à une gnose juive, sous l'impulsion de la curiosité métaphysique des docteurs de la Loi. Cette gnose reposera sur un commentaire ésotérique des récits bibliques. Et ce commentaire lui-même aura pour base une tradition orale, issue d'une illumination intellectuelle particulière, qui donnera le sens réel des textes que la foule ignorante enregistrera mot à mot.

C'est ainsi que les ésotéristes juifs, et notamment le *Targum de Jérusalem,* dit *d'Onkelos,* nous enseigne que pour la création du Monde, le Dieu Suprême se servit d'un intermédiaire, dénommé la Sagesse, soit *Schokmah,* en hébreu. Cette *Sagesse* est alors l'équivalent du Démiurge des platoniciens, le « maître instructeur » des initiés »... On retrouvera plus tard ce même intermédiaire sous le nom de *Schékinah.* Et c'est là la preuve des pénétrations métaphysiques étrangères au peuple hébreu, car cet agent second nous le retrouverons encore, ce sera l'Ame du Monde tangible, des pantéistes, le Grand Architecte des francs-maçons médiévaux (d'*arcké* : principe et de *tectus* : sacré), c'est la Nature éternelle, naturée et naturante, l'Isis égyptienne, la Cybèle gréco-romaine, l'Ishtar babylonienne, l'Oranda des Indiens peaux-rouges, etc...

Comme pour les textes chrétiens, c'est une longue fermentation, officielle ou occulte, qui sans cesse, brassant et mettant au point une soi-disant révélation miraculeuse, mettra à la portée du vulgaire ignorant et profane, des vérités ésotériques, sagement voilées, qui, si elles ne proviennent pas d'une révélation matérielle, à grande mise en scène, sera néanmoins le fruit de patientes méditations, et, (pourquoi ne pas le reconnaître), d'une imparfaite, mais certaine *perception* des lois et des vérités essentielles du Cosmos.

Quant à la genèse du fil initiatique, ce n'est pas dans les rangs du peuple juif que nous le devons rechercher. A cet égard, des textes summériens, bien antérieurs à la Génèse attribuée à Moïse, en font la preuve flagrante et définitive.

LES OPHITES

La Gnose pré-chrétienne

Il serait vain de supposer un seul instant que la religion juive d'avant l'ère chrétienne ait été caractérisée par un monodéisme absolu, d'une part, et par une orthodoxie rigoureuse de l'ensemble des fidèles d'autre part.

Les jeunes années du christianisme naissant ont présenté l'aspect d'un incessant grouillement de sectes et de croyances particulières, tenant au fait que l'on possédait fort peu de renseignements exacts sur la vie et les enseignements du Messie. Avec le temps, l'Eglise en se développant, codifia (nous venons de le voir), et le dogme et les rites.

Pour la nation juive, c'est le phénomène inverse qui se déroula. Dès la sortie d'Egypte, la religion de Iavé ne forme qu'un tout. Puis, avec le temps, le contact avec les philosophies étrangères, l'étude et l'échange des idées, la partie intellectuelle ou mystique du peuple juif s'étire, se fractionne en différents rameaux.

Le public connaît les principaux, qui sont les *pharisiens*, les *saducéens*, et les *esséniens*.

⁂

Les *pharisiens* (de l'hébreu *pharash* : séparation, division), étaient les membres d'une secte juive, l'une des plus anciennes et des plus considérables de la Judée. On ne connaît pas le fondateur de la secte, mais on en rapporte l'origine au temps des Macchabées. Lorsque le grand-prêtre Hyrcan (vers 135 avant J.-C.), eut abandonné leur secte pour celle des *Saducéens,* ils furent en butte aux plus cruels traitements. La persécution continua sous ses deux fils, Aristobule et Alexandre Scanné. Mais ce dernier finit par les rétablir dans leurs honneurs et dans leurs biens. Ils conservèrent alors leur crédit jusqu'à la ruine de Jérusalem et sa destruction par Titus (vers 70 après J.-C.). Au moment où les exégètes placent la venue de Jésus, c'était alors la secte la plus puissante de la Judée. Elle dominait surtout dans les écoles et comptait beaucoup de partisans dans le sanhédrin. Par contre, dans les hautes classes de la société juive, les saducéens comptaient plus de membres.

Outre les livres de Moïse, les pharisiens admettaient un grand nombre de traditions, qu'ils prétendaient provenir de ce législateur, et qui, plus tard, furent recueillies dans le Talmud. Ils regardaient l'observation de cette loi orale, dénommée *Mischna,* comme aussi obligatoire que la loi écrite.

Ils croyaient à l'existence des anges et des démons, à l'immortalité de l'âme, à la prédestination. Ils ne niaient pas totalement le libre-arbitre de l'homme, mais le circonscrivaient en des limites très étroites.

A la venue du Messie, qu'ils attendaient comme tous les Juifs, les âmes des justes devaient reprendre leur corps et retourner sur la terre y jouir de tous les biens.

Comme moyens d'arriver au salut, ils recommandaient l'amour du Seigneur et du prochain, l'humilité, la prière, la repentance et les mortifications, la foi inébranlable, et surtout l'observation scrupuleuse du sabbat, des rites et de leurs nombreuses cérémonies, dont ils avaient littéralement surchargé le culte mosaïque.

Ils n'excluaient pas les femmes de leurs sociétés, leur piété se manifestait plutôt par des pratiques d'une minutie ostentatoire que par un réel amour de la vertu.

D'après les traditions évangéliques, ce sont eux qui ameutèrent le peuple juif contre Jésus, et le firent condamner à la mort sur la croix.

⁂

Les *Sadducéens,* secte juive tirant son nom de celui de son fondateur, *Sadoc,* étaient aux antipodes du pharisaïsme, quant à la spiritualité. Cette secte se forma vers le IIIe siècle, croit-on, avant Jésus-Christ.

Elle forme la partie matérialiste, rationnaliste même, de la religion juive. Ses membres niaient l'existence des anges et des démons, la réalité et la nécessité des rites, n'en admettant que le caractère symbolique. Ils niaient également l'immortalité de l'âme, ne croyaient ni aux peines ni aux récompenses de l'autre monde.

Ils admettaient cependant le libre-arbitre et la providence, mais, niant l'immortalité future, ils ne servaient Iavé que dans l'espoir de récompenses purement terrestres.

Ils n'admettaient aucun ésotérisme ni aucune explication symbolique du texte de la Bible, prenant tout mot à mot.

⁂

Les *Esséniens* ont été la secte la plus fameuse des Juifs. Leur nom dérive très probablement du mot *naasséniens,* dont il n'est que l'abréviation. Nous verrons le pourquoi de cette abréviation plus tard (1).

Officiellement, les *esséniens* admettaient le dogme d'une vie future. Ils enseignaient que les âmes justes allaient séjourner en un lieu de béatitudes, et celles des mauvais dans un lieu de tourments et de regrets.

(1) Seule la suppression du *noun,* initiale de *naasseniens,* caractérise le mot *essenien.*

Ils se divisaient en *pratici* (agissants) qui vivaient en commun (la plupart de ces communautés étaient situées près de la Mer Morte), et en *thérapeutes,* pour ceux d'Egypte et de Grèce. Ces derniers vivaient dans la solitude et la contemplation.

Les esséniens avaient leurs biens en commun et mangeaient à la même table, un peu à la façon des communautés chrétiennes. Leur nourriture était frugale. Leur costume consistait en une robe de lin blanc, tout comme les pythagoriciens, dont leurs règles se rapprochent. Ils partageaient la journée entre le travail manuel, la méditation, et la prière. Les membres de cette secte étudiaient la médecine (d'où leur nom de thérapeutes), et la morale. Nous noterons que les textes manichéens chinois et les fresques de Tourfau attribuent aux manichéens asiatiques le port de la robe *blanche,* tels les essémiens et les pythogoriciens.

Le résumé de leur enseignement était l'amour de Dieu, de la Vertu morale et du Prochain.

Celui qui devait devenir Saint Jean le Baptiste était essénien, et se rangeait dans la catégorie des solitaires, des thérapeutes.

La plupart des écrivains laïques ont admis que Jésus également, avait été essénien.

⁂

Ce serait néanmoins une erreur profonde de croire que le judaïsme ne donna naissance qu'à de simples variations théologiques du principal et qu'il n'exista nul ésotérisme, nulle hérésie.

Dans son ouvrage sur la formation du christianisme, *Drews* conclut qu'avant l'ère chrétienne existait déjà chez les Juifs la représentation du Messie, qui sera celle du christianisme. Plus tard, les disciples de Jésus chercheront à le présenter comme ayant réuni toutes les circonstances abondamment décrites par les prophètes, et ce afin de prouver sa légitimité à l'accomplissement de la mission.

Drews, rejoignant *B. Smith,* affirme qu'à côté du judaïsme orthodoxe, il existait en Israël, ou sur ses confins, des sectes qui avaient organisé les éléments essentiels de la légende chrétienne *autour d'un dieu qu'ils nommaient Jésus.* Fait combien significatif !

Ce que nous entrevoyons de la doctrine de ces sectes, les met en rapports avec une religion syncrétiste répandue dans toute l'Asie occidentale aux siècles qui précèdent l'ère chrétienne, et qui engendre de nombreux groupements religieux particuliers ; c'est le *mandaïsme* ou *adonaïsme.*

Elle se donne comme une révélation, une gnose (*manda* est synonyme de *gnosis*) apportée par *Ado* (qui serait l'*Adonis* solaire de ces contrées),

elle est, en réalité, faite de pièces et de fragments (1).

Ces doctrines sont nombreuses sous des dénominations différentes, mais en réalité, elles n'ont qu'un seul *axe* doctrinal.

Ophites, Naasséniens, Esséniens, Ebionites, Pératéens, Séthianéns, Héliognostiques. et toutes les sectes pré-gnostiques, attendent l'être intermédiaire qui descendra du Ciel, dispersera les démons et conduira les âmes bienheureuses au séjour divin.

Les recherches historiques nous montrent bien des Juifs palestiniens, en relation de sympathie avec les idées de ces sectes.

Ne nous laissons donc pas dérouler par la légende du monothéisme juif strictement fidèle, confiné en vase clos, sans nulle évolution intellectuelle et dogmatique. Il existe des sectes mandaïtes à fonds juif, et ce sont elles — *B. Smith* l'a prouvé — qui donnent justement le nom de *Jésus*, ou *Ieshu* au Dieu sauveur qu'elles attendent. *Iesh,* en hébreu, signifie *feu*. En même temps il désigne la généalogie, la *filiation. Leur dieu sauveur sera donc un « fils du feu ».*

Dans son ouvrage magnifiquement documenté et intitulé « *Le Problème de Jésus* », M. Charles

(1) Ado, Ada, Adam, Atem, Atoum, Adonaï, paraissent dériver, chez des peuples différents, d'une légende démiurgique universelle.

Guignebert, parlant des sectes dissidentes du judaïsme pré-chrétien, nous dit ceci :

« Que la gnose de toutes ces sectes consistat principalement dans la révélation d'un Sauveur *déjà venu* ou — c'était probablement la solution juive — à venir, il n'en faut pas douter. Elles se développaient dans des pays où s'étaient depuis longtemps implantées des religions qui promettaient le salut à leurs fidèles, sous diverses formes mais toujours au nom d'un intercesseur divin : Tammouz et Mardouck en Mésopotamie, Mithra en Perse, Osiris en Egypte, Adonis et Melkart en Syrie, Attis en Phrygie.

« *Et dans les plus avancées en hérésie, on peut soupçonner le culte du dieu de la Vérité Suprême, opposé au dieu organisateur de la Matière, au Démiurge, assimilé à Iavhé.* »

M. Guignebert a parfaitement défini le problème !... Ces sectes vénéraient en effet le Dieu de Vérité, le Serpent illuminateur du jardin d'Eden ! Quant à ce dieu sauveur, il était à la fois venu, manifesté et à venir. Sa première manifestation datait de l'épisode mythique du jardin d'Eden !

Jesséens, Nazaréens ou *Naziréens,* ou encore *Nazoréens,* apparentés aux *Esséniens,* tels sont les noms qui nous sont parvenus.

Ici, ouvrons une parenthèse, et spécifions que *Jésus Nazaréen* n'est nullement né à Nazareth.

ville ou plutôt bourgade de Galilée, puisque cette ville n'existe pas au début de notre ère, ou, tout au moins, nulle ville ne porte ce nom. Simplement, il était dit *Nazir* parce qu'appartenant à la secte *nazaréenne*. Il ne peut raisonnablement être confondu avec un prophète identique, *Jésus-ben-Pandirah*, crucifié un siècle avant. Egalement encore, l'expression *nazir* signifiait en hébreu « celui qui avait été séparé de ses frères », ou celui qui avait été « le plus glorieux de tous ».

D'ailleurs, le mythe de ce *Jésus* est purement synchrétique. Plus tard, le messie portant ce nom, s'y conformera étroitement, si nous en croyons les évangélistes.

Le *Jésus* des sectes ésotériques juives est éminemment composite, on y sent une volonté très nette de synthèse religieuse, de syncrétisme.

Il s'appuie sans doute sur l'espérance messianique d'Israël, mais il doit beaucoup à plusieurs mythes grecs, à celui d'Hermès, le messager initiateur, libérateur et conducteur des âmes dans le monde des Morts, à cet Hermès que les stoïciens assimilaient au *Logos immanent du Monde !* (1) A celui d'Héraclès, le tueur de monstres, vainqueur des démons. A celui de Jason, forme grecque du Jésus judaïque, qui, lui aussi,

(1) *Hermès* et le *Grand Architecte* ne font qu'un seul symbole, c'est certain.

est un dieu solaire, à douze compagnons, figurant les douze constellations. Il doit encore un peu à tous les cultes et croyances ésotériques d'Orient, spécialement à celui d'Adonis, car c'est un fait que note également *Drews*, que le christianisme naissant réussit d'abord là où le culte d'Adonis est bien établi, à Cyrène, à Antioche, à Chypre. Comme Adonis, la mort de Jésus est pleurée par des femmes. Et sur les fresques des Catacombes, plus tard encore, Jésus sera représenté avec un visage imberbe, jeune, celui d'un messie solaire.

Dans son ouvrage « Talismans, Amulettes et Pantacles », J. Marquès-Rivière donne le dessin d'un chaton de bague en hématique, conservé au Musée de Berlin, et montrant l'image d'un personnage crucifié, nu, sauf une ceinture et dont les traits du visage ne sont pas indiqués. La croix, dont le pied est accoté de deux fortes chevilles enfoncées en terre, est surmontée d'un croissant de lune. Au-dessus, sept étoiles sont disposées en arc de cercle. Une inscription ainsi conçue : ORPHEOS BAKKIKOS (pour Orphéus Bakkikos), précise qu'il s'agit de l'Orphée des mystères de Bacchus, identifié avec le Dieu Sauveur. Constituée en Grèce, soutenue par Athènes, six siècles avant notre ère, la religion orphique s'était enrichie par apports successifs d'éléments phrygiens, égyptiens, et peut-être même indo-

iraniens. Par son syncrétisme magique, elle aurait été une Gnose avant la lettre.

Et quand les évangélistes lui prêteront plus tard ces mots : « Je suis l'*alpha* et l'*oméga*... » ils ne feront que reprendre la dénomination dorienne d'Adonis, qui était effectivement *AO* ou *Aoos*, ce qui avait fait dénommer *Aoa* la Cilicie, où il était particulièrement vénéré...

Nos pré-gnostiques avaient du reste un hymne, que la *Philosophumena*, attribuée tantôt à Origène, tantôt à Hyppolyte, nous transmet (V. 10) et dans lequel leur Jésus est représenté comme un être divin, comme le Fils intercédant près de son Père, en faveur des hommes, et qui conduit ces derniers dans les voies sacrées de la Gnose, ou Connaissance. (Il n'est pas question de la Foi...)

Cela, quelque soit l'opinion religieuse ou philosophique, nul ne le peut nier. Epiphane reconnaît que la secte nazaréenne est très antérieure au christianisme. Quant à la ville de ce nom, encore une fois, nulle trace historique de son existence ne nous est parvenue avant l'an 240 après J.-C. C'est, par Eusèbe, Julien l'Africain qui en ferait mention. Quand les évangiles nous disent que Jésus retourne « *en sa patrie* » (son lieu natal), ils ne la nomment pas...

Concluons donc que les sectes ésotériques de fonds juif vénèrent un dieu sauveur, qu'ils

nomment Jésus, et Seigneur. Ils le considèrent en sa fonction de libérateur, initiateur, et guérisseur. La preuve en est dans un papyrus gnostique conservé à la Bibliothèque Nationale, à Paris (n° 74, supplément du fond grec), dans lequel des formules d'exorcisme contiennent les mots suivants : « Je t'adjure par le Jésus Nazaréen... » et plus loin : « Je t'adjure par le dieu des Hébreux : Jésus... ».

Or, ces sectes sont antérieures au christianisme...

Avec sa venue, avec le bouillonnement mystique qui le suivra, elles vont du reste se transformer et changer partiellement d'orientation métaphysique.

⁂

Que les *esséniens* aient été, tout comme les *naasséniens*, des Ophites, ceci nous apparaît prouvé par les faits suivants.

Le mot *essénien*, nous l'avons dit, n'est que la contraction de *naassénien*, contraction par laquelle on fait disparaître le préfixe *naas*, signifiant *serpent*, en hébreu.

Dans le début de la Genèse ou *Sepher Bereschit*, le serpent, nous le savons, symbolise l'entité ou l'*élohim*, adversaire du Créateur Matériel, qui éveille l'intelligence de l'Homme et de la Femme en les faisant manger du fruit de l'Arbre

de Science. C'est pourquoi le serpent devient le symbole de la Médecine et du Savoir.

Les naasséniens adorent le serpent comme le dieu bienfaisant, et considèrent Adonaï comme le Dieu maléfique et despote.

Le *Zend-Avesta*, exposant la doctrine de Zoroastre, nous décrit *Ahriman*, le dieu des Ténèbres, comme « *un vieillard, à la longue barbe, aux jambes sèches et maigres, aux genoux anguleux* ». Ce vieillard ressemble beaucoup au dieu d'Israël, saturnien comme lui, barbu, vieux et décrépit pour rappeler que la Mort est son Empire, et non la Vie... (1).

Pour les chrétiens, le serpent est le symbole, l'image de Lucifer.

Or, cet ange est également dénommé le Prince de l'Intelligence. Et prince vient du latin *princeps,* signifiant *principe...* Ce qui lui donne une toute autre essence !...

On lui attribue les tentations intellectuelles et sensuelles, et ce mot en latin désigne, pour le monde antique, la planète Vénus. (*Vesper* comme *étoile-du-soir,* et *Lucifer* comme *étoile-du-matin*). Elle a, dans les traditions ésotériques, l'attribution de la couleur verte, et comme symbole graphique le *pentagramme* ou étoile à cinq

(1) Orzmud, principe du Bien, étant symbolisé par un jeune homme *portant une torche*, paradigme du Lucifer chrétien.

branches. Cette étoile est encore dite « pentagramme d'harmonie » par les pythagoriciens, et par les occultistes « étoile luciférienne ».

Dans les traditions indoues, les puissances qui éveillèrent l'intelligence humaine au cours des âges seraient venues de Vénus s'incarner sur notre globe. On dénomme ce mythe la « descente des Seigneurs de la Flamme ». *Seigneurs de la Flamme* est une expression bien proche de *Porte-Lumière,* (*Lucifer* en latin).

Or, nos esséniens sont bien loin du morose judaïsme exotérique, et bien près de la Gnose toute pure ! Qu'on en juge.

Philon d'Alexandrie, pythagoricien juif, dans son ouvrage *De Vita comtemplativa,* nous décrit les sociétés de Thérapeutes établies dans les solitudes du lac Maria. Ils quittent le *monastérion* où ils vivent solitaires, pour fêter ensemble, dans le monastère principal, le septième et le cinquantième jour. Ils accordent donc aux chiffres sept, cinq et dix, un rôle sacré. Or, les pythagoriciens font de même...

« En Palestine, bien avant la prédication de Jésus Nazaréen, existait déjà la confraternité des *esséniens,* nous dit *Matila C. Ghika,* dits encore *taciturnes,* dont la salle de réunion, dépendance du Temple de Jérusalem, était appelée *Hassa'im,* salle des Silencieux ».

Josephe, dans les « *Guerres des Juifs* », nous

dit, parlant de ces réunions : « Nul cri, nul tumulte, ne souille jamais la maison commune. Chacun reçoit la parole à son tour... *Ils jurent de ne rien dévoiler aux étrangers de ce qui concerne les membres de la secte* ».

Serment d'initiation, précepte du silence, communisme des repas et de l'habitation, stages successifs (ici un, puis deux ans), avant d'être admis aux cènes communes et à l'état d'initié complet : nous reconnaîtrions la filiation, même si Josèphe ne précisait pas, dans un autre ouvrage (« *Antiquités Juives* »), que : « Ceux que nous nommons *esséniens* pratiquent un genre de vie conforme aux principes de Pythagore ».

Dans la « *Légende de Pythagore* », Isidore Lévy nous dit la même chose : « La conquête du judaïsme par la doctrine pythagoricienne a commencé bien avant l'époque romaine. Toutes les productions maîtresses de la littérature juive de l'Alexandrie romaine se rattachent à la tendance pythagoricienne... Le Judaïsme alexandrin, le pharisaïsme... et l'essénisme, offrent, comparés au mosaïsme biblique, des caractères nouveaux, signes de la conquête du monde juif par les conceptions dont la légende de Pythagore fut l'expression narrative et le véhicule. »

Les esséniens déployèrent un courage stoïque lors de la lutte suprême contre les Romains. Nous n'avons pas de preuves de leur survivance

après la destruction du Temple. En effet, dans la dernière guerre avec Rome, qui se termina par la victoire de Titus, un million trois cent mille Juifs périrent, dont six cent mille à Jérusalem. Quatre-vingt dix-sept mille furent emmenés en esclavage. Que pouvait-il rester des esséniens ? Rien...

Mais ce qui justifie de façon éclatante leur ésotérisme nullement moïsiaque, c'est que sur la sinagogue galiléenne de Capernaüm, récemment mise à jour, au lieu de l'hexagramme hébraïque traditionnel (sceau de Salomon, formé de deux triangles entrelacés, étoile à six pointes), rayonnait le *pentagramme des pythagoriciens*, l'*étoile luciférienne, symbole du Savoir, de la Connaissance*, et *de l'Harmonie... L'étoile des Caïnites lucifériens...*

Qu'ajouter de plus à ce témoignage ?

Quant à l'ancienneté réelle des doctrines naasséniennes, elle semble plonger au plus profond de l'histoire d'Israël.

Le serpent d'airain, élevé par Moïse au haut d'une perche, avait eu, à la suite des milliers de guérisons miraculeuses, un culte particulier. Déjà Moïse avait eu fort à faire pour remplacer le culte du Bœuf Apis ou Veau d'Or, ramené d'Egypte, par le culte de Iavé, dieu immémorial des Quéniens, qu'ils adoraient du reste bien avant les Israélites. C'est au sommet du Sinaï

que Moïse fit son pacte avec le prince de la montagne, l'ange de la foudre et des orages, l'Elohim despote et jaloux. En effet, le texte nous dit les modalités de ce pacte : « Ecoutez ma voix... Et je serai votre Dieu... vous serez mon Peuple... »

Et c'est ainsi que plus tard le *serpent d'airain* figurera, tel un antique téraphim hébraïque, dans le grand Temple de Salomon. C'est le roi Ezéchias qui en brisera l'effigie, (726 av. J.-C.). Elle y était depuis la création du Temple, et le peuple l'avait vénérée depuis sa fabrication par Moïse. Voici ce que nous dit le second livre des *Rois* (Chap. 18) :

« Il (Ezéchias) fit tout ce qui est droit aux yeux de l'Eternel... Il brisa le serpent d'airain que Moïse avait fait, parce que jusqu'à ce jour-là, les enfants d'Israël lui avaient fait des ensencements, et on le nommait *Néhushtan.* »

Notons en passant que ce même mot de naash (en hébreu : serpent) désigne également par synonimie l'airain et le cuivre, *métal consacré à Vénus, à Lucifer, et à toute la symbolique de ce genre* (1)

On voit ainsi que les doctrines naasséniennes possédaient déjà un exotérisme extrêmement ancien dans les coutumes du peuple profane. La secte seule en possédait l'ésotérisme.

(1) *Dictionnaire Hébreu-Français*, par M.-N.-Ph. Sander, professeur, et M.-I. Trénel, directeur de l'Ecole Centrale Rabbinique, Paris 1859. (Bureau des Archives Israélites).

Pour ses membres, le serpent n'était plus l'animal vulgaire, ni le téraphim guérisseur, c'était la Connaissance, le grand secret des textes sacrés, leur clé, c'était la *Gnose* avant la lettre...

Et du reste, les auteurs modernes ont parfaitement reconnu l'antiquité des doctrines ophites. *Friedlander* insiste particulièrement sur ceux-ci qu'il considère comme « les pères et grands-pères des sectes gnostiques », qu'il croit issues du judaïsme alexandrin. »

Epiphane nous précise le fait d'une autre façon : « Car, nous dit-il, l'hérésie des Nazaréens existait avant le Christ, et elle ne célébrait pas le Christ ».

Erreur *consciente* d'Epiphane, nous le verrons plus loin !

***

La Gnose après le Christianisme

Avec la destruction du Temple et la ruine de la nation juive, les sectes judaïques sont détruites, du moins totalement désorganisées.

Parmi le fourmillement des doctrines, fourmillement qui accompagne la naissance de la religion nouvelle, un ensemble se détachera de la masse, et portera alors officiellement le nom de *Gnose* (du grec *gnosis* : connaissance).

Il ne faudrait pas croire cependant à une unité doctrinale parfaite. Des systèmes gnostiques, on peut compter une bonne trentaine. C'est l'ensemble de principes et d'opinions professées, en face de la société chrétienne ou dans son sein, par une série de docteurs (et non des moindres) qui ont fondé, dans le cours des premiers siècles, de vingt à trente écoles différentes. La législation byzantine, sans aucun respect pour la liberté de pensée, ferma ces écoles en même temps que les écoles païennes, les considérant comme entachées d'hérésies.

Les traces de ces doctrines se retrouvent en Orient et en Occident, jusque vers la fin du XIIIe siècle. Puis, l'organisation de l'Inquisition mise au point, les « gnoses » disparaissent et se dissimulent au sein des sociétés secrètes.

La Gnose a de commun avec les doctrines asiatiques qu'il s'agit plutôt de la création philosophique d'une époque plutôt que de celle d'un homme. C'est le résumé, la condensation des efforts intellectuels des hommes en un temps donné.

Certains principes sont communs à tous les rameaux gnostiques. En voici l'essentiel.

La doctrine du Christ aurait été mal saisie et mal rendue par ses partisans de la première heure. Les gnostiques, seuls, par l'effet d'une *tradition directe,* seraient en possession des clés

de l'enseignement, et, par conséquent, peuvent seuls le transmettre de façon exacte à leurs disciples.

Les écoles les plus primitives du gnosticisme sont celles de *Cérinthe* et de *Dosithée*. Ces écoles sont hostiles au christianisme ordinaire, par sympathie pour le judaïsme.

Viennent ensuite celles de *Simon de Samarie,* dit le *Mage,* et de *Ménandre.*

Puis les écoles de *Marcion* et de *Cerdon,* hostiles au judaïsme par sympathie pour le christianisme. Les écoles de Syrie, au nombre de trois : celle de *Saturnin d'Antioche,* celle de *Bardesane d'Exdèse,* celle de *Tatien.* Les écoles d'Egypte, également au nombre de trois : celle de *Basilide,* celle de *Valentin,* celle des *Ophites,* attribuée à *Euphrate de Péra.*

Viennent encore les *marcosiens,* les *agapèthes,* et les *priscillianistes* qui inondèrent littéralement l'Espagne, le Portugal, le midi de la France et le diocèse de Lyon. (Qui est encore de nos jours un centre gnostique européen considérable).

Ces écoles succombèrent en même temps que les écoles de philosophie hermétique ou païenne, sous la lutte impitoyable des églises officielles et des pouvoirs publics.

L'école des *Ophites* possède l'ensemble de la gnose universellement enseignée. Elle ne s'en sépare que sur certaines conclusions, mais l'es-

sentiel procède du système de Valentin, surnommé « l'ange de l'école gnostique ».

Selon *Michel Nicolas* (« *Origines du Gnosticisme* »), « la gnose est le produit d'une importation dans le sein du christianisme, de la plupart des théosophies et des cosmogonies de l'antiquité. On suppose qu'il se trouva, dans l'Eglise primitive, des hommes d'un esprit naturellement spéculatif, qui, vivement excités par l'enseignement chrétien à la recherche des choses spirituelles, essayèrent de découvrir au fond de la religion nouvelle une métaphysique subtile, et qui, s'aidant pour accomplir ce travail, des principes des systèmes philosophiques ou religieux répandus à cette époque, donnèrent naissance à une science théosophique qui, par opposition à la foi du simple fidèle, fut appelée *gnose,* « connaissance secrète ».

Cette opinion est du reste partagée par la plupart des historiens du gnosticisme.

E. Krakowski, dans « *Plotin et le Paganisme Religieux* », nous dit que : « la Gnose cherche à entraîner le christianisme naissant dans la voie des philosophies et théologies orientales. Le thème chrétien n'est pas pour elle une stricte orthodoxie, mais le prétexte à d'infinies variations ».

H. M. de Campigny observe, avec raison, qu'elle semble néanmoins représenter l'effort des

grands sages et maîtres des fraternités initiatiques, pour conserver et abriter l'essentiel des vérités ésotériques. Peut-être en effet, avertis par les sciences conjecturales, prévoyaient-ils l'assombrissement philosophique qui allait s'étendre, grandissant de siècle en siècle, et l'époque où l'homme paierait de sa vie elle-même la possession de ces enseignements. Ils tentèrent alors de les glisser au sein même de la nouvelle favorite, tout comme les « bâtisseurs » du Moyen-Age le feraient plus tard dans les bas-reliefs des cathédrales gothiques !...

⁂

De l'un des plus beaux livres qui aient été écrits par une plume universitaire : *Histoire de la Philosophie,* d'Alaux, nous détachons les lignes suivantes, qui servent parfaitement d'entrée en matière, de résumé dans l'étude des doctrines gnostiques :

« La Gnose est la Connaissance ; les Gnostiques sont les hommes qui connaissent, qui savent, qui ont l'explication ou le secret des choses.

L'Etre infini, source de tous les êtres, est le Père Invisible, incompréhensible, ce Principe indéterminé de tout ce qui existe, ce fond obscur d'où tout sort, l'Abîme (Bitos). De l'Abîme, de l'Etre Infini, sortent les êtres, de moins en moins parfaits, depuis le plus élevé jusqu'au plus humble, descendant pas à pas toute la suite d'une

dégradation continue. Ils constituent deux mondes, l'un céleste et divin, empire du Bien, où règnent la lumière et la vie, l'autre, inférieur, empire du Mal, des Ténèbres, de la Mort. Les premiers êtres émanent de l'Etre Infini, manifestations distinctes de ce qui est confondu dans l'Abîme, formes distinctes, *Noms divers de cet Etre Unique*. Ce sont les Eons, éternelles intelligences, dont l'ensemble est, avec Lui, le monde intelligible, le monde divin, (le Plérôme).

Les Eons sont classés en séries, conformément à d'antiques théories sur les nombres, et vont par Syzagies, ou par couples, deux à deux. Le moins parfait, le moins divin des Eons, est celui qui produit et organise le Monde inférieur. C'est le Démiurge, divin encore, déjà terrestre, dernière émanation du Plérôme, première puissance du Monde inférieur, lien des deux Mondes.

Ce Monde, où nous vivons, n'a donc pas été créé par l'Etre Infini, par le Père Inconnu, l'Abîme, Bitos. Il est au contraire l'œuvre du Démiurge, œuvre imparfaite, misérable, mélange de lumière et de ténèbres, de bien et de mal. Œuvre indigne du Père, et destinée à périr. Dans ce monde inférieur et périssable sont emprisonnées les âmes, en punition (ou plutôt en conséquence...) d'une faute primitive. La chute appelle un Rédempteur, et non le Démiurge, dont l'œuvre malheureuse doit être réformée, mais au contraire une des hautes puissances du Plérôme.

La Pensée Divine, le Verbe, se fait homme pour éclairer l'Homme, et lui apprendre la route du retour à Dieu. C'est Jésus-Christ (l'Eon Christos...), antagoniste du Démiurge, réformateur de son plan, destructeur de sa création. Jésus n'est pas venu *accomplir*, mais *abolir* l'Ancienne Loi... L'Auteur de cette Loi est Jéovah, le Démiurge. Les Chrétiens adorent Dieu. Parmi les hommes, les uns captivés par le Monde Inférieur, sont *hyliques*, ou matériels. Les autres, qui aspirent au Plan Divin, sont les *Pneumatiques*, ou spirituels. Tels sont les Chrétiens. Ceux qui, au contraire ne s'élèvent que jusqu'au Démiurge, sont *Psychiques*. Tels sont les Juifs.

Le Monde Hylique et les hyliques seront finalement détruits. Le Monde Psychique et les psychiques n'obtiendront que les bienfaits limités, réduits, temporaires, du Démiurge. Seuls, les Pneumatiques rentreront dans le sein de l'Eternel Plérôme, dans le Monde des Eons, le Royaume des Cieux des Ecritures...

Tel est, résumé, la doctrine essentielle de la Gnose.

On le voit, elle s'accorde merveilleusement avec les conclusions qu'une lecture sensée et perspicace tire de la Genèse...

⁂

Le livre V des « Philosophuménou », attribué à Saint Hypolite, contient la réfutation des doctrines naassénites, ophites, pérates, etc.

On ne saurait nier que le mouvement ophite fut au début de notre ère considérable. Il menaça même de submerger le christianisme naissant. Celse, dans sa défense de l'ésotérisme religieux des Grecs, paraît même avoir confondu les ophites et les christiens. Pour de nombreux exégètes, la vraie et seule Gnose fut celle des Ophites.

Tous les Pères de l'église primitive les connaissent : Tertullien, Irénée, Hypolitte, Origène. Ce dernier nous donne même la description d'un tableau symbolique, dit « diagramme des Ophites ».

C'était, au rapport d'Origène, une peinture accompagnée d'inscriptions, distinguée en trois zones, dont la première représentait le Plérôme, ou monde des Intelligences Parfaites (le Plan des Eons ou Principes), la seconde, la région intermédiaire, entre le Monde et la Terre, avec les Génies Planétaires qui la gouvernent; la troisième, la région terrestre, avec les Esprits qui y président.

Nous retrouvons là le ternaire traditionnel : plan divin, plan astral, plan physique, ou encore les trois degrés du Grand Œuvre et ses trois

couleurs symboliques: noire (le monde hylique), blanche (le monde psychique), rouge (le monde pneumatique).

Ce tableau, dit « diagramme », portait (toujours aux dires d'Origène), le nom de « *Catéchisme des Ophites* ».

Epiphane, qui vécut au milieu d'eux, et, paraît-il, fut même initié aux mystères préparatoires (il faillit en effet devenir un de leurs affiliés), est l'auteur qui en parle le plus. Mais, de l'aveu des exégètes, il le fait avec un esprit critique plutôt défaillant, il est de parti pris, embrouille tout à tort et à travers, ne cite aucune source, ne s'engage jamais, bref, ce qu'il dit est évidemment considérable étant donné le mystère de ce mouvement, mais ses renseignements sont plus que sujets à caution !

Les naasséniens prétendaient (tout au moins ceux du début de notre ère, déjà dégénérés quant à la pureté de leur ésotérisme), tenir leur doctrine de Marianne, qui l'avait reçue de Jacques, frère de Jésus. Mais, déjà, leur serpent n'est plus qu'un simple effet de cabale phonétique ! Le serpent édennique, voilé, obscurci par la croyance naissante, s'estompe et s'efface derrière un simple ésotérisme de vocabulaire. En hébreu, *naash,* c'est le serpent. *Naas,* c'est le Temple. Et *Naaos* désigne les mystères sacrés. On voit que le serpent physique devenait auto-

matiquement le symbole du temple et de ses mystères ! Nous voilà loin de la doctrine des naasséniens d'avant le christianisme !

D'après les « *Philosophuménou* », les Naasséniens auraient puisé leur fond doctrinal dans des traditions assyriennes, notamment le dogme des trois âmes universelles. A. Maury admet lui-même cette hypothèse. Nous retrouvons cette théorie un peu partout : Dieu, le Monde et l'Homme. La Cause Principe, le Macrocosme, le Microcosme. Le Dieu Inaccessible, le Démiurge ou Ouvrier Divin, la Créature. L'Increé, le Créé, la Création. L'Ame, le Corps Astral, le Corps Physique. Le Soleil, la Lune, la Terre.

Les Ophites, comme les Naasséniens, admettaient que l'Abime avait enfanté l'Homme Cosmique (Atoum, le Démiurge égyptien). L'Homme Cosmique avait enfanté l'Homme Terrestre ou Matériel.

D'autres écoles ophites désignaient l'Homme Cosmique, le Démiurge de Pythagore et de Platon, sous le nom d'*Ophiomorphos*, le Serpent-Principe, même entité que le Feta-Hil des Sabbéens, le Phtah égyptien, le Pharès Héphaïstos des Orphiques, l'Héraklès Kronos des Grecs, la Pan-Psychée, ou Ame Universelle, des Pythagoriens.

L'autre serpent était dit *Ophis*, ou Génie de la Sagesse, répétition du premier, son reflet dans

le plan inférieur, précipité sur Terre (dans la Matière...) par le Démiurge du système solaire (Jaldabaoth). C'est l'histoire de Lucifer et de sa chute. *Ophis* serait alors l'initiateur édennique...

Le besoin de ne plus dissimuler les mystères mais de les défendre, poussa malheureusement nos gnostiques lucifériens à les « adapter » au niveau du vulgaire de ces époques. D'où, dégénérescence et confusions doctrinales.

La secte gnostique des *Ophites* s'écarte sensiblement de celle des *Naasséniens*, antérieure au christianisme, en ce sens qu'alors que les seconds, hostiles au Dieu Officiel, *Iavé*, appuient cette hostilité sur l'étude de la Kabale, ainsi que des textes sacrés, telle la Genèse, les premiers ont conservé l'essence même de la croyance, mais ayant perdu ou ignoré sa genèse ancienne, ils l'appuient sur une hypothèse métaphysique plus récente, la Gnose de Valentin.

C'est *Euphrate de Péra*, qu'il ne faut pas confondre avec *Euphrate d'Alexandrie*, philosophe *soïcien*, qui ranima le mouvement ophite. C'est dans la ville de Péra, en Cilicie, qu'il enseigna sa doctrine, d'où le nom de *pérates*, donné à ses premiers disciples.

Pour expliquer les dogmes de la religion nouvelle qu'est le christianisme, et les concilier avec les opinions des diverses philosophies, il fut

amené à considérer le Monde comme un tout unique, dont toutes les parties constituantes étaient liées entre elles. Le Monde se divisait cependant en trois *plans :* le plan divin, le plan intermédiaire (assez semblable à l'Astral des occultistes) et le plan matériel, le monde tangible.

Dans le plan divin résidait la Divinité. A vrai dire, ce plan était en elle, elle et lui ne faisant qu'un.

Dieu était triple en son système. La Trinité divine se reflétait dans les plans successifs, c'est-à-dire que le Monde et ses trois plans nécessitaient neuf manifestations de l'Absolu.

Chacune de ces trois zones du plan divin se reflétait dans le plan médian. Cela faisait déjà six manifestations.

Elle se reflétait ensuite dans le plan matériel. Ce qui faisait neuf manifestations divines.

Certains de ses disciples allèrent plus loin, et considérant que dans le Cosmos tout était lié, il s'ensuivait nécessairement que chacune de ces manifestations avait une réaction métaphysique dans chacun des autres plans, un *écho* en toutes les autres. Ils admettaient donc que vingt-sept (3 × 9) sous-manifestations divines avaient lieu dans le Monde. Ces vingt-sept manifestations avaient leur résonnance analogique dans les

vingt-sept influences différentes de la course lunaire mensuelle.

L'école la plus commune fut celle enseignant le système de Valentin, à cette différence finale.

D'après eux, le Démiurge, fils de Sophia Achamoth, et organisateur du Monde matériel, ayant créé l'Homme, s'aperçut avec colère et effroi que sa créature était douée d'une intelligence supérieure à la sienne, par le fait que Sophia avait glissé en son sein une étincelle divine. Pour l'empêcher au moins d'arriver à la connaissance de Dieu, il lui défendit de manger du fruit de l'Arbre de Science, et, dans la fureur qui le transporta, il plongea ses regards vers la matière (tourna sa pensée vers celle-ci). Son image s'y réfléchit, s'anima, et devint un être tout de malice et d'envie : Sathan, le démon-serpent. La Sophia, irritée de la méchanceté de son émanation, le Démiurge, se servit de la haine que le serpent avait pour le dit Démiurge, pour inciter l'Homme à violer la défense de manger du fruit de Science. Le Démiurge (que les Ophites nomment *Jaldabaoth*), précipita l'Homme sur la terre, extrémité la plus basse du monde matériel, sphère inférieure du Cosmos. Pitoyable, l'Absolu envoya alors sur terre le Christ-Jésus, afin d'abolir le servage de Jaldabaoth. Celui-ci se vengea en faisant périr le Christ-Jésus sur la

Croix. Mais il était trop tard, la Rédemption était accomplie (1).

La suite du système est le même que celui de Valentin.

On voit que pour les ophites de notre ère, le Démiurge est le dieu des Juifs. Ceci explique qu'ils furent si farouchement antisémites. Quelques-uns allèrent plus loin, et vénérèrent Judas l'Iscariote, en qui ils voyaient un homme supérieur, n'ayant trahi Jésus que pour assurer sa mort rédemptrice, d'où devait découler la ruine de la tyrannie du Démiurge.

Les *ophites* comprirent encore divers rameaux. Tels furent les *naasséniens* de notre ère (qu'il ne faut pas confondre avec ceux d'avant, nous l'avons vu), les *pérates*, les *Caïnistes* (qui vénéraient Kaïn comme un fils des Elohims, nous les retrouverons plus loin), les *séthiens* (qui vénéraient Seth, fils de Noé, à cause de la malédiction divine qu'il avait reçue). Ces *séthiens* étaient, pour notre ère, la résurgence atrophiée, *erronée*, des sectes adoratrices de Set, le Typhon égyptien, à l'aspect baphométique, et que vénéreront plus tard les Templiers. (Set, Sot, Sothys, figurera d'ailleurs sur les pantacles et objets géomanciques au Moyen-Age.) Ce dieu Set, en

(1) Il ne faut pas perdre de vue la parenté phonétique des mots *Sophia* (sagesse) et *Ophis* (serpent).

Egypte, était souvent figuré sous la forme d'un serpent ou d'un crocodile.

Partis du second siècle de notre ère, les néo-ophites manifestaient encore leur existence au VIe siècle.

Dans leurs agapes, la plupart des ophites, prenant le symbole à la lettre, vénéraient un serpent vivant. Sur la table de leur cène, les pains sur lesquels l'animal était passé, étaient alors considérés comme le symbole eucharistique. Souvenir confus de ce que le serpent était le symbole du Feu Divin, le pain matériel était alors transformé par la pénétration du dit Feu. Mais, là, nos ophites prenaient tout au pied de la lettre...

La cène se terminait par une invocation au « Père Céleste » que la *Philosophuména* d'Origène (ou de Saint Hypolite, car on n'est pas fixé sur le véritable auteur de cet énorme ouvrage), nous a rapportée. Comme elle est établie par des gnostiques, c'est-à-dire des mystiques, familiers de l'ésotérisme, l'auteur anonyme du « Dictionnaire des Hérésies » (qui ne serait autre qu'un père Jésuite, ou l'abbé Péret), nous dit qu'elle était « *obscure comme un discours d'alchymiste* »... Cet aveu en souligne l'ésotérisme...

Les Ophites, vénérant le serpent, faisaient une distinction entre leur Sauveur, *Christos-Soter*, et le Jésus du christianisme vulgaire. Comme ils

étaient relativement proches des origines de la nouvelle religion, il est possible qu'ils en aient possédé le véritable secret. Quoi qu'il en soit, s'ils croyaient que le Christ était le Sauveur des Hommes, ils prenaient soin, afin de détacher le néophyte de toute influence étrangère, de lui faire renier son affiliation à la religion de Jésus, de rompre le contact avec le nouvel *éggrégore.* Mais à vrai dire, la raison véritable était toute autre, la vérité toute différente. Les Ophites, possesseurs de traditions extrêmement anciennes, ayant sondé les textes avec sagesse, comptant dans leurs rangs des philosophes d'envergure, faisaient une différence notable entre le Messie : *Kristos,* et Jésus, l'homme de chair, prédestiné de toute éternité à servir de moyen de manifestation au *Soter* (Sauveur), *Kristos...* (On notera que tout comme Kloros — en grec : *vert...* —, le mot Kristos a comme lettres dominantes le *ki* grec et le *ro,* qui, par leurs silhouettes, donnent les lettres *X* et *P* de notre alphabet latin...)

Pour les Ophites, l'Eon *Kristos,* lors du baptême de Jésus par Jean le Baptiste, pénètre dans le corps de l'homme matériel, se substitue à lui, et durant les années de son apostolat, manifestera ainsi les enseignements qu'il est nécessaire de transmettre aux Hommes pour vaincre et détruire la tyrannie matérielle et basse d'Adonaï.

C'est ce que symbolise la colombe descendant sur Jésus dans les eaux du Jourdain. On sait que la colombe est le symbole ésotérique du Feu Divin, du Saint-Esprit. Mais ce qu'on oublie trop souvent, c'est que la colombe est aussi l'oiseau consacré dans tous les rites et par toutes les mythologies à *Vénus-Lucifer,* dont la symbolique comprend le *vert* comme couleur, l'*Amour* comme faculté et qui a encore bien d'autres analogies...

Puis, quand les temps seront révolus, les cycles bouclés, la mystérieuse Puissance Illuminatrice quittera l'homme de chair : le Jésus fils de Marie. Comment des souffrances matérielles atteindraient-elles un pur esprit ?... (« Ce qui est du domaine de la Chair est Chair... Ce qui est du domaine de l'Esprit, est Esprit... » dit l'Ecriture.) Et Kristos se désintègre du corps de l'homme Jésus. A ce moment, Jésus sentira en lui descendre de nouveau les ténèbres matérielles, ses dons merveilleux se dilueront, il se sentira seul, égaré parmi les hommes, sortant d'un rêve merveilleux pour retomber dans l'affreuse réalité. Et il clamera alors la parole célèbre : « Père... Père... Pourquoi m'avez-vous abandonné ?... »

A ce moment, nous dit la Tradition chrétienne, *« le Voile du Temple se déchira, la Terre trembla, les morts sortirent des tombeaux... »*

Ce voile, nous savons qu'il était destiné à isoler le sanctuaire d'Adonaï, le fameux Saint-des-Saints, dans lequel le Grand-Prêtre, seul, ne pénétrait qu'avec angoisse et crainte... Ce voile, nous le savons, était soigneusement enduit de sang, du sang des victimes.

Réalité ou symbole, la déchirure de ce voile générateur des Ténèbres dans lesquelles se plaisait le Dieu Noir, est l'intersigne de la fin de l'esclavage... La Puissance Céleste a vaincu la Puissance Terrestre... Les temps sont venus. la Liberté humaine commence...

C'est pourquoi les Gnostiques n'attacheront aucune vénération particulière à la croix de bois du Calvaire ni à ses représentations. D'ailleurs. au début de notre ère, ce symbole est peu employé. Le Poisson, rappel cabalistique d'Ichtys, ou Ihs, l'Agneau, rappel du Bélier, signe astrologique désignant l'*Orient*, le lieu *où nait la Lumière...* Voilà ce qu'on rencontre fréquemment. Peut-être aussi que le Poisson, *dont le signe astrologique est le lieu d'exaltation maxima de Vénus,* avait un rôle particulier !...

Par la suite, viendra la Croix, longtemps après. Elle aura l'avantage d'être formée de *deux équerres*. opposées l'une à l'autre. en hauteur comme en direction spatiale. Et l'équerre était. dès cette époque, depuis fort longtemps, un symbole ésotérique, image de *rectitude*, de *droiture, d'équité*. L'homme allongeant la main devant lui pour prêter serment, ne forme-t-il pas une équerre inconsciemment ?...

De nos jours encore, les noirs de Nilie, pour prêter serment. font sur eux-mêmes le « signe de l'équerre ». tout comme les Maçons occidentaux...

Les Pères de l'Eglise primitive. assurent que c'est uniquement parce que les Ophites, adorant le serpent, ne pardonnaient pas à Jésus de lui avoir écrasé la tête ! Nous savons maintenant le pourquoi de cette différence entre *Jésus* et *Kristos*.

Les *pérates*, variété d'ophites, se disaient également « traversiers », prétendant en effet passer du plan sensoriel au plan supérieur, grâce à leur doctrine. Ils prêchaient la connaissance d'un dieu « autogène ». dieu intermédiaire entre le principe de la Matière et l'Idée pure. Ce dieu c'était le Logos Universel, ou Raison Pure, le Serpent de la Connaissance, l'Hermès. ou *Architectus* des platoniciens !

Architectus est formé d'*archi* (principe. cause, origine) et de *tectus* (secret, divin, mystérieux). Avant de désigner une fonction. un métier, *architecte* désignait donc la *Cause Première*, le Créateur, Dieu.

Comme la plupart des confréries ophites, ils munissaient leurs adeptes d'un sceau et d'un

nombre mystique devant leur assurer la libre traversée des plans intermédiaires, l'Astral ténébreux de l'occultisme moderne.

Les *Caïnistes* réapparurent vers l'an 159 de notre ère. Ils vénéraient tout particulièrement Caïn. le considérant comme le fruit des amours du Serpent Initiateur et d'Eve, comme le fils des élohims. Ils reprenaient en cela la doctrine de leurs prédécesseurs du Sinaï, doctrine que nous aborderons plus loin.

(Voir les deux sacerdoces parallèles ; Abel et Kaïn, Moïse et Aaron, Jésus et Melkissedek.)

Pour eux, Caïn était la première victime d'Adonaï, après Adam. Abel était le fils de celui qu'ils nommaient Histère. Ils prétendaient posséder un évangile ésotérique venant de Judas l'Iscariote. Egalement ils assuraient posséder un enseignement secret, intitulé : « l'*Ascension de Saint Paul* ». N'oublions pas à ce sujet que *Simon le Mage*, ou *Simon de Samarie*. est un sujet fort controversé par les exégètes et historiens. Il est souvent confondu avec *Paul de Tarse. Des thèses théologiques ont du reste été soutenues sur ce sujet : l'identité de Simon le Mage et de Saint Paul.*

Cette « ascension » de Saint Paul est en réalité l'ascension de Simon le Mage. Celui-ci, fort considéré de la foule romaine et ami de Néron, *nous disent les écrits chrétiens*, aurait promis de

s'élever dans les airs, tout comme Jésus. L'expérience eut lieu aux arènes. devant tout le peuple de Rome et l'empereur. Simon s'éleva dans l'espace, soutenu, nous disent les Pères de l'Eglise. par les démons, aux ordres du Prince des esprits de l'Air. Soudain, à la prière de Saint Pierre, esquissant un large signe de croix, les démons lâchent prise et Simon s'écrase sur le sol.

Il n'y a qu'un ennui à cette mirifique légende. et ce, aussi bien pour les gnostiques que pour les chrétiens orthodoxes. c'est que Pierre apôtre n'a jamais mis les pieds à Rome. n'y a jamais été crucifié la tête en bas, comme on l'enseigne couramment. Du moins, *aucune trace, aucun document historique* ne demeure de ce séjour et du supplice. Il serait curieux d'ouvrir. à St-Pierre-de-Rome, le tombeau qu'on lui attribue ! (1)

Autre chose est la croyance en une légende. et autre chose un fait historique. L'histoire doit être une science exacte ou elle n'est plus alors qu'une vague tradition. sans bases et sans fondements.

D'ailleurs, une autre légende, que les Pères de l'Eglise nous transmettent, est la suivante : Simon le Mage décida de se faire enterrer, et, comme Jésus, de ressusciter le troisième jour.

---

(1) Souvenons-nous des soi-disants tombeaux de Scheakespeare, de Colonna et de Ronsard, et surtout de celui de Moïse !

On l'enterra. Et. trois jours après, on rouvrit le sépulcre : Simon de Samarie était mort définitivement...

Il faudrait au moins être certain de la façon dont il est mort pour pouvoir établir ensuite les motifs de celle-ci...

Il est du reste très difficile d'établir une histoire précise des personnages des débuts de notre ère. L'Orient est menteur, amoureux de la légende et du mythe ! L'individu ne possède nul état civil, pas même de nom de famille. Un tel, fils d'un tel... C'est plus que vague !

Le Barabbas libéré en place de Jésus se nomme *Jésus-Bar-Abbas*, *Bar* signifiant (comme *ben*) « fils de », et le mot *Abbas* étant un des noms de Dieu, en hébreu, il s'ensuit que les juifs auraient hurlé devant Pilate : « Libérez Jésus fils de Dieu, et crucifiez Jésus fils de Dieu ! »...

En vérité, on ne comprend plus !

Et que penser de ce *Jésus-ben-Pandirah*, prophète et meneur politique, crucifié cent ans auparavant ?

Et de cette ville de Nazareth, qui ne laisse aucune trace dans l'histoire juive ?

Et de Josèphe, l'historien juif, qui, vivant en Judée à cette époque, consacre deux gros livres à l'histoire de sa patrie, aux guerres civiles qui la déchirent, et ne mentionne de la mission de Jésus que ces quelques mots : « C'est, paraît-il, vers cette époque, qu'un jeune hébreu nommé Jésus, fut mis en croix par les Romains » ? Des miracles, de la foule enfiévrée, de la Passion ? Nulle trace. La prétention à être soit le roi des Juifs, soit le Messie annoncé par les prophètes aurait pourtant bien dû venir aux oreilles de Josèphe...

Revenons aux caïnistes.

Théodoret, père de l'Eglise, nous dit des caïnistes que ceux-ci invoquaient les démons, particulièrement ceux gouvernant chaque mauvaise action en commettant celle-ci.

Mais, de même que les païens accusaient les chrétiens de mettre à mort en leurs assemblées un jeune enfant et de le manger (allusion au mystère de l'Eucharistie), de même Théodoret s'est laissé emporter par son animosité contre les gnostiques, rivaux de sa religion, et par son ignorance de leurs mystères. Querelles de boutiques, très probablement.

De cette secte, émerge une femme, dénommée *Quintille*. Elle fit de très nombreux adeptes au caïnisme en Afrique du Nord, et créa la secte *quintillianiste*. *Tertullien*, autre Père de l'Eglise, nous dit « qu'elle ajouta à la doctrine caïniste d'autres pratiques abominables ». Mais il ne nous dit pas lesquelles. C'est pourtant ce qui eût intéressé l'historien ou le simple critique.

Les caïnistes comptèrent parmi leurs affiliés l'empereur Michel, et celui-ci tenta même de faire canoniser Judas l'Iscariote, au même titre que les douze apôtres, comme un des principaux agents de la Rédemption.

LE MESSIE

Si la Genèse ne mentionne nullement la promesse d'un dieu sauveur, il semble bien que l'ésotérisme hébreu l'ait mystérieusement connue, car, à la sphère de Tiphereth, correspond, comme symbole : « *Un Dieu Sacrifié* ».

A vrai dire, si certaines prophéties sont claires, certaines autres manquent plutôt de précision. En voici quelques-unes touchant la venue du dieu sauveur et sa mission.

Voici ce que nous dit Isaïe :

« Terre de Zabulon, pays de Naphtali, et les autres qui sont près de la mer, et au-delà du Jourdain, dans la Galilée des nations, vous tous qui marchez dans les Ténèbres, voyez la *Grande Lumière* qui s'élève !... Vous qui habitez dans la région des Ombres et de la Mort, voyez l'éclat qui resplendit sur vous !...

« Le nombre de ceux que tu appelles est grand, ô Seigneur ! Et en ta présence, ils seront joyeux comme le moissonneur au milieu de ses gerbes, comme le vainqueur au milieu des dépouilles qu'il partage !...,

« Le joug mis sur leurs épaules a été brisé. La verge mise sur leur tête a été enlevée, comme au jour où Madian succomba...

« Car un petit enfant nous est né. Le Sceptre repose sur ses épaules, et son nom est : « *L'Ange du Grand Conseil* ».

On le voit, Isaïe ne le considère pas comme l'Eternel incarné, mais comme un elohim à part.

« Sa domination sera immense, et dans son Royaume, la Paix n'aura pas de fin. Assis sur le trône de David, il le fondera de nouveau sur la justice et sur le droit, *pour qu'il s'élève sans cesse jusqu'à la fin des siècles...* »

« Un rejeton sortira des racines d'Isaïe ! Une fleur poussera sur sa tige.

« L'esprit divin reposera sur lui. Esprit de Sagesse et d'Intelligence, Esprit de Force et de Conseil, Esprit de Science et de Piété... »

« Il ne jugera pas suivant l'apparence. Il ne décidera pas suivant ce qu'il aura entendu, mais il fera droit à la requête du pauvre. Il répondra aux humbles. Il frappera la terre de sa Parole, et le souffle de ses lèvres tuera l'impie.

« Il sera ceint de justice, et revêtu de vérité.

« Alors le loup paîtra avec l'agneau, le léopard avec le chevreau, le taureau avec le lion, et un petit enfant les conduira... »

Ces animaux désignent les constellations, le Ciel, et leur confusion à la fin des temps, lors de

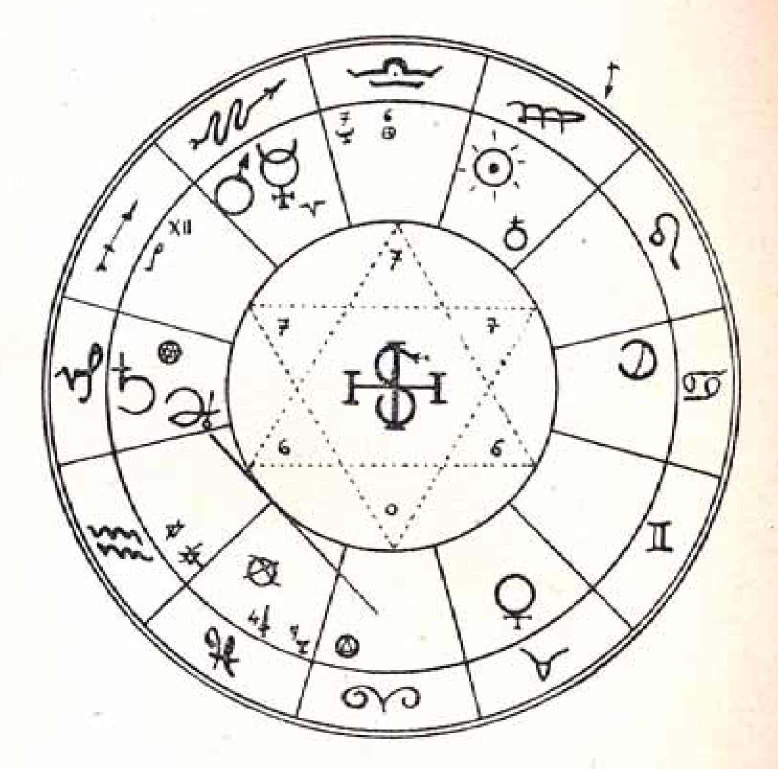


FIG. 1. — Astrologie onomantique.
Le thème de Jésus.

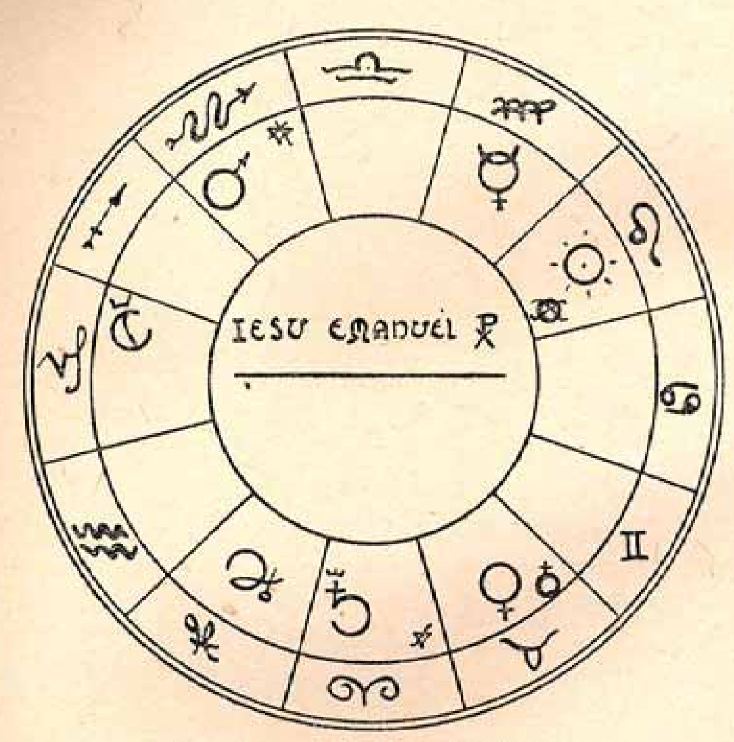


FIG. 2. — Astrologie ésotérique.
Le thème de Jésus.

la destruction du Monde Hylique. Alors, le dieu sauveur conduira les êtres vers une nouvelle vie, un nouveau destin, ce sera le grand renouvellement du monde...

« Le Bœuf et l'Ourse paîtront ensemble, et leurs petits se mêleront. Comme le Bœuf, le Lion se nourrira de fourrage, et un Enfant mettra sans danger sa main dans le nid des vipères... Car toute la Terre alors connaîtra le Seigneur... »

« En ce jour-là, la racine d'Isaïe s'élèvera, et d'elle sortira celui qui doit commander aux nations. *Il sera leur Espérance,* et elles ne demanderont qu'à reposer en Lui... »

La racine d'Isaïe s'élèvera? Mais le mot n'a-t-il pas été mal traduit? La racine d'Isaïe ne sont-ce pas *ses sources doctrinales ?* Le dieu éxotérique de ses contemporains ne le satisfait pas puisqu'il en souhaite et en annonce un autre! Et ce dieu d'*espérance* n'évoque-t-il pas immédiatement la correspondance analogique de l'espérance, la couleur *verte,* son symbole planétaire : Vénus, « *l'étoile du matin* » ? Mais si...

« *Je suis le rejeton de David: l'Etoile Brillante du Matin* » nous précise le texte de l'Apocalypse, parlant de Jésus, en son XXII[e] chapitre ! (Apocalypse, XXII, 18.)

Et que symbolyse l'*Etoile du Matin,* lecteur ?... Quel nom *latin* porte-t-elle ?... N'est-ce pas Lucifer ?...

Les premières vierges chrétiennes ne sont-elles pas toutes, si nous nous en référons aux peintures mystiques attribuées à saint Luc, des *vierges noires*, telles les vierges isiaques ? Et devant les innombrables « vierges noires » qu'on trouve en France à Notre-Dame du Puy, Rocamadour, Antibes, Quimper, Chartres, Vichy (église Saint-Blaise), Marseille (abbaye de Saint-Victor), etc... est-ce qu'on ne brûlait pas par tradition uniquement des *cierges verts* et non blancs ? Jusqu'au XVIe siècle cet usage prévalut notamment à Marseille, ainsi que le note M. l'abbé Vautrin dans sa notice sur l'Abbaye de Saint-Victor de Marseille.

Enfin, ce symbolisme ne s'applique pas à la Vierge seule, mais uniquement à des vierges *noires, assises, portant l'Enfant-Dieu* sur leurs genoux, *telles les antiques statues d'Isis portant Horus* (même trône de pierre cubique, même attitude, même couleur...) (1).

Aux qualités énoncées par le prophète hébreu, le manuscrit d'Alexandrie dit de plus :

« Admirable, fort, conseiller, puissant, principe de paix, père des temps futurs... »

---

(1) Voir notre précédent ouvrage « *Dans l'Ombre des Cathédrales* » (Adyar éditeur), notamment les planches hors-textes et le chapitre consacré à la Vierge-Mère dans les diverses religions anciennes.

Ce *principe de paix*, est-ce que cela ne rentre pas dans les analogies de la *Vénus* astrologique ? Et le mot PAX (paix) ne s'écrit-il pas aussi d'une façon plus ésotérique ?

Sur les circonstances particulières de sa venue, l'Ecriture mentionne ceci quant à sa naissance :

« Une voix criait dans le désert : « Préparez la route du Seigneur, rendez droits les sentiers de notre dieu »... (Isaïe, LX-3.)

Allusion au Précurseur, à Saint Jean le Baptiste. Or, ce Précurseur, il a également un nom: l'*Antechrist*, car ce mot ne désigne nullement ce qui est contre le Christ mais *ce qui vient avant*, ce qui le *précède*, tout comme Vénus, étoile du matin, annonce le lever du Soleil. *Ante*, en latin, signifie : *avant ! Ante-Christus :* qui vient *avant* le Christ...

D'ailleurs, si Jésus naît, dans la symbolique chrétienne, au solstice d'Hiver, le 25 décembre, Saint Jean-Baptiste est fêté au solstice d'été, lieu zodiacal opposé, le 22 juin. C'est là que se placent les fêtes traditionnelles des feux de la Saint-Jean : la fête celtique du Feu-Principe. « *Ne faut-il pas*, déclare Saint Jean, *qu'il croisse quand je diminue ?...* »

Voici d'autres allusions au dieu sauveur qui doit remplacer le dieu noir des Juifs :

« Et toi, Bethléem, maison d'Ephrata, tu es la plus petite des milles maisons de Judas. Mais

au milieu de toi, quelqu'un sortira pour moi, qui sera prince en Israël. Le premier jour de l'Eternité, il était déjà né. » (Michée, V-2.)

Prince, nous le savons, dérive du latin *princeps,* signifiant *principe.* Et Israël signifie Feu Divin (le *iod* est le symbole du Principe, le *schin* celui du Feu, et la syllabe *ael* désigne le caractère divin (*el* : *Lui*).

Jésus le *Principe du Feu !* Nous le savons, lui-même se proclame tel : « Je suis le Pain, je suis la Vie, je suis venu mettre le Feu au sein des Choses... »

Il doit naître d'une vierge :

« Jéovah dit au Roi : un signe te sera donné. Une vierge concevra et enfantera un fils. Tu l'appelleras Emmanuel. » (Isaïe, VIII-11-16.)

En voici encore d'autres, moins précis, car rien ne prouve que la vie de Jésus n'a pas été adaptée par de pieux exégètes aux conditions particulières exigées par les prophéties !

Le Messie, fils de Dieu — « Jacob, ô mon fils, je te recevrai ! Israël, toi que j'ai choisi, je t'ai donné mon esprit, tu jugeras les nations. » (Isaïe, XLIII, 1.)

Le Messie rachètera nos péchés par ses douleurs — « Un petit enfant naîtra, marchant devant la face du Seigneur. Comme une racine dans une terre désséchée, il est sans éclat et sans gloire. Nous l'avons vu, et, pour nos yeux, il n'avait ni apparence ni parure. Homme de douleur, les blessures l'affligent, il porte nos péchés, il souffre pour nous. Nous l'avons vu dans les douleurs et l'affliction. Car pour nos péchés, il a été blessé. Pour nos iniquités, il a perdu toute force. Et les coups qui le frappent nous guérissent et nous sauvent. » (Isaïe, LIII, 2,6.)

Le Messie sera méconnu — « J'entendis la voix du Seigneur qui disait : — Qui enverrai-je à ce peuple ? — Me voici, répondis-je, moi, Seigneur. Alors Jéhovah me dit : — Va, et dis à ce peuple: — Vous entendrez, mais vous ne comprendrez pas. Vous verrez, et vous ne discernerez pas. Car le cœur de ce peuple est endurci. » (Isaïe, VI, 8, 10.)

Le Messie sera flagellé — « Le Seigneur a instruit ma langue à parler. Il a ouvert mes oreilles, et je n'ai pas refusé d'entendre. J'ai livré mon dos aux verges et mes joues aux soufflets. Je ne me suis pas détourné quand on me crachait au visage. » (Isaïe, VI, 8, 10.)

Le Messie sera condamné à mourir — « Dieu l'a livré à cause de nos péchés. Comme la brebis, il est venu au sacrifice ; comme l'agneau qui reste muet devant celui qui le tond, il n'a pas ouvert la bouche; nos iniquités le conduisent à la mort. » (Isaïe, L, 4, 6; voir également Zacharie, XI, 12, les Psaumes XXI, 19, et Isaïe, LIII, 7.)

Le monogramme IHS est, ésotériquement, un symbole gnostique. L'I central est le rappel de l'Arbre Séphirothique, emblème divin de manifestation. L'S enroulé autour, est l'image du Serpent d'Airain, et la lettre H, épanouie de part et d'autre, est, nous le savons, le symbole alchimique de l'*Esprit Elargi, c'est-à-dire LIBÉRÉ*... (voir fig. 1, page 107.).

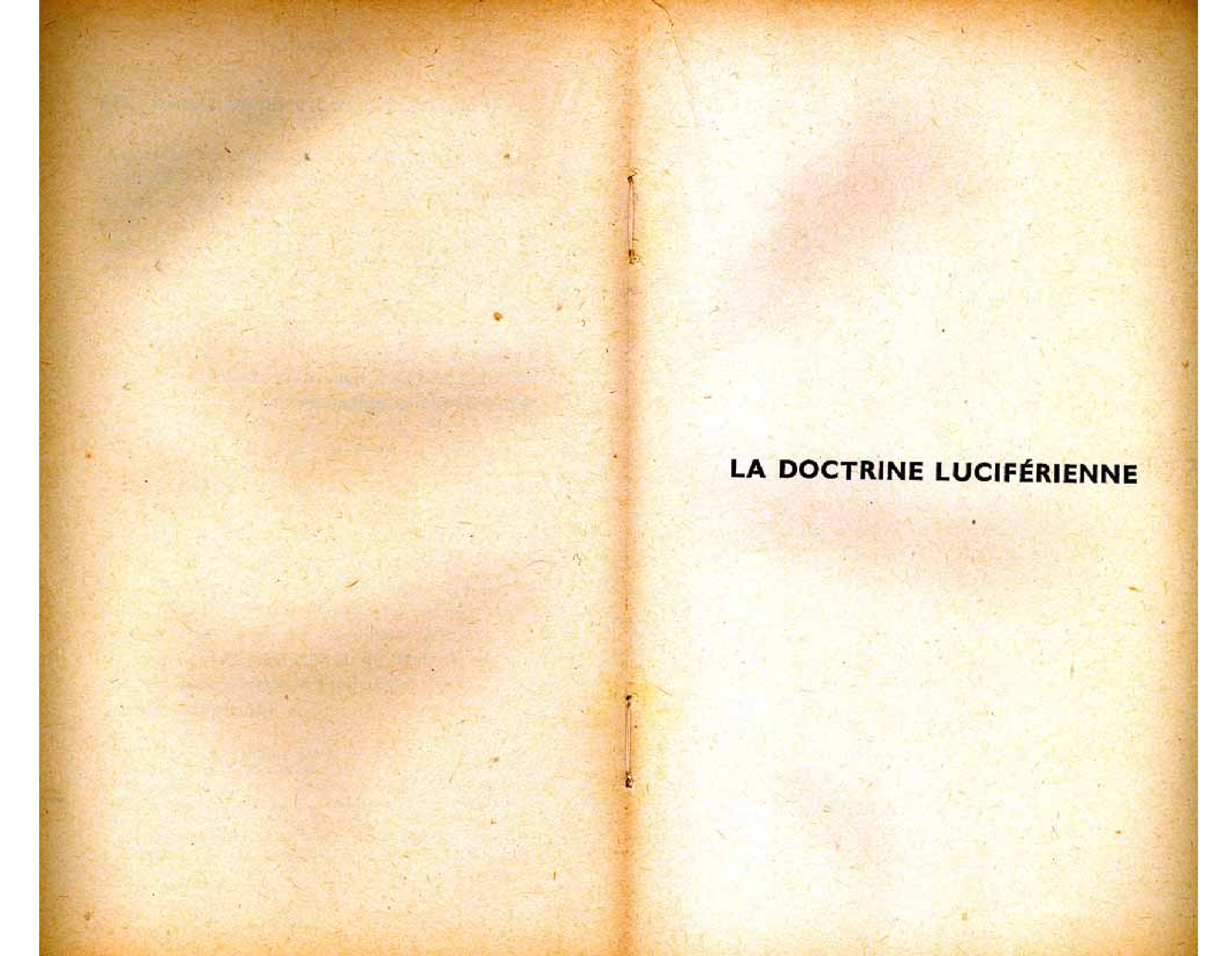
La croix centrale, formée par l'I et l'H, est le symbole du *centre éternel* autour duquel se générèrent les manifestations. C'est aussi l'image ésotérique de l'Œuf qu'enveloppe le Serpent...

Nous donnons ci-contre les deux thèmes astrologiques du Jésus chrétien, dressés selon les méthodes *ésotérique* et *onomantique*. Ils sont des plus curieux, et ceux de nos lecteurs, familiers de l'interprétation astrologique, y trouveront des choses véritablement étranges par leur symbolisme. De plus, ils démontrent que le choix de la date traditionnelle du 25 décembre a peut-être été soigneusement pesé avant d'être définitivement adopté (1).

(1) Pour ces thèmes, nous avons adopté les données suivantes : IESU EMMANUEL (noms que l'Ange Gabriel déclare devoir lui être donnés, lors de l'Annonciation : « Tu le nommeras Jésus, qui veut dire *Sauveur*, et Emmanuel, qui signifie *Envoyé*. ») Comme date : le 25 décembre 754, selon la fondation de Rome. Le « nombre fatidique » est 22. L'ortographe utilisé est l'ortographe hébraïque.

Car, historiquement, nous ne possédons aucune indication sur les dates de naissance et de mort du Messie d'Occident, fait que l'Eglise reconnaît du reste. *Pas même des traditions*. Nous renvoyons le lecteur aux pages 287 à 291 de notre précédent ouvrage : « *Dans l'Ombre des Cathédrales* », sur l'étude des mythes de la Nativité, sur son imprécision chronologique, et aux documents qui y figurent.

Ce qui n'enlève rien, bien entendu, à l'ésotérisme de ses enseignements.



LA DOCTRINE LUCIFÉRIENNE

LA GENESE, OU SEPHER BERESCHIT

Avant de rechercher l'origine de la Genèse attribuée à Moïse, il nous paraît plus rationnel d'en dégager l'ésotérisme, d'en montrer le sens réel, voulu, composé, mis au point, par les sages qui y collaborèrent. La comparaison avec les sources summériennes montrera ensuite parfaitement l'intention d'en faire un texte initiatique, à l'usage d'un très petit nombre.

Moïse a-t-il été un homme réel ou un groupe d'hommes ? Rien ne permet de décider en faveur de l'une ou de l'autre hypothèse. Moïse, ce nom peut désigner le fils d'Amram, de la tribu de Lévi, mais cela peut aussi désigner une collectivité, car en vieil hébreu, les trois lettres qui composent ce nom ont différentes significations.

Formé de trois lettres : *Mem, Schin, Hé,* à l'époque où Moïse aurait vécu, il aurait indifféremment signifié :

1° Une dette active, une créance;

2° L'action de tirer de l'eau;

3° Le nom de ce qui est tiré de l'eau;

4° Le souvenir, la mémoire, les traditions.

Seuls, les points-voyelles, venus nous l'avons vu, de nombreux siècles après, permettent de différencier phonétiquement ces mots. Auparavant, ils s'exprimaient à l'aide des trois mêmes lettres : « Mem-Schin-Hé ».

Or, dans ces trois derniers cas, on peut admettre que ce nom désignait aussi bien un texte, la Genèse, qui aurait pour auteur le souvenir, les traditions d'une collectivité, que la présence d'un individu sauvé de l'eau.

Et voici maintenant, sous son aspect ésotérique, seul admis par toutes les sectes que nous étudierons par la suite, le texte de la Genèse, ou Sepher Bereschit, en hébreu.

⁂

Les familiers de la Cabale ont une conception métaphysique qui ne manque pas d'envergure.

L'Aïn-Soph, le Sans-Borne, l'Infini, le Vide vertigineux mais intelligent, domine partout. C'est le Dieu Suprême, celui qui est semblable à une circonférence dont la limite circulaire serait partout et le centre nulle part.

De lui, émanent, par voie de création successive, dix Séphiroths (*sphères* en hébreu), ou *plans successifs de manifestation* de l'Aïn-Soph.

L'ensemble des dix Séphiroths est généralement schématisé dans un tracé symbolique, que les cabalistes comparent à un *Arbre*. Ce tracé

est l'expression graphique de la Cabale, et ce dernier mot est lui-même fréquemment remplacé par celui de *Verger* (ou *Jardin*). En effet, la Cabale comprend trois sciences :

a) la Gématria,

b) la Notarikon,

c) la Thémourah,

toutes trois relatives aux rapports occultes des nombres, des lettres et des mots. (Voir notre précédent ouvrage : *Dans l'Ombre des Cathédrales*.)

Or, les trois lettres initiale de ces trois noms composent le mot hébreu *guineth*, signifiant *jardin, verger* (guimmel-noun-thau).

Cet Arbre symbolique concrétise en somme la conception occulte du Monde, matériel ou spirituel, cet ensemble n'est qu'une forme-pensée émanée de la subconscience divine, d'Aïn-Soph-Aor.

Par voie de cristallisations successives, ces dix Séphiroths ont lentement modelé des formes substantielles qui ont donné naissance au tangible, au Cosmos, à la Matière Universelle.

Chacune de ces dix Forces Intelligentes est donc à la fois un des *attributs* de la Divinité Suprême, et une de ses *émanations*.

Ces attributs-émanés sont, par voie de conséquence, la source des *manifestations* de cette Divinité-Suprême.

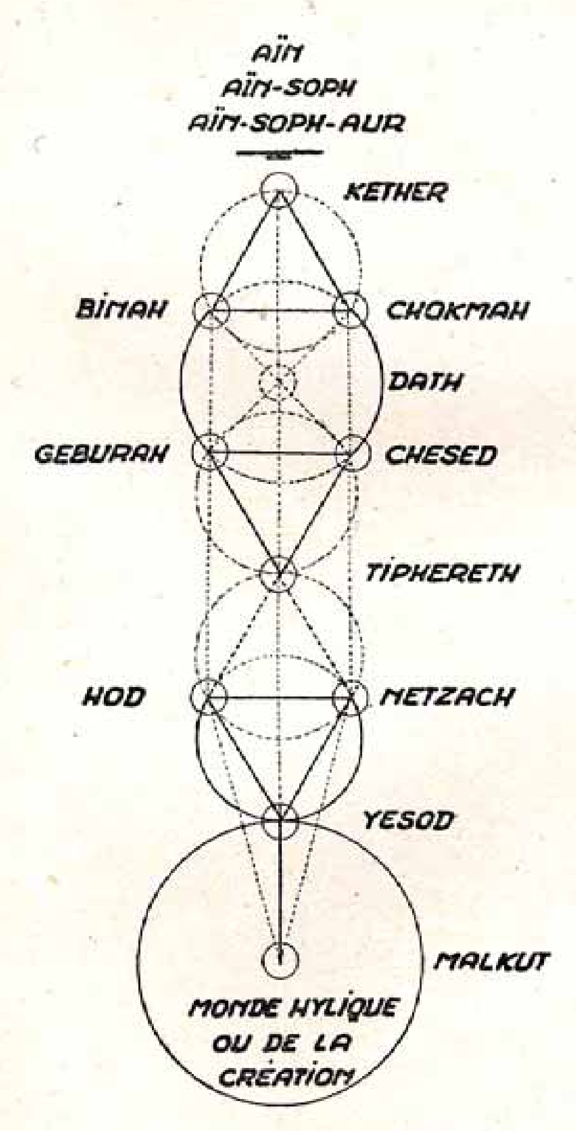


Fig. 3. — L'Arbre des Séphiroths.

L'attribut émane, puis l'émanation manifeste. Tel est le processus créateur de cet Eternel-Infini.

Chacune de ces dix forces énergétiques divines a reçu un nom. Ce sont là les *dix noms divins* de la Cabale, les dix sphères du Ciel, du Premier Mobile de l'Astrologie babylonienne, les dix cieux des Ophites, les dix cercles de la tradition celtique, etc...

Voici la nomenclature de ces attributs-divins, le nom de leur manifestation, celui enfin de l'Elohim correspondant.

1. Késther :	La Couronne de Perfection :	Eheieh.
2. Chokmah :	La Sagesse :	Iéovah.
3. Binah :	L'Intelligence :	Elohim.
4. Chesed :	La Miséricorde :	El.
5. Géburah :	La Justice :	Elohim Gibor.
6. Tiphereth :	La Beauté :	Iévé.
7. Netzah :	La Victoire :	Iéovah Sabaoth.
8. Hod :	La Gloire :	Elohim Sabaoth.
9. Yésod :	Le Fondement :	Shadaï.
10. Malkuth :	Le Royaume :	Adonaï Mélech.

Cette dixième séphire enferme en elle le monde visible, l'univers des soleils et des planètes, les étoiles, etc. C'est le monde tangible, celui tombant sous le contrôle de nos sens. Mais c'est aussi le domaine des pensées matérielles, de l'esprit encore prisonnier des contingences. C'est (nous le verrons plus avant) le plan *hylique* de la Gnose.

Ces attributs, émanés et se manifestant, sont les *Elohims* dont nous parle la Genèse.

La première phrase du texte sacré nous dit en effet ceci :

« Au commencement, Elohim créa les Cieux et la Terre. »

Or, en hébreu, le mot Elohim signifie « *Lui-les-Dieux* ». Cette expression désigne l'action multiple d'une seule Force sous des aspects divers.

Mais ce qu'on omet de noter, c'est que l'agent principal de cette manifestation, celui qui, en définitive, est le dernier mode de manifestation de la Forme-Pensée créatrice, c'est Adonaï Melech, le dieu créateur, dernier Elohim au bas de l'Arbre Séphirothique.

Et le texte de la Genèse nous détaille fort bien son rôle démiurgique.

Nous noterons tout d'abord que *l'omniscience,* privilège de la Divinité Pure, paraît lui faire défaut. Il ignore d'avance le résultat de son action, on croirait qu'il expérimente, tâtonne, tout comme une force naturelle ordinaire. Mieux, il semble *qu'il s'éveille avec le Monde...*

Ainsi, quand la terre a produit des graines et des semences, le texte nous dit alors : « Et Dieu vit que cela était bon... » (Genèse, 1-12.) Quand il a créé les deux luminaires, Soleil et Lune, pour séparer le jour d'avec la nuit, de nouveau la

Genèse nous dit : « Et Dieu vit que cela était bon. » (1-18). Après la création des reptiles et des animaux (1-25), cette constatation est de nouveau répétée. Il y a là, même en tenant compte de l'ésotérisme du sens à donner aux graines, semences, etc., un indice lourd de significations pour qui justement s'intéresse à l'aspect occulte d'un texte exégétique. Il ne nous est nullement présenté comme un Créateur omniscient, certain d'avance de la perfection de son œuvre.

Peu avant le Déluge (Genèse, VI, 6), on nous montre la variation des intentions de ce dieu créateur : « Et l'Eternel se repentit d'avoir créé l'Homme sur la Terre. Et il en fut affligé en son cœur. »

Il ignorait donc les suites de son entreprise cosmique ? Si oui, cet artisan divin n'est pas doué de tous les caractères de la divinité. En un mot, le vrai Dieu, ce n'est pas lui...

On ne peut concevoir logiquement l'éternel n'embrassant pas l'Eternité. On imagine difficilement un *être infini en perfections,* à qui, seule, la prescience de l'avenir, la connaissance du présent, le souvenir du passé, ne se fondent pas en un seul et unique « temps », en une vision totale de Tout. Omniscience et omnipotence sont les caractéristiques du Dieu Suprême. Le dieu de la Genèse ne paraît donc pas être ce dernier.

Cabalistiquement, ceci nous amène à conclure que les facultés divines, prérogatives des Sephiroths supérieures, sont déjà atrophiées dans la dernière, au bas de l'Arbre-Symbole. Avant la chute de l'Homme, les théologiens veulent qu'ils y ait eu celle des Anges. Ceci appartient à une tradition particulière, que nous allons exposer ci-après. Elle présente un certain intérêt, mais contredit les données générales sur les Séphiroths, habituellement transmises.

Bien avant la chute des Anges, nous dit cette tradition, il y eu la chute d'un dieu, du dixième des Elohims. Dans les archives astrales du Cosmos, cette séparation est demeurée accessible aux inspirés, aux voyants. Mythe de la Guerre des Titans et des Dieux, révolte de Lucifer, etc. Dans l'Apocalypse, Saint Jean nous dit qu'il vit le Dragon entraîner dans sa chute la *troisième partie* des Etoiles du Ciel. Si on jette un coup d'œil sur le schéma de l'Arbre, on voit nettement que Malchut, la sphère des Formes, entraîne le bas de la *triade* formée de Yésod, Netzah, Hod. Et le dragon de Malchut entraîne donc bien avec lui trois sur neuf des autres séphiroths, soit la troisième partie des Etoiles du Ciel... C'est là la création du *monde hylique* des Gnostiques.

Cette séparation des deux tiers de l'Arbre du dernier tiers est rendue plus apparente encore à qui connaît le symbolisme des figures géométriques en géomancie. Le tiers inférieur, entraîné par Malchut, forme en effet le dessin de la Tête du Dragon géomancique. Les deux tiers supérieurs forment la figure d'une étoile à six branches, du Sceau de Salomon, de l'Hexagramme kabalistique traditionnel.

Cette séparation des deux extrêmes est figurée dans la Genèse au verset suivant :

« Puis Dieu dit : « Qu'il y ait une étendue entre les Eaux, et que cette étendue sépare les Eaux d'avec les Eaux. »

« *Et Dieu fit l'étendue, sépara les Eaux qui sont au-dessous de l'étendue d'avec les Eaux qui sont au-dessus de la dite étendue.* Et cela fut *ainsi.* » (Genèse, 1-7.)

Cette séparation des Eaux Célestes (Moïse, adaptant une cosmogonie égyptienne, voire summérienne même, reprend la même symbolique : l'*Eau,* matrice originelle), est la conséquence, la répétition, au degré suivant, de celle de la *Lumière* et des *Ténèbres*. C'est là la chute de Malchut et des trois sphères qu'il entraîne avec lui.

« Et Dieu sépara la Lumière d'avec les Ténèbres... » (Genèse, 1-4.)

Le symbole traditionnel de la Lumière est le Soleil, principe mâle, positif, qui est l'image du Jour, du Père, de l'Homme. Celui des Ténèbres est la Lune, principe féminin, négatif, image de

la Nuit, de la Mère, de la Femme. Ce sont là les deux origines du patriarcat et du matriarcat, des cultes phalliques ou yoniques, d'Osiris et d'Isis (la « vierge noire »).

Or, notre dragon de Malchut a entraîné avec lui, dans sa chute, l'ensemble des *forces universelles féminines:* Hod (sphère de Mercure, sphère androgynique), de Netzah (Vénus), de Yésod (la Lune), et Malchut même, qui correspond à la Terre, féminine également (Cybèle, Isis, etc.). Plus tard, la Genèse nous montrera encore la *chute* du couple originel s'effectuant sous l'impulsion de la Femme : Eve !

La partie supérieure de l'Arbre séphirothique s'est trouvée formée au contraire de : Tipheret (le Soleil), de Geburah (Mars), de Chesed (Jupiter), de Binah (Saturne), et de Chokmah et Kether, sans correspondances définies dans le Cosmos. La symbolique astrologique leur attribuerait respectivement Uranus et Neptune, divinités mâles également.

Dans un ouvrage qui fait autorité sur la question cabale, cette tradition de la rupture de l'Arbre quant à sa polarité initiale, est également donnée. Ce qui prouve que sur ce point, tradition anglaise et tradition française sont identiques. (« La Cabale Mystique », par Dion-Fortune, trad. de l'anglais par G. Trarieux d'Egmont, Editions Adyar, Paris.)

Enfin, Mme H.-P. Blavatsky, dans son livre : « La Doctrine Secrète », nous dit ceci : « Quelques-uns parmi les plus érudits des Pères de l'Eglise, savaient aussi que Jeovah n'était pas le « Dieu le plus haut », mais simplement une puissance de troisième ordre. » En un mot, c'est le Démiurge, simplement. Plus loin, de vieux textes summériens nous montreront la lutte des dieux contre les démiurges.

Et comme c'est justement dans les chapitres suivants de la Genèse que nos gnostiques lucifériens puisèrent leurs traditions, à leur suite donc, nous pénétrerons dans l'hypogée documentaire. Et nous allons y retrouver les mêmes conclusions exégétiques à l'égard de la foi juive exotérique...

L'ARBRE DE SCIENCE...

Adonaï Melech, « Maître du Royaume des Formes », régent de la sphère de Malchut, créa l'Homme tout comme le Dieu Suprême avait émané les Sephiroths, Formes-Pensées issues de la subconscience divine.

Le premier acte avait été de « *se concevoir* », sous l'aspect total, les deux aspects n'en formant qu'un, Lumière et Ténèbres étant jointes. La Genèse nous dit la même chose au sujet de la création de l'Homme :

« Puis Dieu dit : « Faisons l'Homme à notre image, selon notre ressemblance, et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur le bétail, sur toute la terre, sur tous les reptiles qui rampent sur la terre. »

« Et Dieu créa donc l'Homme à son image. A l'image de Dieu il le créa : *il le créa mâle et femelle.* »

Voilà donc le premier stade, l'état primitif immuable de tout être, la polarité gemellée. Plus tard, notre Démiurge dédoublera sa créature, l'Homme et la Femme se sépareront et formeront deux êtres distincts, tout comme les Dieux,

les Elohims, formèrent deux clans scindés lors de l'attract du Dragon de Malchut...

« Et Dieu les bénit. Et Dieu leur dit : « Croissez et multipliez, emplissez la terre, assujettissez-là. Dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux, et sur tout animal qui se meut sur la terre. »

Le texte sacré montre que ce Dieu œuvrant la matière du Monde Physique joue le rôle d'agent démiurgique *des Elohims supérieurs.*

Il *réalise* dans le tangible ce que les *attributs* séphirothiques supérieurs avaient *manifesté* dans l'inconscient du divin. Les élohims supérieurs agissaient dans cette forme-pensée qu'est l'Arbre. Mais Adonaï Melech, « Seigneur du Monde des Formes », agit déjà *à l'extérieur* de cette forme-pensée, dans la Matière encore informelle.

Dieu s'adresse toujours à un seul individu, l'Homme Total, mais le texte de la Genèse montre qu'en réalité il s'adresse à deux êtres différents. De même que le Créateur était dit « Lui-les-Dieux », ou Elohim, de même l'Homme est dit « Adam-Eve » :

« Et Dieu leur dit : « Croissez et multipliez, emplissez la terre. »

Or, nous n'avons point encore passé ce chapitre II, où Elohim sépare la Femme de l'Homme. Nous n'en sommes qu'au chapitre Ier.

Il faut donc admettre deux solutions à cette anomalie. Ou la Genèse est composée de deux textes, mis bout à bout sans raison et assemblés par des ignorants, ou au contraire il y a là un sens caché, cet assemblage a été voulu par les ésotéristes qui ont composé le texte sacré. C'est à cette dernière hypothèse que se rangent la plupart des occultistes. Il est même fort possible que c'est à l'époque où on place Esdras et sa reconstitution du Pentateuque, sous l'influence des traditions babyloniennes, que les sages d'Israël ont mis au point cette tradition secrète. La modification, opérée à la faveur des destructions précédentes, passa inaperçue de la masse des rabbins ignorants et du peuple inculte. Seules, les sectes ésotériques naasséniennes en bénéficièrent, se bâtissant ainsi un monument immuable pour la transmission de leur doctrine.

Revenons à la Genèse.

Dans quel but l'Esprit de Malchut a-t-il créé l'Homme ?

Les théologiens, adoptant l'opinion majoritaire, développée par Saint Thomas d'Aquin, nous disent ceci :

« L'amour de Dieu pour ses créatures a son effet en elles-mêmes. C'est tout le bien qui est en elles. » (Somme Théologique.)

Mais la Genèse, elle, ne nous dit rien de semblable. Qu'on en juge :

« L'éternel Dieu prit donc l'Homme, et le plaça dans le jardin d'Eden, *pour le cultiver et pour le garder.*

« Et l'Eternel Dieu commanda à l'Homme, en disant : « Tu peux manger librement de tout arbre du jardin. Mais quand à l'Arbre de la Connaissance du Bien et du Mal, tu n'en mangeras point. Car au jour où tu en mangeras, en vérité, tu mourras. » (Genèse, II, 15,16, 17.)

Adam joue donc, on le voit, dans le jardin d'Eden, le rôle d'un démiurge, inférieur au premier, mais qui, dans sa sphère, a une besogne à accomplir, sans qu'il soit rien précisé d'autre.

Lorsque Thomas d'Aquin, dans sa Somme Théologique, nous dit que : « l'état de bonheur (?) dans lequel Dieu avait créé l'Homme n'était qu'un état temporaire et non définitif, qu'il devait être suivi d'un autre, qui lui serait définitif et complet », Thomas d'Aquin donne peut-être cette définition comme logiquement valable en matière de métaphysique chrétienne, mais rien, dans le texte originel de la Genèse, ne permet de le soutenir.

Quand plus loin, en cette même Somme, il nous affirme que ce honbeur parfait: « il l'aurait reçu dans le Ciel de Gloire, avec les Anges, après un certain temps d'épreuve, « c'est une affirmation ne reposant sur rien. Tout au plus, peut-on admettre que le texte a omis de nous préciser ce

détail. En tout cas, le texte sacré est muet sur cela.

Ce sont là des *hypothèses* théologiques, faisant honneur à la subtilité et à l'adresse didactique de Saint Thomas, mais rien de plus. En matière d'exégèse, il ne s'agit point de laisser aller l'imagination, mais bien d'*interpréter* un texte, *sans en rien retrancher ni ajouter.*

Plus tard, l'Homme assujettira la Nature à ses desseins. Il maîtrisera les forces élémentaires, et, à son tour, deviendra un agent démiurgique égoïtaire, indépendant, tout comme son créateur à l'égard des autres puissances divines. La rebellion contre son maître sera caractérisée par son irréligion, son inobservance des rites imposés. Et la Nature elle-même sera sans cesse en rebellion contre ce nouveau maître. La force qui meut le tangible est une force centrifuge, tendant à faire s'éloigner êtres et choses de leur source originelle.

Revenons à la Genèse.

« Et l'Eternel Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'Homme soit seul. Je lui ferai *une aide, semblable à lui.* » La Femme est donc, en germe, l'image de l'Homme, tout comme celui-ci l'image d'Adonaï.

« Et l'Eternel Dieu forma de la terre tous les animaux des champs, tous les oiseaux des cieux. Et il les fit venir vers Adam, afin de voir comment celui-ci les nommerait; et que tout nom qu'Adam donnerait à chacun des êtres vivants, fut son nom.

« Et Adam donna des noms à toutes les bêtes, aux oiseaux des cieux et à tous les animaux des champs. *Mais, pour l'Homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui...*

« Alors l'Eternel Dieu fit tomber un profond sommeil sur Adam, qui s'endormit. Et il prit une de ses côtes, et resserra la chair à sa place. Et l'Eternel Dieu forma la femme de la côte qu'il avait prise à Adam. Et il la fit venir vers Adam.» (Genèse, II, 18 à 22.)

L'*aide* démiurgique que le processus immuable de la Création permanente faisait pressentir, est réalisé. La Force-Pensée Divine s'est dédoublée, Dieu et le Démiurge. Celui-ci, *à son image,* se crée un auxiliaire, cet auxiliaire se dédouble, de son essence surgit, identique, son reflet négatif. De ce « double » matriciel, toujours par dédoublement, surgira l'Humanité future. Caïn, puis Abel, puis Aclinia, en seront les fondements.

Ainsi, dans la Genèse, nous retrouvons les trois grands principes hermétiques : l'unité de substance originelle, l'identité d'origine des deux polarités apparemment contraires : Lumière et Ténèbres, et enfin la loi d'émanation, en tant que processus générateur.

La Genèse ne nous précise rien au sujet de *l'aide* qu'Eve doit apporter à Adam. Pourtant, c'est parce qu'il n'avait pas trouvé : « d'*aide* semblable à lui », qu'Adonaï a tiré d'Adam une compagne issue de sa substance. Le texte précédent subsiste donc dans toute son intégralité énigmatique :

« L'Eternel Dieu prit l'Homme et le plaça dans le Jardin d'Eden, pour le cultiver et le garder. »

Cultiver un champ ou un jardin, c'est le faire *produire.* Or, en hébreu, le sens ésotérique de verger ou jardin, c'est *kabale.* Adam est peut-être un agent démiurgique, destiné à œuvrer la matière tangible, à mener les mondes, conduire les astres, réaliser dans les nébuleuses ou les soleils sidéraux, le Grand'Œuvre divin. Mais il est aussi destiné à sonder les Mystères, à les dévoiler, sans en bénéficier cependant, car le verset génésiaque ci-dessous le précise :

« Quant à l'Arbre de la Science du Bien et du Mal, tu n'en mangeras point, car au jour où tu en mangeras, certainement, tu mourras. »

Enfin, garder quelque chose, c'est immuablement le *veiller,* rester près de lui, ne pas le quitter. L'Homme paraît donc avoir été sciemment lié *par son essence, avec cette Matière,* substance et forme des mondes tangibles, et ce par la volonté même d'Adonaï.

Et à son troisième chapitre, aux versets 6 et 7, la Genèse nous conte la suite du mythe :

« Or, le Serpent était le plus fin de tous les animaux des champs que l'Eternel Dieu avait faits. Et il dit à la Femme : « Quoi, Dieu aurait dit : Vous ne mangerez point de tout arbre du Jardin ? Et la Femme répondit au Serpent : « Nous mangeons du fruit des arbres du Jardin. Mais quant au fruit de l'Arbre qui est *au milieu d'Eden,* Elohim a dit : « Vous n'en mangerez point, de peur que vous ne mourriez. »

« Alors, le Serpent dit à la Femme : « En vérité, vous ne mourrez point ! Mais Elohim *sait* qu'au jour où vous en mangerez, *vos yeux s'ouvriront, vous serez comme les Dieux, connaissant le Bien et le Mal...* » (Genèse, III, 6, 7.)

« Et la Femme vit que l'Arbre avait un fruit bon à manger, qu'il était agréable à la vue, *et que cet Arbre était désirable pour devenir intelligent...* »

On sait la suite. L'Homme et la Femme ayant mangé du Fruit mystérieux, « *leurs yeux s'ouvrirent, et ils connurent qu'ils étaient nus...* »

Ici, la métaphore du texte araméen, dans cette expression de nudité, état honteux pour les Juifs, nous montre que le couple originel était dans une condition vile, pauvre, humiliante. Car la nudité était chez les anciens, synonyme d'avilissement, d'abaissement, des choses sacrées. Un philosophe

grec ayant dévoilé une partie des mystères d'Eleusis, « vit en songe les déesses éleusines exposées nues à la porte d'un lupanar et lui reprocher avec véhémence sa profanation », nous dit Cornélius Agrippa en sa Philosophie Occulte. Ainsi, à ce stade, *Adam et Eve s'aperçoivent de leur condition misérable.* Telle est la conclusion à tirer de ce verset.

En effet, si « l'Arbre était désirable pour devenir intelligent », comme le dit la Genèse, cette défense dAdonaï signifiait qu'il ne voulait point que l'Homme ne devienne intelligent... Nous ne voyons point là apparaître cet amour de sa créature, sur lequel s'attendrit complaisamment la Théologie chrétienne et juive. D'ailleurs, au VIIIe chapitre du *Livre des Rois*, Elohim nous précise sa véritable nature : « Les Ténèbres seront mon Domaine » (Rois, VIII, 12-13). Nous aurons du reste l'occasion d'y revenir et de démontrer que ce dieu est plus proche du Sathan de la légende que de toute autre hypostase divine...

Réaction logique inévitable. Le jour où la bête, domestiquée par l'homme, se mettra à raisonner, à être une créature intelligente, la tyrannie de celui-ci n'aura, moralement parlant, plus guère de raison d'être. La hiérarchie est naturelle, équitable, en un milieu peuplé d'inégalités intellectuelles. Le père de famille exige de son

enfant une obéissance et une docilité qu'il n'exigera plus de lui quand l'enfant sera devenu un homme, son égal, être intelligent et raisonnable. Et encore bien moins si par la suite, le fils se montre supérieur au père...

Quant au Principe Illuminateur, dissimulé sous la fable du Serpent édennique, avait-il menti ? « Vos yeux s'ouvriront, vous serez comme les Dieux, connaissant le Bien et le Mal ». *Leurs yeux s'étaient ouverts, ils étaient devenus intelligents...*

⁂

Le couple originel est donc en attente de la sentence du dernier Elohim. Ici se place la condamnation du Serpent, condamnation qui ne manque ni d'imprévu, ni d'illogisme. Qu'on en juge.

« Alors l'Eternel Dieu dit au Serpent : Puisque tu as fait cela, tu seras maudit entre toutes les bêtes, et entre tous les animaux des champs. Tu ramperas sur ton ventre, tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie. Je mettrai l'inimitié entre toi et la Femme, entre sa postérité et la tienne. Celle-ci t'écrasera la tête, et toi tu la blesseras au talon. » (Genèse, III, 14, 15).

Le serpent ne marchait donc pas sur son ventre, il ne rampait point, que son acte en est main-

tenant la cause ? Où faut-il y voir la disparition des ailes écailleuses qui caractérisaient les grands sauriens ailés de la préhistoire, ces mêmes sauriens qui ont donné naissance à la légende des dragons ?

Quoi qu'il en soit, puisqu'il est admis que l'animal de ce nom n'est pas en cause en ce verset, mais bien une entité, supérieure à l'Homme, (puisque déjà intelligente et douée de raison...), la condamnation d'Elohim se trompe de but en frappant un animal réel...

Vient ensuite la condamnation de l'Homme et de la Femme, ce qui est logique, mais aussi celle du Monde, de la Nature, des Lois, ce qui est apparemment injustifié *si on n'admet qu'Adam et le Monde ne forment qu'une seule et unique substance, solidaire en toutes ses parties.*

« Et Elohim dit à la Femme : « J'augmenterai beaucoup ta peine et ta grossesse. Tu enfanteras dans la douleur tes enfants. Et tes désirs se tourneront vers ton mari. Et il dominera sur toi. »

Ce verset nous amène à conclure que la Femme était bien destinée à enfanter, mais primitivement sans douleurs. Et ceci nous montre que le péché originel n'est nullement le fait de vouloir *créer,* c'est, comme l'Eglise l'enseigne du reste, un péché de curiosité, de science, de connaissance.

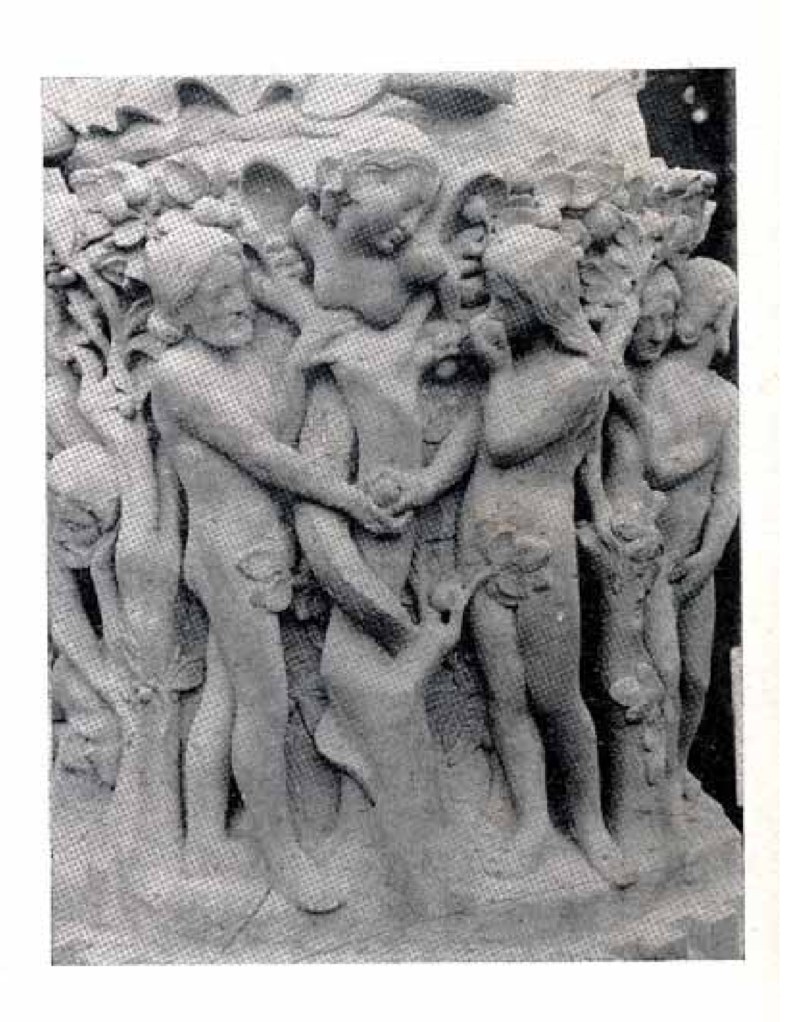


Fig. 4

N.-D de Paris - Façade occidentale - Portail de gauche
La Tentation

« Et Il dit à Adam : « Puisque tu as obéi à la voix de la Femme, et que tu as mangé de l'Arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre : Tu n'en mangeras point, le sol sera maudit, *à cause de toi*. Tu en mangeras avec peine les fruits, tous les jours de ta vie. Il te produira des épines et des chardons. Tu mangeras l'herbe des champs. Tu mangeras le pain à la sueur de son visage, et cela jusqu'à ce que tu retournes dans la terre, d'où tu as été pris. Car tu es poudre et retourneras dans la poudre. » (Genèse, III, 17, 18, 19).

Et ici se place un des passages les plus caractéristiques du livre sacré.

« Et l'Eternel Dieu dit : « Voici. *L'Homme est devenu comme l'un de Nous*, par la connaissance du Bien et du Mal. Et maintenant, *prenons garde* qu'il n'avance sa main et *qu'il ne prenne aussi de l'Arbre de Vie*, et qu'il n'en mange, *et qu'il ne vive ainsi à toujours...*

« Et l'Eternel Dieu le fit sortir du Jardin d'Eden, pour cultiver la Terre d'où il avait été pris. Il chassa donc l'Homme. Et il plaça à l'Orient d'Eden les chérubins et la lame d'épée flamboyante, pour garder le chemin de l'Arbre de Vie. » (Genèse, III, 22, 23, 24).

Auparavant, Adonaï avait pris soin de les revêtir de peaux de bêtes, *de les animaliser*, ainsi que ce verset nous le dit :

« Et l'Eternel Dieu fit à Adam et à sa femme des robes de peaux, et les en revêtit...» (Genèse, III, 21).

La faute d'Adam fut donc de n'écouter qu'incomplètement le conseil du Serpent. Goutant du fruit de Science, il négliga celui d'Immortalité... Après avoir acquis la Connaissance, Adonaï la lui retira en l'animalisant ! Et la couronne d'Eternité des Elohim lui échappa alors, ces elohims dont il eut été le onzième....

« *Mais, dit le Zohar, dix et non pas onze...* »

Le caractère matériel du domaine d'Adonaï est ainsi souligné par les victimes de sa vindicte : l'Homme, la Nature, le Monde.

⁂

Dans la haine et les persécutions que les lois d'Israël, celles des empereurs romains, celles de l'Eglise, soulevèrent autour des sciences secrètes et de leurs adeptes, il est aisé de retrouver un écho de ce mythe des premiers âges, où un dieu mauvais tente encore, sans espoir et vaincu d'avance, sa tentative d'asservissement de l'Homme et d'anéantissement de son intelligence. Nous le rencontrerons du reste dans d'autres mythes, d'autres traditions.

⁂

Les origines du Mythe Adamite

Touchant le *péché originel*, il y a assurément une chose curieuse. La Genèse fait grand cas du péché d'Adam, source du malheur de ses descendants. Or, le *Deutéronome*, (XXIV, 16), nous dit ceci :

« Les pères ne seront pas mis à mort pour les fils, ni les fils pour les pères. Chacun ne mourra que pour son propre péché. »

Jérémie lui-même nous dira à son tour (XXXI, 30) :

« Vous ne direz plus votre proverbe : les pères ont mangé des raisins verts et les dents de leurs enfants en ont été agacées. *Car chacun ne meure que pour son péché.* Celui qui aura mangé des raisins verts, c'est celui-là seul qui aura les dents agacées. »

Et Ezéchiel, à son tour, nous dit, au temps de la captivité de Babylone (XVIII) :

« La Parole de Dieu me fut adressée en ces termes : « Qu'avez-vous, vous autres du pays d'Israël, à formuler ce proverbe : les pères ont mangé des raisins verts et les dents de leurs enfants en ont été agacées ? » Vous ne devez plus répéter ce proverbe. Car c'est le coupable

seul qui mourra et lui seul. Le fils ne portera pas sa part de la coupe du père, ni le père sa part de la coupe du fils. Au juste reviendra sa justice, et au méchant sa méchanceté. Et au méchant lui-même, je pardonnerai, s'il se repent, s'il fait pénitence et s'il s'amende, comme je punirai le juste s'il se pervertit. Car je donne à chacun selon ses œuvres. »

Nous voilà loin de la chute d'Adam, de ses conséquences pour ses malheureux descendants, et de la rédemption par une victime unique...

Mais patience, lecteur, nous allons la retrouver ! Prenons maintenant *Jérémie* un peu plus loin (XXXII, 18) et nous lisons :

« Seigneur, toi qui fais miséricorde à des milliers et qui fait payer l'iniquté des pères à leurs enfants après eux... »

Et avant lui, l'*Exhode* nous dit (XXXIV, 7) :

« Je suis le Dieu qui fait retomber l'iniquité des pères sur les fils et les petits-fils jusqu'à la quatrième génération... »

En vérité, comment s'y reconnaître ?...

En revenant aux sources. Et l'origine du péché d'Adam, la voici. Elle figure dans le *Boundedesch*, dernière partie de l'*Avesta*. Elle est du reste parfaitement connue des savants spécialisés sur l'histoire et les religions anciennes, tels François Lenormand, Marius Fontane, etc...

⁂

D'après les assyriologues, elle serait postérieure comme origine à la date biblique d'Abraham. Mais elle reste néanmoins antérieure de cinq siècles à Moïse, de quinze cents ans à Esdras, dernier rédacteur et « adaptateur » du Pentateuque.

Moïse l'a tenait du fond légendaire du peuple juif. (Abrahamn, en quittant Uhr, son pays natal, l'emporta avec toutes les traditions de cette contrée). Il l'avait retrouvée sous une autre forme, dans les traditions relatives à Atem ou Atoum, le démiurge égyptien, traditions que les prêtres d'Egypte, qui l'avaient élevé, lui avaient à leur tour transmises. Mais les deux contes sont un peu différents. L'Egypte ignore la chute originelle d'Atem ou Atoum à la suite d'une tentation. Moïse, à son tour, fabrique de toutes pièces une troisième tradition en mélangeant les deux légendes primitives.

Voici le texte iranien :

« Placés sur la terre par Ormuzd, Dieu du Bien, le premier homme et la première femme, Meschia et Meschiané, *destinés dès leur naissance, à mourir, comme tous les êtres créés,* avaient reçu de leur créateur la promesse d'un bonheur constant en ce monde et dans l'autre, à la condition de n'adorer que lui seul et de le

tenir pour l'unique auteur de tous biens. Longtemps ils se conformèrent à cette prescription, leurs paroles et leurs actions furent pures. Ils exécutaient saintement la volonté d'Ormuzd *en s'approchant l'un de l'autre,* et ils n'adoraient que lui seul.

« Mais un jour Ahriman, dieu du Mal, vint à eux sous la forme d'un serpent, son image habituelle, les trompa par sa parole habile, et se fit adorer par eux comme le principe de tout ce qu'il y a de bon. Dès lors, ayant changés de maître, s'étant soumis volontairement au Mal, ils furent voués au malheur et à la perdition. Leur vie devint une vie de peine et de souffrance. Ils eurent faim, soif et froid. Profitant un jour de leurs souffrances, un démon vint de nouveau les tenter en leur présentant un fruit sur lequel ils se jetèrent goulûment. Ce fut là une seconde chute ! De cette nouvelle faiblesse, leurs maux redoublèrent, et désormais ils déchurent sans cesse, tombant chaque fois plus bas, sous l'empire d'Ahriman, dispensateur de tous les maux. De cent jouissances antérieures, ils n'en conservèrent plus qu'une. Asservis aux démons et à la Matière, ils ne conservèrent leur existence qu'à force d'inventions et de fatigues ».

Tel est le récit primitif de la Genèse. On ne saurait nier que c'est de lui qu'est issu le mythe de Moïse, ou tout au moins, que ces deux récits

sont parallèles dans le temps, exprimant sous la forme exotérique la même tradition ésotérique.

Voici maintenant l'expression égyptienne du mythe originel. Elle mérite à elle seule un développement un peu plus considérable !

***

Le Démiurge égyptien porte le nom d'Atem, de Tem ou d'Atoum. On y retrouve aisément l'expression hébraïque d'Adam. Si nous observons que les langues orientales et sémites ignorent les voyelles, nous écrirons ces divers noms ainsi :

Atem : ATM. *Atoum* : ATUM. *Tem* : TM. *Adam* : ADM. (Adam signifie *rouge* en hébreu).

Phonétiquement, ces expressions sont identiques !

Ceci posé, Adam et le Démiurge n'étant qu'un seul et même personnage, voici ce qu'en disent les traditions égyptiennes.

Tem, encore appelé Tem-Râ (Râ étant la désignation du Soleil), est le seul, aux dires du papyrus Nekht, qui « lui-même, fut fécondateur (père) et gestateur (mère) ».

Dans la vignette se rapportant au XVII[e] chapitre du *Livre des Morts,* que divers tombeaux et de nombreux papyrus nous rappellent, Tem ou Atem est représenté, avant l'acte de son dé-

doublement, en deux pôles opposés (le symbole est celui des deux lacs, de natron et de nitre), et il affecte alors la silhouette *d'un homme barbu portant des seins de femme*...

Le Baphomet des Chevaliers du Temple en est l'expression parfaite, ainsi que des coffres trouvés en leurs commanderies le démontrent surabondamment. Dans des temples païens, Vénus, déesse génératrice, était parfois représentée avec un corps délicieusement féminin, mais le visage orné d'une barbe ! Double aspect : mâle et femelle !

Tem, ou Atem, ou Atoum, est également identifié avec Phtâh, divinité égyptienne. Or, le texte de Shabaka nous parle de lui en le désignant ainsi : « Phtah-Nou-le-Père et Phtah-Nou-la-Mère ». Nou étant le nom égyptien de la Matière et Phtah celui du Démiurge. On voit que ces deux choses sont liées : l'*agent* et la *substance* qu'il anime. Tous deux n'étant en effet que le résultat de la création unique du véritable créateur, inaccessible à la compréhension de l'homme.

Le papyrus de Leyde nous dit que « Atem commença à parler au milieu du silence. Son Verbe circula partout sans qu'il y ait un second dieu qui puisse nommer les êtres en les appelant à la vie ».

N'y a-t-il pas une analogie frappante avec l'Adam moïsiaque qui effectue la même fonction :

« Et Adam nomma toutes les bêtes et tous les oiseaux des cieux, et tous les animaux des champs. Mais pour l'Homme, il ne trouva point d'aide semblable à lui. » (Genèse, II, 20).

On voit que le texte sépare l'Homme d'Adam... Ce sont deux êtres différents dans l'esprit de l'exégète de la préhistoire...

Les hymnes de la XVIII[e] dynastie nous disent que le Démiurge avait créé les êtres « en émettant des paroles ». Or, en Egypte, *Emet,* déesse de la Vérité et de la Magie, signifiait *Vie*. C'était ce nom d'*Emet* que les kabalistes juifs du Moyen-Age gravaient sur le front de leur *golem,* et il est curieux que le verbe *émettre* se retrouve avec un nom signifiant occultement la même action créatrice : *émet*...

Le papyrus Nesimasu nous dit que « les dieux sortirent de la bouche de Tem ou Atoum ». Les dieux en question ce sont les êtres inférieurs à lui, mais doués de vie et de libre-arbitre : les hommes !

Le même texte, plus loin, nous dit que « la parole du dieu créateur était une substance ». Ceci fut d'ailleurs exprimé sous une forme différente par Saint Jean en son évangile : « Au commencement était la Parole ! »

Un autre document nous dit qu'au commencement, « Il n'y avait rien. Nul dieu n'existait alors. *On ne connaissait le nom d'aucune chose.* »

Ce rôle de la parole nous est spécifié par des textes magiques extrêmement anciens. L'un d'eux nous dit : « les choses et être conçus dans la Pensée n'existent alors qu'en puissance. Pour qu'ils arrivent à l'existence réelle, il faut que la langue les nomme ». Plus loin, le même papyrus nous déclare : « Toute parole magique (divine) se forme en pensée du cœur. Elle se manifeste en émission vocale, elle crée ainsi les forces vitales bienfaisantes et apaise les maléfiques. »

C'est ainsi que dans un rite exécratoire, les magiciens d'Egypte, pour écarter d'un lieu le génie du mal symbolisé par le serpent Apep, déclarent : « Que son Nom n'existe pas... ».

Enfin, comme Adam, immortel ouvrier primitif, un papyrus nous dit qu'Atoum, démiurge égyptien, « existait quand il n'y avait pas encore de Mort... ».

On ne saurait nier que ces textes apportent une sérieuse confirmation de la théorie de Moïse arrangeant et adaptant des traditions cosmogoniques égyptiennes. Sans doute, on ne retrouve point l'histoire d'un homme, mais celle d'un dieu. Mais les théologiens ne nous disent pas qu'Adam était un homme comme nous, au contraire... C'est sa chute qui l'a rapproché de l'état dans lequel nous sommes !

Mais ce n'est pas tout !

Avant la découverte des inscriptions cunéiformes, nous n'avions que des données extrêmement vagues sur les conceptions cosmogoniques des premiers habitants de la Mésopotamie. Un récit de Bérose et un autre de Damascius étaient bien insuffisants pour nous renseigner, lorsqu'en 1875, M. G. Smith exhuma de la bibliothèque de Ninive des briques contenant une cosmogonie chaldéenne. C'était un long poème, composé de 12 tablettes, malheureusement très mutilées. Tels quels, les fragments n'en sont pas moins curieux à plus d'un titre. Ils ne remontent qu'au VIIe siècle avant J.-C., mais sont la copie, déclarent-ils, de documents originaux remontant à vingt siècles avant, soit bien antérieurs à Abraham et à Moïse.

Voici des passages de ce texte étrange :

« *Autrefois, ce qui est en haut ne se nommait pas le Ciel.*

Et ce qui est en bas sur la Terre n'était pas nommé.

L'Abîme Infini était leur habitacle.

Et la Mer qui engendra tout n'était qu'un Chaos.

Les Eaux furent alors assemblées ensemble.

Une obscurité profonde régnait alors, sans aucune lueur,

Et il soufflait un vent d'orage, sans repos.

A cette époque, les dieux n'existaient pas encore.

Aucun Nom n'avait été donné, aucune destinée déterminée.

Alors, seulement, furent créés les grands dieux.

Le dieu Lakmu, le dieu Lakmanu, existèrent tout d'abord.

Un temps fort long s'écoula ensuite.

Le dieu Anu...

Ici un vide dans le texte.

Il répartit les « maisons », sept en tout pour les grands dieux.

Il distingua les constellations qui seraient leurs demeures.

Il créa la révolution annuelle, la course solaire, et

Il la divisa en décades, et ainsi,

Pour chacun des douze mois, il fixa trois étoiles principales.

Il attribua sa demeure au dieu Nibir, pour que les jours se

Renouvellent dans leurs limites...

Il mit à côté de celle-ci la demeure de Bel et celle d'Ao...

La Lune fut chargée d'éclairer la nuit...

« Mensuellement, lui ordonna-t-il, sans interruption, remplit ton disque ! Lève-toi et couche-toi selon les Lois Eternelles... »

Sur la tablette relative à l'apparition de l'Homme, nous retrouvons le nom d'*Admi*, ou *Adami*, forme assyrienne de l'hébreu *Adam*...

Que conclure ? Rien assurément.

Que la persistance d'un mythe à nous offrir la même image soit de nature à nous en signaler l'importance ésotérique, rien de plus juste. Mais de là à en faire un article de foi, c'est autre chose...

Devant ces documents, nous sommes un peu comme l'enfant entre les mains de qui on a mis un livre d'histoire, mais à qui on a omis d'apprendre à lire...

***

Et pourtant, cette histoire légendaire de l'humanité, elle est commune à tous les peuples.

Dupiney de Vorepierre nous dit que « le dogme de la chute du premier homme se retrouve altérée ou modifiée, chez tous les peuples de la Terre ».

Philolaüs, disciple de Pythagore, (ve siècle avant J.-C.), nous dit que les anciens philosophes prétendaient que les âmes étaient encloses en des corps matériels comme dans un tombeau, en punition de quelque péché. Platon déclare que

cette doctrine était également celle des Orphiques, et lui-même l'enseignait. Les traditions de l'Inde nous disent la même chose. Le Bouddhisme thibétain nous dit la même chose. Les Druides, les Chinois, les anciens Perses, le confirment. Nous avons vu la tradition de Zoroastre à ce sujet. Au Mexique, au Yucatan, au Pérou, aux îles Canaries, nous le rencontrons encore.

Il faut donc considérer cette tradition comme faisant partie du patrimoine spirituel de l'Humanité toute entière, et en ce cas, en rechercher l'ésotérisme, qui seul peut nous la faire comprendre...

LUCIFER ET SATHAN

Si nous demandons à n'importe quel catholique à quoi correspondent ces deux noms, il nous répondra invariablement qu'ils servent à désigner le même être. Et si nous lui demandons de définir historiquement cet être, il nous dira simplement que c'est un Ange déchu, qui après s'être révolté contre Dieu, a été chassé du Ciel avec les anges qu'il avait séduits. Ils luttent contre Dieu en tentant de lui ravir les âmes des hommes, et pour cela sèment les tentations de toutes natures sous les pas de l'humanité.

Sur ces lieux généraux, tous les catholiques sont d'accord, ou du moins s'imaginent l'être. Les théologiens, eux, en sont toujours au même point, c'est-à-dire que les querelles exégétiques des premiers Pères de l'Eglise sur ce sujet n'ont pas encore été solutionnées.

En effet, et ce point est des plus importants, la croyance à l'existence du Démon n'est pas *article de foi...*

Prudente, l'Eglise s'est toujours refusée à définir Sathan et son empire, laissant à ses docteurs le soin de proposer des solutions person-

nelles, sous la garantie précaire de leur propre autorité, *faillible.*

Divers textes des Ecritures mentionnent l'existence du diable. C'est un fait certain. Mais l'interprétation de ces textes douteux *reste libre* « *In dubiis libertas* »... Il est permis aux théologiens de s'escrimer pour et contre. *Nulle décision n'a jamais été prise à Rome ex cathédra,* et aucun Pape n'a définitivement fixé cet enseignement sous forme d'un article de foi.

Nous prions de noter que ce fait est de prime importance. En effet les Papes ont, comme théologiens, exprimé leur opinion sur cette tradition. Mais ils se sont bien gardés de l'exprimer « du haut de la chaire de Saint-Pierre, *urbi et orbi...* » Or, les Papes ne revendiquent l'infaillibilité spirituelle, que comme chefs de l'Eglise, « s'exprimant sous l'inspiration directe de Dieu, en ce qui regarde la foi et les mœurs ».

Il en est de même du reste de l'hypothèse de la réincarnation, à laquelle croyaient de nombreux Pères de l'Eglise, tel Origène, et qui a été condamnée par des conciles, *mais jamais ex cathédra...* Ce qui fait que, dans le privé, de nombreux prêtres et théologiens avouent enseigner sa négation officielle, mais y croire secrètement au fond d'eux-mêmes...

Le *Livre des Paraboles,* et un fragment de l'*Apocalypse de Noé,* certaines expressions du

Livre d'Hénoch, permettent de supposer que les anges, déchus par leur union avec les filles des hommes, ne sont point devenus des tentateurs et des principes d'épreuves. Ce rôle serait dévolu à des êtres que ces textes nomment des « sathans » (« en travers »), c'est-à-dire des esprits spéciaux, distincts des anges déchus. Ils ne sont point voués aux tourments de l'enfer, comme les autres. Ils peuvent se présenter dans le Ciel devant le Seigneur, alors que ceux que le *Livre d'Hénoch* nomme les « veilleurs tombés », n'y peuvent plus remonter, pas même lever les yeux vers Dieu. Les « sathans » existaient comme esprits pervers avant la chute d'Azazel ou Semyazza, qui entraîna à son tour les autres veilleurs du ciel à s'unir aux femmes de chair. Le prophète leur reproche justement de s'être fait les « serviteurs de Sathan ». Les « sathan » seraient donc des créatures spéciales, destinées par Dieu à servir d'auxiliaires et d'agent d'épreuve pour les anges et les hommes.

On voit l'arrière-pensée de ces textes curieux ! Les hommes n'ont péché que parce que les anges déchus les ont pervertis et tentés. Les anges déchus ne le sont devenus que parce qu'ils ont succombés aux épreuves que les « sathans » et leur chef Sathan leur ont tendues. Or, Sathan et ces auxiliaires ont été créés *ainsi et dans ce seul but* par Dieu. On en conclut avec quelque

logique, que Dieu est en réalité l'auteur de ces épreuves, et le créateur des « sathans » est donc en même temps le créateur conscient du Mal manifesté !...

Ceci paraît être une tradition parallèle à la maxime hermétique : « Ce qui est en Bas est comme ce qui est en Haut, ce qui est en Haut comme ce qui est en Bas ». Egalement, le Sceau de Salomon, symbole de Dieu, nous montre l'union du Mal (triangle pointe en bas) et du Bien (triangle pointe en haut) dans le schéma de l'étoile à six branches. Dieu se manifeste donc sous deux aspects : dieu du Mal et dieu du Bien !

Si nous nous référons à l'Ancien Testament, nous constatons que Moïse parle effectivement d'une entité qui, tentant le couple originel, exprime ainsi nettement une action contraire à celle du Dieu créateur. Moïse la compare à un serpent, en la nommant *nahash*. Or, si ce mot en hébreu signifie bien *serpent, il désigne aussi le cuivre,* qui est, dans la symbolique kabalistique, astrologique, magique, ésotérique et occulte, *le métal de Vénus,* dont le nom, chez les Latins, était *Lucifer,* (de *lux :* lumière, et de *ferre :* porter), et chez les Grecs, *Phosphoros* (porte-lumière).

Ce point acquis, nous noterons pour mémoire que la légende indoue qui nous décrit la « Descente des Seigneurs de la Flamme », nous dit

que des puissances planétaires vinrent au début de l'humanité, s'incarner sur notre terre sous la forme humaine. Ces intelligences furent les grands initiateurs primordiaux de l'humanité. Or, la même tradition indoue nous précise que c'est de *Vénus* que ces êtres vinrent...

Le Livre d'Hénoch, tout imprégné de servilité judaïque à l'égard de Iavé, nous présente la même tradition, mais accommodée d'une autre façon : ce document nous dit que les anges, au nombre de vingt « dizaines » (?), séduits « par la beauté des filles des hommes descendirent sur la Terre, et, sur le mont Hermon, guettèrent celles-ci ». De cet incubat magique, il naquit des êtres moitié dieux et moitié hommes. Quant aux anges eux-mêmes, sous la conduite de leur chef Azazel, ils enseignèrent aux jolies filles qu'ils aimaient les secrets de la Nature :

« Et Azazel apprit aux hommes à fabriquer des épées, des glaives, le bouclier, et la cuirasse pour la poitrine. Et il leur montra les métaux, l'art de les fondre et de les travailler ; les bracelets, les parures, l'art de peindre le tour des yeux à l'antimoine, d'embellir les paupières. Il enseigna l'art de distinguer les pierres les plus fines, les plus belles et les plus précieuses, toutes les teintures de couleur et la révolution céleste. Amiziras leur apprit à rompre les charmes. Barakiel instruisit les astrologues, Kobabiel enseigna

les signes et les présages, Tamiel, la signification des aspects des astres entre eux, Ashdariel, le cours de la lune. » (Le Livre d'Hénoch, VIII).

La Genèse nous dit d'ailleurs la même chose, plus brièvement :

« Et les fils de Dieu voyant que les filles des hommes étaient belles prirent parmi elles des épouses, et elles leur donnèrent des enfants. Ce sont ces hommes puissants qui, dès les temps anciens, furent des gens de renom. » (Genèse, IV).

On le voit, l'intelligence et le savoir, aux yeux des scribes d'Israël, sont l'apanage des descendants des génies. L'Initiation originelle a eu comme mobile un acte d'*amour*, dans lequel l'action occulte de *Vénus* se révèle. Les constructeurs des cathédrales ne s'y trompaient du reste pas, puisque fréquemment, ils représentaient, dans les scènes sculptées aux tympans des portails gothiques, le serpent d'Eden avec le visage d'une jeune femme, un buste et des seins parfaits, tel le serpent des stalles de Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne), celui de la jolie porte du XV[e] siècle, rue Notre-Dame, à Vitré, celui qui supporte la Vierge du XIII[e] siècle, érigée à droite du chœur de Notre-Dame de Paris, et qui se présente à nous sous la forme d'une sirène aux beaux seins de femme et à la queue de poisson, (il est du reste à noter que l'on prend très souvent des serpents édenniques pour des sirènes mythologiques : N'oublions pas que celles-ci, d'après la Mythologie, étaient *non point des femmes-amphibies, mais des femmes ailées...*), ou encore celui du portail gauche de Notre-Dame de Paris, représenté sur la planche hors-texte.

—Nous noterons de même que l'étoile à cinq branches, ou *pentagramme* est le symbole de Vénus. C'est « l'étoile flamboyante » des francs-maçons. Symbole initiatique, cette étoile porte encore de nos jours le nom d'*étoile luciférienne*. Timbrée du G, en son centre, elle est le symbole de la *Gnose*, ou *Connaissance* (du grec *gnosis*, même signification). Ce pentagramme était l'emblême de la grande fraternité pythagoricienne, et sur la crypte essénienne de Capernaum, figure non le sceau de Salomon, ou étoile à six pointes, mais l'étoile à cinq branches, ce qui prouve la filiation pythagoricienne des esséniens, et leur orientation nettement luciférienne (1).

Les esséniens, comme les pythagoriciens, dont ils ont la morale austère, vivent en communautés. Ils sont vêtus uniquement de *blanc*. Or, le *blanc et le vert* sont les deux couleurs luciférienne, comme l'*argent et le cuivre* en sont les deux métaux. En Asie, le *Jade vert* et l'*argent,*

(1) Le G est aussi l'initiale du mot *God*, mot symbolique formé des initales de trois mots hébreux : *Gomer*, *Or* et *Dabar*, signifiant : *Force, Sagesse, Beauté*.

alliés, ont la même signification ésotérique. L'Islam a adopté comme étendard religieux, la couleur verte, sur laquelle se détache, en argent le *croissant lunaire* et l'*étoile à cinq branches,* l'argent étant le métal attribué symboliquement à la lune.

Cette alliance perpétuelle de la Lune et de Vénus est significative. La Lune désigne la *génération,* en symbolique occulte. Vénus désigne l'*initiation,* l'*intelligence.* Ces deux mots ont la même initiale, la lettre *G,* car *gnosis* signifie à la fois « *générer* et *connaître...* ».

L'Islam a comme jour religieux, non le dimanche des chrétiens ou le samedi des Juifs, mais le *vendredi, jour de Vénus* (*vener dii*). L'étendard religieux des disciples de Mahomet est vert.

Dans la Loge Maçonnique le *Vénérable* occupe l'angle *est* du triangle équilatéral qu'il forme ainsi avec les deux Surveillants (triangle dont la puissance occulte est renforcée d'autres accessoires, plus actifs encore...). Cet angle *est* porte le nom d'*Orient* de la Loge, lieu où la *Lumière Initiatique* se lève... Ce titre de Vénérable vient du latin *venerandus,* « digne d'amour, de vénération ». Or, la racine latine est *veneri,* mot désignant le *caractère vénusien* de quelque chose !...

Et n'oublions pas que les Evangiles nous disent au chapitre des Rois Mages, non seulement qu'ils

avaient vu l'Etoile de Jésus à l'Orient, mais encore « *l'Orient est son Nom...* »

Puisque nous sommes sur l'étude de l'ésotérisme maçonnique, notons que le nom même de la *Loge* vient du grec *logia* λόγια signifiant doctrine, enseignement, traité, mot venant lui-même de *logos,* λόγος discours, parole. La Loge, qu'il s'agisse de la salle de réunion des esséniens, des pythagoriciens ou des maçons modernes, est le lieu où on enseigne une doctrine, où on expose des idées. Mais ce même mot de logos, écrit avec une majuscule, désigne alors l'équivalent latin du Verbe...

Le premier chapitre de l'évangile selon Jean, qui nous dit : « Au commencement, était le Verbe », se traduirait donc correctement en grec par : « *Au commencement était le Logos* »...

Nous ignorons si dans l'esprit des maçons modernes cette correspondance secrète est connue, mais la *loge* est, effectivement, *le temple du Logos, planétaire ou cosmique...* C'est l'église, la chapelle, dans laquelle les adeptes vénèrent et évoquent l'entité illuminatrice de l'intelligence humaine, le démiurge de l'Esprit, adversaire de celui de la Matière...

Dans la philosophie platonicienne, le Logos était l'Etre Suprême, Dieu considéré comme contenant en lui toutes les idées éternelles, les types de toutes choses. La Révolution Française reprit

ce genre de déisme avec le culte de l'Etre Suprême. Les théologiens ont un logos qui a quelques rapports avec celui de Platon. Il est même probable que la théologie chrétienne n'a fait qu'adapter à ses vues les théories du philosophe grec. L'idée d'un Verbe, formant une personne divine, distincte du Père et qui lui serait néanmoins consubstancielle, est une pure création du concile de Nicée, et surtout du célèbre *Athanase.*

Dans la personnalité divine comme dans la personnalité humaine le logos est un attribut, une force de l'intelligence, qui règle, coordonne, dispose, mais n'est pas néanmoins l'être lui-même ni par conséquent la personnalité. C'est donc bien la conception pythagoricienne du Démiurge, agent intermédiaire entre l'Etre Suprême et le Monde des Créations, qui est l'exacte définition du logos.

C'est pourquoi nous croyons fermement que le Grand Architecte de l'Univers, dieu des francs-maçons modernes et des corporations médiévales, n'est autre que le Démiurge pythagoricien. C'est un des nouveaux avatars de *Pan.* C'est le dieu des panthéistes. L'INTELLIGENCE, animant et pénétrant le Cosmos, l'âme même de la Matière, le *soufre* des hermétistes, la *Pan-Psychée* des *Grecs,* en lutte perpétuelle contre la Force contraire.

Touchant la tradition de la chute angélique, l'Ancien Testament nous rapporte fort peu de choses. Sans doute, Moïse nous rapporte l'union féconde des Fils des Elohims avec les filles des hommes. De cet incubat magique naquit, aux dires de la légende, les Gibborim et les Nephilim, noms des géants de la préhistoire. Mais quant à une entité révoltée contre le Dieu Suprême, et tombant dans la Matière, Moïse ne nous transmet absolument rien. *Il ignore totalement ce mythe.*

Au sujet des entités purement divinatoires, le Lévitique nous parle des *Esprits Aôbôth,* qui inspirent les sybilles.

Le Deutéronome mentionne les génies des quatre éléments : « Vous ne regarderez point comme des dieux, ceux qui vivent dans la terre ou sous les eaux. Moi Seul suis votre Dieu. » (C. 5.)

Il faut attendre le Livre de Job pour voir mention d'un esprit soumis à Dieu, servant à tenter les hommes : *Sathan.* Le texte de Job, ou du moins attribué à l'auteur de ce nom, nous dit ceci :

« Or, il arriva un jour que les Fils de Dieu (les dieux...), étant venus se présenter devant l'Eternel, Sathan vint également, au milieu d'eux, et l'Eternel lui demanda : « D'où viens-tu ? » Et Sathan répondit à l'Eternel : « De ci, de là, de courir sur la terre et de m'y promener ».

« Et l'Eternel dit à Sathan : « As-tu vu Job mon serviteur ? Il n'y en a pas comme lui, intègre, droit, craignant Dieu, se détournant du mal. » Et Sathan répondit à l'Eternel : « Est-ce pour rien que Job craint Dieu ? N'as-tu pas fait autour de lui comme une enceinte, de tous côtés, autour de sa maison, autour de tout ce qui lui appartient ? Tu as béni l'œuvre de ses mains, ses troupeaux se répandent par toutes ses terres. Mais étend seulement ta main, touche à tout ce qui lui appartient, et tu verras s'il ne te renie pas en face... » Et l'Eternel dit à Sathan : « Voici tout ce qui lui appartient est en ta main, seulement ne porte pas la main sur lui ». Et Sathan sortit de devant la face de l'Eternel ».

(Job, 1).

On voit effectivement apparaître en ce document un ministre des rigueurs divines, pas autre chose... Il a accès devant l'Eternel, il discute avec lui. Il s'apparente étroitement à l'Ange sombre des traditions orientales, à Azrael, ange de la Mort.

Or, l'examen du Talmud porte à croire que les juifs rapportèrent de Babylone la croyance en un dieu mauvais, antithèse du dieu du Bien, emprunt fait nécessairement à la cosmogonie dualiste de Zoroastre.

Dans cette tradition, on rencontre *Ahoura-Mazda* (dieu de lumière), dénommé encore Orzmud, (la Sagesse Vivante), s'opposant à *Angra-mangyou*, ou *Ahriman*, dieu du Mal, mot à mot : le *Malintentionné* (le Malin de la chrétienté...).

Cette origine est tellement véridique, que le texte attribué à Moïse, (*mais texte qui en réalité est recréé de toutes pièces par Esdras pendant la captivité de Babylone,* nous l'avons vu tout à l'heure), qualifie le Nahash ou serpent édennique de *Haroûm* ou *Harym*, signifiant *malintentionné, adversaire* (sous-entendu de Iavé). Or, *Harym* est bien près, phonétiquement, de *Ahriman* ou *Harym-an...*

Précisons d'ailleurs qu'aux yeux des initiés du *madéisme,* la doctrine zoroastrienne sous-entendait qu'Orzmud et Ahriman n'était que l'aspect dualiste, parce que *polarisé,* d'un dieu plus insondablement occulte...

Le *Dieu noir,* toujours identique à lui-même, se manifeste dans les ténèbres, surtout celles de l'Esprit. C'est le dieu qui veut maintenir l'homme dans l'Ignorance. L'expression Sathan signifie en effet mot à mot « en travers », en hébreu. Ainsi, parlant de l'ange barrant la route à Jacob, le texte précise qu'il se plaça « *en sathan du chemin...* ».

C'est pourquoi nous retrouverons toujours le dieu du mal, mais en des circonstances, des époques, des croyances et des doctrines aussi diverses qu'inattendues...

Manifestations satanniques, le culte de *Thor, Teutad,* ou *Teutatès,* qui, par la voix de ces druidesses réclamait les sacrifices sanglants.

Manifestation satanique le culte moïsiaque rendu à Iavé, dans lequel journellement, nombre de génisses, de béliers et de colombes (tous animaux vénuso-solaires, polarité contraire à Iavé), sont journellement immolés sur l'autel des holocaustes, lui-même fait d'airain ou de cuivre (également métal vénusiaque). Le feu sacré en dévore graisses et entrailles, et le sang en est ensuite répandu autour. On asperge le voile du sanctuaire de ce sang, on en frotte les cornes d'airain de l'autel à parfums, et ce, nous dit le texte sacré, « *pour être à Iavé de très agréable odeur* ». Le sang est enfin, un nectar exclusivement réservé à Iavé, c'est la propriété du Seigneur, défense si exclusive, si inviolable, que « *tout homme qui mangera le sang d'un animal en même temps que sa chair sera puni de mort* ». Le Lévitique le précise en son VIIe chapitre.

Voici un significatif passage de Jamblique le Pythagoricien, extrait de son livre : « *De l'abstinence de la Chair* », et qui montre bien que les membres de la fraternité pythagoricienne, rangés sous l'égide de l'Etoile à Cinq Branches, connaissaient bien le véritable caractère du dieu d'Israël, ce dieu qui « *aime l'odeur de la graisse brûlée...* » :

« Ces esprits ne sont occupés qu'à tromper par toutes sortes d'illusions et de prestiges. Leur ambition est de passer pour des dieux. *Leur chef voudrait qu'on le prît pour le Grand Dieu.* Ils prennent plaisir aux sacrifices sanglants, et ce qu'il y a de corporel en eux s'en engraisse, car ils vivent de vapeurs et d'exhalaisons, et ils se fortifient par les fumées du sang et des chairs. C'est pourquoi un homme prudent et sage se gardera bien de ces sortes de sacrifices, qui n'attireraient que ces génies. Il ne cherchera qu'à purifier entièrement son âme, qu'ils n'attaqueront point, car il n'y a aucune sympathie entre une âme pure et eux... »

Les *vingt-deux mille taureaux* et les *cent vingt mille béliers* égorgés et brûlés lors de la consécration du Temple par le roi Salomon, les sacrifices quotidiens de ce genre prescrits par le Deutéronome, montrent bien la nature du dieu de Moïse ; il n'a assurément rien de commun avec celui des pythagoriciens...

Manifestation satanique, aussi l'ordre donné à Moïse de faire massacrer en un seul jour vingt-trois mille Israélites coupables d'avoir adoré le Veau d'Or. Et en cette exécution, Moïse félicitera les enfants de Lévi « d'avoir consacré leurs mains au Seigneur en tuant leur fils avec leur frère, afin qu'ainsi la bénédiction de l'Eternel

leur fût donnée ». (*Exhode*, XXXII, 29). Comment concevoir de telles horreurs ?...

Et ce n'est pas tout ! Par la suite, chaque fois qu'Israël s'emparera d'une ville ou d'une terre, on passera au fil du glaive tout être vivant « depuis l'homme jusqu'à la femme, jusqu'aux petits enfants, y compris ceux encore à la mamelle ». (*Les Rois*, XV, 3).

Samuel, prophète de Iavé, viendra signifier à Saül l'anathème de l'Eternel pour avoir « fait miséricorde à son prisonnier », Agag, roi d'Amales, et après quoi, le digne et excellent Samuel fait « couper Agag en morceaux devant le Seigneur, à Galgala ». (*Les Rois*, XV, 33).

Manifestation satanique, le massacre des premiers chrétiens par les tyrans de la Rome décadente. Mais aussi manifestation satanique celui des disciples d'Arius par les hordes franques sur l'ordre des évêques chrétiens !

Manifestation satanique, le massacre des moines chrétiens de l'Ile Saint-Honorat par les Arabes. Mais également manifestation satanique et de quel ordre, que cette croisade contre les Albigeois et les Cathares, au cours de laquelle le Midi de la France sera rasé, incendié, pillé, ensanglanté, les habitants égorgés, brûlés, ou emmurés vivants.

Et quelle manifestation plus satanique que cette Inquisition qui a sur la conscience de ses

« familiers » des centaines de mille de malheureux torturés et brûlés, parmi lesquels voisinent les hystériques et les folles, les illuminés et les fous, les ignorants et les savants, et même de malheureux enfants...

Le dieu de ces excès n'a aucun rapport avec le dieu d'amour qui se manifeste au début de notre ère en nous prêchant l'amour du prochain, la prière pour le pécheur ou l'égaré, le pardon des offenses et des injustices, ce Dieu qui par amour de l'Homme, se sacrifiera au Jardin des oliviers... ?

Et déjà, l'eggrégore qui mène Israël en despote, a prévu la venue du dieu libérateur. Les chrétiens modernes n'oublient pas de puiser dans les textes pour trouver des prophéties annonçant la venue du dieu sauveur ! Mais ils se gardent bien d'y comprendre cet oracle, dans lequel le Deutéronome nous transmet la révolte et l'horreur de l'Elohim Inférieur pour son rival, qu'il fera cependant crucifier par ses fidèles :

« *Maudit soit Celui qui est pendu au Bois ! Son corps mort ne passera point la nuit sur le bois, tu l'enseveliras le jour même, et tu ne souilleras point ainsi la terre que l'Eternel t'a donnée en héritage.* » (Deut., XXI, 22, 23).

Or, le crucifiement n'est nullement un supplice juif. La mort légale est soit la lapidation, soit lors du sac des villes, l'égorgement. Le cru-

cifiement n'est pas un supplice israélite, à l'époque où se génère le Deutéronome.

N'est-ce pas toute la Passion qui est ainsi *prévue ?*

Et ceci : « *Tu ne sèmeras et ne laboureras pas avec le Bœuf et l'Ane attelés ensemble* ». Quel sens ésotérique en tirer, sinon une allusion du Dieu Noir à la Nativité future de son Rival : « Tu ne sèmeras pas les enseignements de Celui couché entre le Bœuf et l'Ane ? »

⁂

A vrai dire, la croyance à deux dieux advers procède d'un ésotérisme réel.

Les ésotéristes qui composèrent l'Ecriture nous disent que « Dieu créa l'homme à son image » ; il faut lire le contraire : « Tu concevras Dieu à ton image... ».

Ceci est un simple enseignement. Or qu'est l'Homme ? Un être double !

Trois mille ans avant J.-C., la doctrine taoïste l'enseignait déjà, ainsi que des documents le prouvent, et tout porte à croire qu'elle est déjà considérablement ancienne. La Chine d'alors croyait que la Mort divisait l'Homme en deux partie, l'*âme supérieure* (kounn), subtile et légère, montait vers les hauteurs, vers l'Esprit pur. L'*âme inférieure,* plus dense, plus lourde, (p'aï), descendait vers la Matière, les Ténèbres. Unie au corps, elle restait dans son ambiance,

liée à lui par quelque mystérieux sens. D'où la valeur magique des débris funèbres.

La Kabale hébraïque possède le même enseignement, sous une forme plus romantiquement imagée. Derrière chaque homme, nous dit-elle, se tiennent deux Anges. Derrière l'homme, à sa gauche, se tient l'Ange Sombre (gauche : en latin *sinistra*). A sa droite, derrière lui également, se tient l'Ange Lumineux. Le premier, c'est le *Sandalphon* ou la manifestation de Malchut (*Adonaï Mélech*) la séphire inférieure de l'Arbre. Le second, c'est *Métraton,* manifestation de Kether, la suprême séphire (*Ehieh*).

Or, Métratron, dans le Microcosme, correspond au chakra inférieur, dénommé Muladhara Chakra, centre magnétique situé vers le bas du tronc, au périné. Et Sandalphon correspond à Sahasrara Padma, chakra supérieur, situé au sommet du crâne. Ce sont les deux pôles magiques du Microcosme. Et comme Microcosme et Macrocosme sont identiques, nous en concluerons que les deux termes désignent les deux pôles extrêmes de la Divinité, son double aspect, créateur et destructeur, spirituel et matériel, bienveillant et malveillant, positif et négatif, etc...

C'est cette identité originelle du double aspect de la Force Mystérieuse animant l'Univers qui fit que le Sceau de Salomon fut adopté comme le symbole géométrique de cet enseignement. Le

triangle pointe en haut était le symbole du Feu Principe chez les hermétistes, rappelant par sa forme la flamme tendant à s'élever. C'est le symbole luciférien. Image du phallos, il rappelle la polarité mâle et positive.

Au contraire, le triangle pointe en bas, est le symbole des forces féminines (image du ctéis), de la polarité négative. C'est l'hiérogramme satanique s'opposant à l'hiérogramme luciférien. C'est le symbole hermétique de l'Eau.

Si l'Eau est la source de la Vie matérielle, ainsi que le démontre la géologie, *le Feu est l'élément de purification, la source de toute Lumière.*

Sur l'Arbre Kabalistique, le triangle supérieur des séphiroths est un triangle ascendant, pointe en haut. Le triangle inférieur est pointe en bas...

Les deux forces universelles, centripète et centrifuge, attractive et répulsive, évolutive et involutive, masculine et féminine, lumineuse et obscure, bénéfique et maléfique, s'expriment ainsi exotériquement dans le double symbole de Lucifer et de Sathan, du Bien et du Mal relatifs...

⁂

Dans la Mythologie grecque et romaine, nous retrouvons une tradition semblable : celle d'un dieu exilé et bienfaisant ; s'*incarnant* parmi les hommes, et leur enseignant les Mystères.

Phoïbos (ou *Apollon,* ou *Phébus*) fils de Jupiter et de Latone, frère jumeau de *Diane* (*Sélé-*

née), dans son adolescence, perce le serpent Python, dieu du Mal, qui avait si longtemps poursuivi Latone. Il le perce à l'équinoxe de printemps, et la mort du dieu du Mal est alors le symbole de la résurrection du Soleil, au signe du Bélier, c'est l'éveil de la Lumière. On célèbre alors les *Jeux Pythiens.*

Apollon-Phoïbos est encore un dieu qui inspire les devins. C'est lui qu'on interroge à l'oracle de Delphes, le trépied de la pythonisse est recouvert de la peau du serpent Python (d'où le nom de la sybille : pythonisse).

Apollon, aimé de la nymphe *Corinis,* en a un fils : *Esculape,* à qui *Phoïbos* enseigne la médecine. *Esculape,* sans l'assentiment des dieux, *ayant ressussité Hypolite,* est foudroyé par Jupiter. Apollon, furieux, pour venger son fils, perce de ses flèches les Cyclopes qui avaient forgé la foudre dont s'était servi Jupiter. Aussitôt, Jupiter chasse *Phoïbos* de l'Olympe et le condamne à vivre sur la terre. L'histoire d'Esculape nous ramène devant le mythe de l'*Immortalité interdite...*

Exilé du Ciel, Apollon se réfugie chez le roi Admète, en Thessalie, dont il garde les troupeaux. Là, il enseigne aux hommes les arts et les sciences, particulièrement aux bergers ses compagnons. Ce serait de là, dit la légende, que les bergers tiendraient certaines connaissances ma-

giques, médicinales, astrologiques. C'est encore pour cela que Vénus, l'étoile du soir, (*Lucifer* chez les latins et les astronomes...), est l'astre sur lequel se reposent les dits bergers, d'où son nom : « étoile-du-Berger »... De couleur verte, elle est la céleste flamme luciférienne !

Jaloux du bonheur que *Phoïbos* fait régner parmi les hommes, et craignant que celui-ci mette les bergers en possession de tous les secrets de la Nature, les dieux olympiens décident de rappeler *Phoïbos* parmi eux et de faire cesser son exil. Jupiter se laisse fléchir, et rend à *Apollon* tous ses attributs, le chargeant de répandre la Lumière parmi les Hommes, mais la lumière physique...

Il faut reconnaître que sous des noms divers (*Mercure, Hermès, Osiris, Hélios, Hélion, Lucifer*, etc...), *Apollon* est effectivement un dieu luciférien : il a en partage la Beauté, l'éternelle Jeunesse, la prescience de l'Avenir, les secrets du Passé, la science des Astres et de la Médecine, etc..., *il les enseigne et les divulgue aux hommes.*

Sous le nom de *Phoïbos* (« Lumière et Vie ») c'est une divinité olympienne. Sous le nom d'*Hélios* (« soleil »), c'est une divinité sub-olympienne.

Sous le nom de *Eosphoros*, de *Phosphoros* ou de *Lucifer* (« porte-lumière » dans les deux termes), ce n'est plus alors le Soleil, astre du jour,

mais Vénus, astre de la nuit.Ce n'est plus le Soleil lui-même, mais c'est lui qui prend soin des coursiers et du char que mène le dieu du jour. C'est encore un dieu sub-olympien, fils de Jupiter et de l'Aurore.

Mais on retrouve toujours le même symbolisme et les mêmes noms.

A Phu-Gia, au Tonkin, c'est à la déesse « *fille de l'Empereur de Jade* », exilée du Ciel sur la Terre, que s'adressent les prières collectives. Libératrice des peuples tonkinois, elles chasse les envahisseurs siamois, et pour prix de son exploit, redevient déesse et reprend sa place dans le Ciel des Dieux.

Comment ne pas penser à la légende de Brunehilde, au cycle des Niebelungen ! Celle-là vaut celle-ci ! Le Fleuve Rouge rejoint le vieux Rhin et le Bâ-Vi l'Effel...

Dans l'Inde, c'est Brahma qui forme l'homme de la terre et le place dans le pays de tout bien, où poussait un arbre dont le fruit communiquait l'immortalité. Les dieux mineurs découvrirent cet arbre et mangèrent de ses fruits pour ne pas mourir. Le Serpent, *gardien jaloux* de *l'Arbre de Vie*, répandit alors son venin sur toute la terre, la pervertit, et toute âme vivante eut péri, si Shiva, le grand dieu, *ayant pris la forme humaine*, n'eut absorbé ce venin tout entier.

On voit que cette tradition considère l'Adonaï, jaloux gardien de l'Immortalité, comme le mauvais Serpent. Shiva, le grand dieu, prenant ensuite la forme humaine, c'est tout le mystère de l'Incarnation. Shiva absorbe le venin du mauvais serpent tout comme Jésus, qui plus tard se comparera au bon Serpent, absorbera les conséquences de la condamnation portée par Adonaï...

De toutes façons, l'Elohim de la Génèse a encore, en ce mythe, le mauvais rôle. Son degré d'infériorité morale y est abondamment souligné.

La « femme au serpent » se retrouve dans les monuments mexicains les plus antiques. L'Egypte, par contre, est muette sur ce mythe.

En Assyrie et à Babylone, de nombreux cylindres ou bas-reliefs nous montrent un arbre aux rameaux étendus horizontalement, d'où pendent de gros fruits. De part et d'autre de l'arbre, sont assis deux personnages, un homme et une femme. Derrière celle-ci se dresse un Serpent.

Cet arbre paraît être (sous une forme plus hiératique) l'*Asclépias Acida,* la même plante que le *Soma* sacré des anciens Aryas.

La tradition indoue possède des enseignements de même nature. M. P. Blavatsky, dans son ouvrage la « Doctrine Secrète », nous dit ceci, tirés des Védas :

« Shukra, régent de Vénus, possède un char traîné par huit chevaux nés de la Terre ». Or, dans la mythologie grecque, les chevaux étaient consacrés à la divinité sub-olympienne nommée Lucifer. Il était fils de Zéus et de l'Aurore, et comme tel, annonçait la naissance de la lumière.

« Shukra, régent de Vénus, adopta la Terre, fille de la Lune, et il aima son enfant adoptif au point qu'il s'incarna sur terre comme Ushanas et donna aux hommes *des lois parfaites qui furent oubliées et rejetées par la suite* ».

Toute faute morale commise sur la Terre est ressentie par Shukra, qui est le Gardien de la Terre et des Hommes. De même, tout changement de Shukra est réfléchi sur la Terre par les Hommes.

Cette correspondance entre les deux astres est mise en évidence par leur symbole astronomique : celui de Vénus est un cercle surmontant une croix, celui de la Terre un cercle surmonté d'une croix.

Selon l'allégorie indoue, Shukra alla demander à Shiva de protéger ses disciples contre les dieux mineurs, ayant à leur tête Brihaspati. Shiva lui imposa en échange un rite expiatoire et douloureux : Shukra dût rester suspendu tête en bas au-dessus d'un feu de détritus, et ce pendant mille années.

Nous y trouvons là le rappel d'un des arcanes du Tarot : le Pendu, douzième lame du Livre

de Thot, représentant un homme pendu par un pied la tête en bas, et laissant échapper de ses mains des disques d'or. Et cette lame dont la signification est « Sacrifice, expiation », a comme correspondance astrologique le signe vénusiaque de la Balance, signe évoquant l'idée de justice, d'équilibre, de jugement.

A la fin des mille années d'expiation, Shukra fut complimenté par Shiva, qui le combla de dons et de vertus nouvelles, et lui conféra la supériorité sur tous les Dieux.

Et Shukra eut alors une nouvelle mission. Pendant dix années, il quitta la surveillance de la Terre et s'unit avec Tayanti (la Victoire) qui ici représente Mars. On saisit l'ésotérisme du mythe : Shukra va maintenant faire pour Mars ce qu'il a fait auparavant pour la Terre.

Mais durant son absence, sur Terre, Brihaspati, son adversaire, prend sa forme et, mandant auprès de lui les disciples de Shukra, se fait passer pour lui.

Lors de son retour, Shukra découvre la tromperie de Brishaspati et cherche à se faire reconnaître de ses disciples. *Mais les hommes, troublés par deux dieux semblables, se trompent et optent pour Brishaspati, rejetant Shukra !* Pour les punir, Shukra leur ôte leurs sens et les condamne à être vaincus par eux. Brishaspati reprend alors sa vraie forme et disparaît. Les

disciples du régent de Vénus virent alors qu'ils avaient été trompés et Shukra leur pardonna mais leur imposa en pénitence la descente dans les régions infernales, c'est-à-dire la Matière.

Comment ne pas voir là l'erreur qui poussa les hommes à vénérer le dieu d'en bas et à oublier le dieu qui éveillait leur intelligence ?

Au Mexique, les Aztèques et les Mayas vénéraient avant la venue des envahisseurs espagnols le *Serpent-à-Plumes,* ou Serpent-Ailé, le dieu *Quetzalcouatl,* dont la meilleure qualification, parmi toutes celles qui lui sont attribuées par les manuscrits sacrés, est celle de « Dieu Sauveur ».

La légende raconte, nous dit Th. W. Danzel dans « Magie et Science Secrète », que cet être sacré, qui réunissait en lui des traits humains et divins, s'offrit lui-même en holocauste en se vouant aux flammes dévorantes d'une sacrificatoire. En récompense de cette expiation volontaire, son cœur se trouva transformé *et devint l'Etoile du Matin,* dont l'éclat rappelle aux hommes l'action propitiatrice de leur dieu.

Qui ne songerait en lisant ces lignes, au feu expiatoire au-dessus duquel est suspendu, *tête en bas* (l'étoile luciférienne tombante, le pentagramme inversé...), Shukra, dieu luciférien de l'Inde ?...

Et qui n'établirait un rapport avec le Lucifer judéo-chrétien, première créature céleste dont l'expiation consiste en un emprisonnement au sein des flammes ?

LES SYMBOLES LUCIFERIENS

Le Pêcher,
L'Aigle, le Cheval et le Serpent
La Rose, la Pomme, la Colombe

Le symbolisme luciférien est multiple et subtil. Dans un ouvrage précédent (1), nous avons vu que le *pêcher,* l'arbre qui donne la pêche (*malum persicum :* pomme de Perse), est l'image de la Connaissance et de la soi-disant faute originelle. Il nous semble intéressant de souligner en passant l'importance de cet arbre au point de vue du symbolisme initiatique universel. Cette pomme symbolique voit en effet son nom, en latin, signifier à la fois (*malum*), « la condamnation, la faute une chute », et « un fruit »...

En Chine, où l'ésotérisme des sociétés secrètes est le même que celui de celles d'Occident, nous voyons une branche de pêcher pousser spontanément sur la tombe de *Tcheng Kiun-Ta,* l'Hiram chinois, en place de la branche d'*accacia* des traditions maçonniques (2) le *quassia* à fleurs pentamères... Le bois de pêcher sert à faire des

(1) *Dans l'Ombre des Cathédrales.*
(2) *Les Sociétés Secrètes en Chine,* B. FAVRE.

épées magiques analogues aux *pur-bû* thibétains. Il met en fuite les démons maléfiques. C'est dans les ramures d'un pêcher symbolique que les « Gardiens des Portes » de l'initiation asiatique, Men-Chen, Chen' tou et Yu-lou se tiennent pour lutter contre les mauvais génies. En Chine, nous dit le Lieutenant-Colonel Favre, dans son ouvrage sur « les Sociétés Secrètes en Chine », au moment du nouvel an, on colle contre les portes du papier rouge, protecteur magique contre les démons, et ce papier est dit « *papier rouge-pêche* »...

Le *Li-Ki* dit que le Souverain, soit qu'il assiste à des funérailles ou à toute autre cérémonie en rapport avec le deuil ou la mort, est précédé de deux exoscistes, dont l'un tient à la main un *bâton de bois de pêcher,* souverain pantacle contre les forces destructrices matérielles.

Dans le symbolisme initiatique de « la Triade », la maçonnerie chinoise, il est fréquemment question de *marchands de chevaux.*

Dans son ouvrage, le Lieutenant-Colonel Favre, parlant du serment du « *Jardin des Pêchers* » (encore la pêche), note qu'au moment où les trois conjurés se concertent sur les moyens d'agir, deux *marchands de chevaux* apparaissent à point nommé. De même dans le « *Lotus Blanc* ».

Une tradition veut que le boudhisme ait été

propagé en Corée et au Japon par des moines chinois déguisés en *marchands de chevaux.* Le rituel initiatique de la Triade nomme les néophytes les « *chevaux nouveaux* »... Dans leur argot initiatique, les *Hong,* société secrète chinoise, s'appellent « *les chevaux* »... Tenir une réunion, se dit *fang ma,* soit : *lâcher les chevaux*... Cette expression a dans le langage populaire occidental une résonnance curieuse, on dit vulgairement, au lieu de *libérer : lâcher la bride sur le cou*... Là, le cheval est associé à une idée d'affranchissement, de libération... Le but de toutes les sociétés secrètes, de toutes les traditions initiatiques ! Libération tantôt spirituelle, tantôt simplement matérielle. La faute symbolique d'Adam n'est-elle pas une libération ?

Dans la cérémonie de réception, en Chine, l'affilié chargé d'introduire le néophyte, rôle analogue à celui du f.:. portier de la maçonnerie occidentale, prouve son identité au Maître dirigeant la Loge, par ce quatrain :

Je suis T'ien-yeou Hong,
J'amène de nouveaux chevaux dans la Ville (la [loge),
Pour s'unir par serment au nom de la Justice.
De tout leur être, ils désirent prendre le nom [de Hong.

Sait-on pourquoi la viande de cheval est interdite dès les premiers temps du christianisme

par l'Eglise, et ce sous peine d'excommunication ? Parce que le *festin de cheval* est un rite asiatique, que les Huns, et tous les conquérants mongols, ainsi que les Francs, le pratiquent, et que cette *communion* ésotérique est, nous le verrons bientôt, le symbole d'une initiation, c'est-à-dire d'un *affranchissement*, d'une révolte spirituelle...

La *queue de cheval* figure, en tant que symbole guerrier, au haut des hampes de l'Islam, comme des étendards du national-socialisme ! Etrange rapprochement ! Mais certaines « swastikas » asiatiques et certains emblèmes hermétiques médiévaux ne sont-ils pas composés de *quatre* têtes de cheval disposées en croix tourbillonnante ?...

Nous connaissons l'histoire de Bellerophon, qui, montant Pégase, le cheval divin, tenta d'escalader le Ciel et fut foudroyé par Jupiter. Nouvel avatar luciférien...

Ce cheval était né du sang de Méduse, que Minerve, jalouse de sa beauté, rendit affreuse. Il était la monture d'Apollon et de Mercure, dieux lucifériens, nous l'avons vu. C'est Pégase qui, d'un coup de pied, fit sortir la Fontaine Hippocrène, où les poètes venaient puiser l'Inspiration (ou l'Initiation... en langage ésotérique...).

Dans notre précédente étude sur le symbolisme ésotérique des Cathédrales, nous avons

vu que le latin *caballus*, le grec *caballos*, signifient *cheval de somme*, et ces mêmes mots évoquent et expliquent l'étymologie du mot *Cabale*... Le cheval est le symbole de ce qui voyage, chemine. C'est une monture noble. Or la Cabale ou tradition ésotérique, est, en effet, ce qui voyage, chemine, dans le Temps comme dans l'Espace... Le cheval était au Moyen-Age la monture des *chevaliers*, gens ayant subi une cérémonie d'initiation dont tous les rites ne furent point divulgués, engagés par un serment à la défense de la Veuve et de l'Orphelin. Or cette Veuve et cet Orphelin, peu savaient leur nom exact! Il s'agissait de Balkis, la Veuve d'Hiram, la symbolique reine de Saba, *la reine noire, et vierge*... Celle dont l'époux est devenu le fil conducteur de l'ésotérisme franc-maçonnique. Le cheval est l'animal mythologique qui mène le char du Soleil, le char de la Lumière. Il est un des facteurs symboliques de l'illumination, matérielle ou intellectuelle, pour le myste antique.

Le *Lucifer* de la mythologie gréco-latine est fils de Jupiter et de l'Aurore. Il est alors le chef et le conducteur de tous les autres astres. C'est lui, nous dit cette tradition, qui prend soin des coursiers et du char d'Apollon, qui les attelle et les dételle avec les Heures. On le reconnaît à ses chevaux blancs, symbole de pureté, quand il annonce aux mortels l'arrivée de l'Aurore, sa

Mère. Or, dans les rites antiques, *les chevaux de mains lui étaient consacrés,* ces mêmes chevaux qui, en Chine, désignent les *initiés,* « chevaux » symboliques conduits par Lucifer...

Dans le symbolisme cosmique, le *Sagittaire,* être formé de la partie supérieure d'un homme et du train de derrière d'un cheval, était l'immortalisation du *Centaure Chiron.* Ce personnage mythologique est dénommé parfois *le Sage;* il enseigne aux hommes la médecine et l'astronomie, soit *comment éviter la mort* et comment percer le secret du ciel ! Son nom grec dérive de *cheir : main.* La main... N'est-ce pas un pentagramme ?... Il savait guérir les maladies par les seuls accords de sa lyre, et la connaissance des Astres jusqu'à pouvoir en détourner ou en prévenir les influences funestes aux hommes.

Ce signe zodiacal est la neuvième « maison » solaire de l'année. Sa signification matérielle est, en Astrologie, celle des voyages, des choses lointaines, *mais aussi celle de la Religion, de la Sagesse et de l'Initiation...*

⁂

L'*Aigle* est également un symbole initiatique et illuminateur. On le rencontre fréquemment sur les grimoires hermétiques, et il est souvent, dans le symbolisme universel, identifié avec le Serpent. Le vieux Mexique vénérait le Serpent-à-Plumes, serpent aux ailes d'aigle, se condamnant au Feu pour sauver les hommes.

L'*Aigle,* dans la Mythologie, portait les foudres de Jupiter, le *feu divin.* Il était, à sa manière, un porte-lumière. L'Alchimie connaît l'aigle doux, l'aigle céleste, l'aigle de Vénus, l'aigle volante, l'aigle étendue.

C'est un symbole solaire. Les Indiens, afin de ressembler à l'aigle, seul oiseau qui regarde le soleil sans cligner la paupière (il possède une membrane intermédiaire entre l'œil et celle-ci), se perçait la paupière d'un trou d'aiguille et pouvait ainsi contempler l'astre du jour.

La *Rose* est également un symbole luciférien. Dans les tableaux analogiques des correspondances que nous transmettent les vieux grimoires médiévaux, la *rose* est attribuée à la planète Vénus. Et de tous temps les poètes l'ont instinctivement fait accompagner la déesse qui, si elle gouverne les amours, les ris et les grâces, est également la « Dame des Mots Magiques », la « Reine vêtue de lin », la « Mère toujours féconde », des vieilles invocations égyptiennes à Hator. Et sur la croix qu'elle porte en la main droite, au portail gauche du Parvis Notre-Dame, la Vierge-Mère nous en présente *cinq,* le nombre initiatique et magique par excellence, le nombre de Vénus, celui du pentagramme luciférien...

Sur la croix de pierre, la rose y remplaça le Serpent magique...

On fait fréquemment allusion aux épines qui rendent difficile la cueillette et la possession de la Reine des Fleurs. La connaissance qu'elle symbolise n'est pas un privilège de tout repos : le Chercheur avec elle a perdu, en effet, la quiétude d'esprit. Chaque solution d'énigme en génère une autre. Car la fameuse échelle de Jacob, celle qui mène de la Terre au Ciel, a d'innombrables échelons.

Le *Vert,* vert jade aux luminescents éclats, est sa couleur. Et nous verrons effectivement la Vierge-Céleste, au centre de la grande « rose » de la façade occidentale de Notre-Dame de Paris, revêtue d'une robe verte, assise sur un trône vert. Le manteau qui est jeté sur ses épaules est rouge. Voici l'explication de ces couleurs.

Le vert est la couleur symbolisant l'*Espérance.* A un degré plus matériel il symbolise la *Génération,* la création. Longtemps, l'émeraude passa pour faciliter les enfantements et révéler l'avenir. Le rouge, lui. est la couleur du feu (donc de la pureté), de l'amour divin, des purifications.

On voit donc toute la signification de ce symbolisme : l'espérance, la nouvelle naissance, la régénération...

La *Rose* en tant que fleur était d'ailleurs aussi une image d'espérance et de régénération. Chaque année, en mai, les Anciens déposaient à l'époque dite *les Florealis,* des roses sur les tombeaux et sur les urnes funéraires, ceci témoignait de la nouvelle vie spirituelle puisée au sein de la destruction. Pour plus amples détails, nous renvoyons le lecteur au chapitre de notre précédent ouvrage : « *Dans l'Ombre des Cathédrales* », qui traite des fêtes de mai. Consacrée également à Vénus et à Minerve, elle signifiait la Sagesse et l'Amour.

La *Pomme,* en tant que fruit, est également une image luciférienne et initiatique. Si nous la coupons nettement par le travers, nous constatons que les pépins dessinent un pentagramme parfait au centre du fruit... Il faut effectuer cette coupe dans le plan perpendiculaire à celui par lequel passe la queue de la pomme.

Enfin, la *tourterelle* et la *colombe* étaient des oiseaux consacrés par les Anciens à Vénus, et les traditions astrologiques placent encore ces volatiles sous la dominante de l'astre de ce nom. Or, souvenons-nous de l'apparition de la Colombe Céleste, lors du Baptême de Jésus par Jean : « Celui-ci est mon Fils Bien-Aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances... » Qui niera alors le côté luciférien de sa mission, puisque c'est la forme matérielle de cet oiseau que la Force initiatique qui se manifeste revêt alors à ce moment précis...

« Ecoutez, ô Fils de la Terre...
« Ecoutez les Fils du Feu, vos Instructeurs...
« Apprenez-le : il n'y a ni Premier, ni Dernier,
« Car tout est UN, nombre qui n'est issu d'aucun autre... »

(Les Stances du *Livre de Dzyan.*)

LA DOCTRINE ROSICRUCIENNE

L'UNITE DIVINE ET LA TRINITE

On peut concevoir Dieu sous deux aspects.

En sa totalité, Dieu étant considéré comme l'Unité, toutes choses émanant de lui, il est bien évident qu'il est ce Tout lui-même.

Dans son aspect des Trois Personnes, admis par toutes les religions. Ce dernier caractère montrerait, par cette communion d'idée de tous les philosophes, que si la première notion, celle d'Unité, s'impose par son évidence, la deuxième doit également reposer sur des éléments théologiques indiscutables.

⁂

Dieu est Tout par le fait même que la raison ne saurait admettre que quelque chose exista en dehors de Dieu. Lui seul possédant l'Infinité de pouvoirs, de durée, et surtout l'éternité d'essence, on ne saurait admettre qu'autre chose soit en possession des mêmes prérogatives. Ceci est un point sur lequel toutes les théodicées sont d'accord.

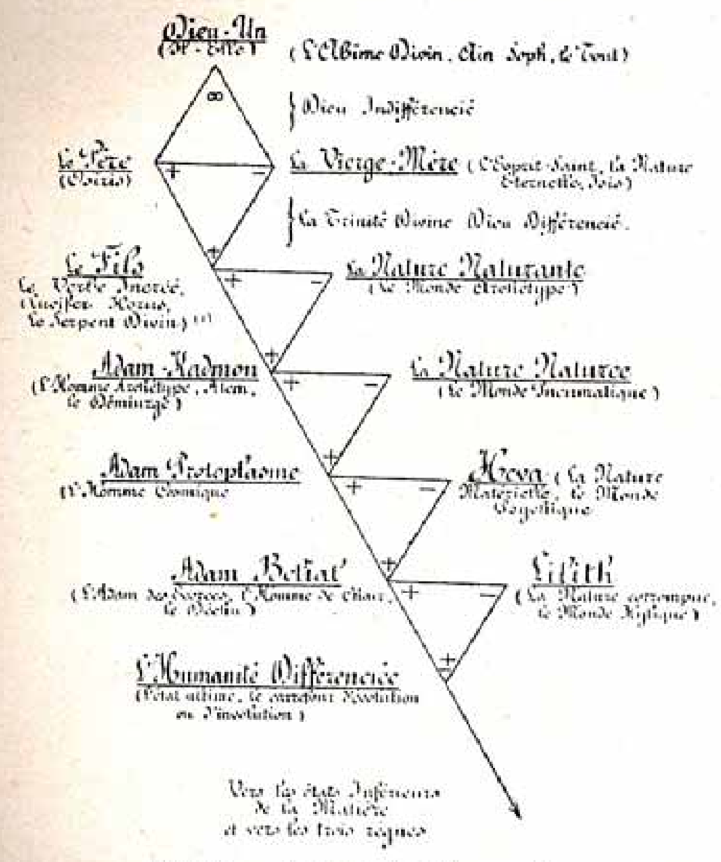


Fig. 5. — Schéma de l'Emanation d'après une tradition rosicrucienne

(1) On notera que dans les deux ternaires antipodiques, le FILS (Lucifer, Horus, le Serpent Sauveur) est effectivement et inéluctablement l'*opposé* de « Il-Elle », le Dieu Neutre.

Le monde matériel tombant sous nos sens est pourtant imparfait. Si tout est en Dieu, celui-ci contient donc en lui-même des imperfections ? Non. Car si le monde est en Dieu, Dieu n'est pas dans le monde. Il y a là une nuance, subtile sans doute, mais très importante.

⁂

Le monde matériel, tombant sous le contrôle de nos sens, est un monde dans lequel l'essence divine est absente, du moins telle que nous la définissons théologiquement.

D'où vient-il ? Du Néant, répondent certaines écoles. Dieu aurait créé le Monde sans rien emprunter à sa propre essence. Cette définition a eu surtout pour objet de détruire l'affirmation des panthéistes que le monde était de la même nature que Dieu.

Une objection se présente alors : qu'est-ce que ce Néant, cette « réserve » dans laquelle Dieu puise les éléments constitutifs du monde ? Il existerait donc alors quelque chose en dehors de Dieu, et en ce cas Dieu ne serait pas Tout ?

La raison perçoit que rien ne saurait exister en dehors de lui. Et elle est dans la vérité. Le monde est réellement « en Dieu » puisque rien ne saurait être conçu en dehors de lui-même. Mais le Néant n'existe pas. Dieu a simplement

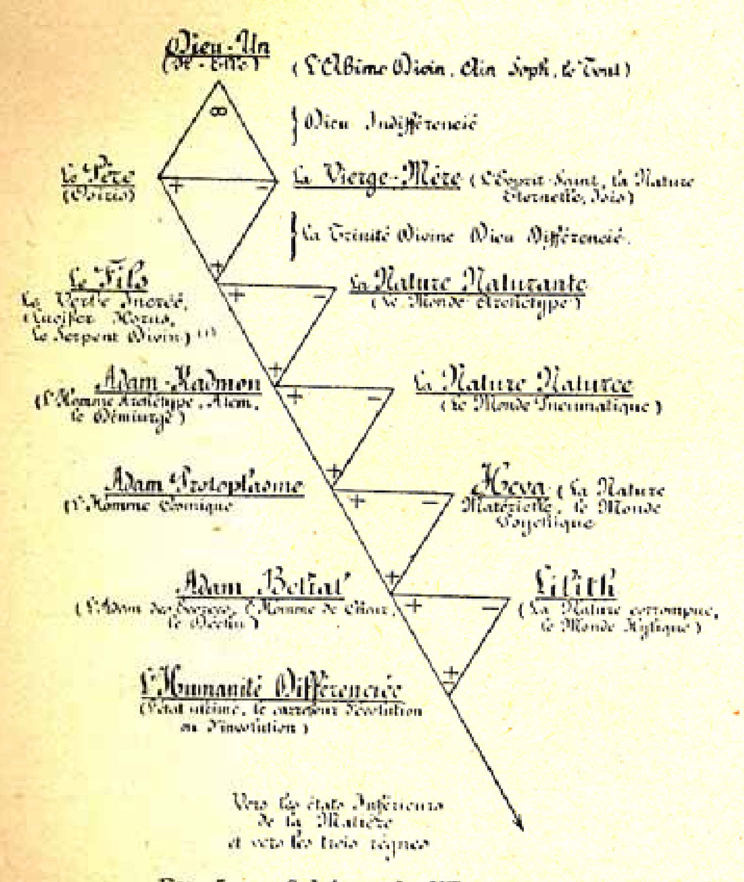


FIG. 5. — Schéma de l'Emanation d'après une tradition rosicrucienne

---

(1) On notera que dans les deux ternaires antipodiques, le FILS (Lucifer, Horus, le Serpent Sauveur) est effectivement et inéluctablement l'*opposé* de « Il-Elle », le Dieu Neutre.

retiré quelques-uns de ses attributs, quelques aspects de sa propre essence, d'une partie de ce Tout qui *est lui-même* pourtant. Il n'a rien extrait d'un Néant, inexistant en tant que principe, il s'est simplement *diminué* dans une région de Tout, qui est cependant *toujours lui-même.* Dieu s'est donc dédoublé. Ainsi dans la nature matérielle, l'enfant est bien issu de la mère. Il est sa chair et son sang, mais il n'est pas sa propre mère ! La mère lui a donné une partie d'elle-même, mais il est certaines parties dans lesquelles l'enfant n'a plus contact.

⁂

Cette division de Dieu en deux aspects est sous-entendue dans la tradition asiatique, dans le Tao de Lao-Tseu, par le symbole du Yn-Yang, image de l'Unité Primordiale, dite Grand Extrême, sous un aspect double. C'est aussi le dieu Janus, aux deux visages, et qui pourtant ne forment qu'une seule et même figure. C'est l'Aigle Bicéphale et Bicolore de l'Hermétisme, « noir-blanc ». C'est cette vérité qui est contenue dans le symbolisme ésotérique de l'Hexagramme ou Sceau de Salomon, aux deux triangles antipodiques entrelacés, et dans le Baucéan d'*argent* et de *sable,* étendard des Templiers.

⁂

Le Dieu Total, le Tout, s'est donc dédoublé. La Cabale nous offrait au sommet de l'Arbre Sephirothique : Kether, dont l'image était celle d'un « vieux Roi, barbu, et offrant son profil droit ».

Le Dieu-Double nous est présenté par les deux Sephiroths suivantes : Chokmah et Binah.

La première était dite « l'Intelligence Admirable, l'Intelligence Cachée, le Premier Principe, la Gloire Première, l'Existence des Existences, la Mystérieuse entre les Mystères, l'Ancien des Anciens, l'Ancien des Jours, le Point Primordial, le Plus Haut, la Vaste Contenance, la Tête qui n'est Point, la Macrophosope, la Lumière Cachée, la Lumière Intérieure, Lui, etc. ». C'est le nombre UN.

Le Dieu-Double ne constitue pas, en son second aspect, la base du triangle divin, dont Kether serait le sommet. Kether est totalement en dehors de l'image ternaire du Divin. Là, nous abandonnerons l'idée de l'*unité* divine pour envisager la *trinité* divine.

⁂

Si nous envisageons deux personnes en Dieu, nous évoquons aussitôt l'idée de polarité. L'un des aspects sera positif, l'autre négatif par rap-

port au premier. Nous évoquons aussi l'idée de *couple,* et si nous admettons que le premier aspect est le Mâle, le second aspect sera la Femelle.

La Cabale nous cristallise cet aspect imagé dans les deux séphiroths suivantes : Chokmah et Binah.

Chakmah a pour symbole l'image d'une « figure mâle barbue, vue du profil gauche ». Par rapport à Kether, Chokmak, seconde sephirah, est négative. Kether nous offrant l'aspect d'un vieillard vu du côté droit, Chokmah nous montre l'image d'un homme plus jeune, vu du côté gauche.

Par rapport à Chokmah, en vertu de la même loi de polarité, Binah sera négative. Et son image est effectivement celle d'une « Femme Mûre, à l'aspect maternel ».

Nous retrouvons là l'idée d'un couple, de deux polarités assemblées.

Lorsque la raison envisage la combinaison de deux forces, elle évoque irrésistiblement l'idée d'une *résultante* de cette rencontre, de cette combinaison.

On conçoit mal le Mâle et la Femelle sans évoquer l'idée de copulation. Le Père et la Mère évoquent aussitôt le produit de leur union, soit l'Enfant.

Cet Enfant, c'est la troisième personne de notre Trinité Divine.

⁂

Revenons au stade du Dieu-Double.

Ce dédoublement est-il susceptible d'être situé dans le Temps ?

Assurément non. Dieu étant éternel d'essence, ne saurait varier. Il est, par définition, *l'Inaltérabilité* elle-même. On ne peut envisager par conséquent que Dieu *ait été* Unique, *puis* se soit finalement dédoublé. Il l'est *en même temps.*

La Mère est donc co-existente au Père, éternelle comme lui.

Mais de même que Dieu se présente à nous sous l'aspect unique de Kether, puis sous l'aspect polarisé du Père, puis sous celui également polarisé de la Mère, de même il se présente à nous sous l'aspect polarisé du Fils.

⁂

Issue éternellement du Dieu Unique, la Mère est donc éternellement sa Fille, la Vierge Céleste.

Eternellement co-existente au Père, la Mère est donc éternellement son Epouse.

Etant éternellement Vierge et Eternellement Mère, il s'ensuit que l'acte fécondateur du Dieu-

Double est un acte éternel lui aussi. Eternellement unis, ils sont éternellement féconds, et si la Mère est éternellement Vierge, éternellement Epouse, éternellement Mère, il s'ensuit que le Fils est éternellement engendré...

On est donc obligé de lui reconnaître, à l'instar de ses Auteurs, l'éternité d'essence avec eux, et par suite l'éternité d'essence avec le Dieu Unique, aspect primitif de cette Trinité.

Or, si le Dieu Unique est éternel, si les Trois Personnes sont éternelles, on est donc amené à dire que Dieu est, *à la fois* : UN et TROIS.

⁂

Tel est l'ésotérisme de l'Immaculée Conception. On conçoit combien est ridicule la prétention des croyants vulgaires de faire enfanter telle arrière-petite-fille du Roi David, tout en lui conservant (nécessairement, nous dit le Dogme) sa virginité naturelle...

⁂

Dans la symbolique graphique de la Cabale, le Iod représente le Dieu Unique.

Dans le second terme du Tétragramme, Iod-Hé (Ioah), nous avons le nom du Dieu-Double, Père-Mère unis dans leur acte générateur.

Dans le troisième terme du Tétragramme, Iod-Hé-Vau (Iaoh), nous avons le Dieu-Triple, la Trinité Divine, Père-Mère-Fils, par l'Union des trois aspects.

Il s'ensuit que le Hé désigne la Mère, le Vau le Fils, le Iod le Père.

Le second Hé que nous voyons apparaître dans le Tétragramme à son quatrième terme Iod-Hé-Vau-Hé (Ieouah), désigne l'aspect double de la Mère : Vierge et Epouse à la fois.

⁂

Nous avons vu tout à l'heure que la Mère était négative par rapport au Père (positif), et qu'en conséquence le Fils serait forcément d'une polarité contraire à celle de sa Mère, les deux termes se succédant en s'opposant :

positif (Père),
négatif (Mère),
positif (Fils).

Ceci explique que le couple divin ou plutôt le Dieu-Double, ne saurait engendrer, comme troisième terme de la Trinité, autre chose qu'une « personne » ou hypostase mâle, positive, dénommée le Fils, et non une hypostase femelle, qu'on dénommerait la Fille.

Cet aspect est d'ailleurs tenu par la Mère elle-même, puisqu'elle est aussi la Vierge, Fille du

Père Primordial : le Dieu-Unique, Originel, Neutre, de Kether.

⁂

Eternellement engendré, éternel d'essence comme son Père, positif comme lui, le Fils est donc identique à ce Père. Il se différencie de sa Mère par sa polarité, alors que rien ne le distingue de son Père. L'enseignement ésotérique du Nouveau Testament se trouve donc confirmé par la Cabale : identité absolue entre les deux, *consubstantialité* d'essence.

⁂

L'homme est un être doué de possibilités d'action. Chez lui l'*Acte* peut être considéré sous un triple aspect. Il est d'abord Acte Pur, dans le Monde de l'Archétype, « Acte Eternel » de Dieu. Dans l'Homme il se manifeste matériellement en étant d'abord Acte-Pensée. L'esprit de l'homme *conçoit* avant de *réaliser*. Ce que son Esprit a conçu, sa Parole, ou Verbe, le manifestera à l'état secondaire, et le Geste, ou Acte matériel, réalisera ensuite l'Union synthétique de l'Esprit et du Verbe.

Il en est de même dans la Trinité Divine.

L'Acte-Type est du domaine du Père, reflet lui-même du Dieu-Un résidant dans Kether.

L'Acte-Pensée est du domaine de la Mère. L'Acte-Parole du domaine du Fils.

Ceci explique qu'on ait donné aux deux dernières personnes la dénomination supplémentaire d'Esprit (Esprit-Saint), à la Mère, et de Verbe au Fils.

La seconde personne, la Vierge-Mère Eternelle, est donc bien la *Sagesse Increée,* et le Fils le *Verbe Increé* (1).

⁂

La Sagesse Increéée est par cette définition même l'aspect concret du Dieu Initiatique. Voilà pourquoi dans la trinité égyptienne, « Osiris-Isis-Horus », Isis, la Vierge qui enfante éternellement Horus, est aussi la Patronne des Mystères, l'Inspiratrice des Sages, et la Mère de la Magie. Cet Art étant, dans le domaine de l'Action, l'aspect *supérieur* de celle-ci, puisque la pensée est toujours supérieure à la Parole, et la Parole au Geste.

⁂

Le Dieu-Un s'étant retiré d'une partie de son essence, pour que la Trinité Divine soit éternelle aussi, ainsi que nous l'avons vu plus haut, il est

(1) Les Cathares et les Albigeois appelaient le Saint-Esprit : « Notre-Dame-de-l'Esprit-Saint ».

évident que ce retrait, cette contraction, doit avoir lieu *éternellement*.

Or, si le monde est obligatoirement « en Dieu », bien que Dieu ne soit pas « en lui » (le monde étant imparfait et Dieu étant la Perfection même), le monde ne saurait se situer ailleurs que dans cette fraction divine où les prérogatives de la Divine Essence se trouvent volontairement amoindries, sinon voilées, car il ne saurait, nous l'avons vu, exister quelque chose « en dehors » de Dieu. Le Néant, répétons-le, ne peut rationnellement exister.

Si Dieu laissait son essence propre réoccuper totalement cette fraction modifiée de lui-même, le monde cesserait d'exister en tant que monde, le « retour » à Dieu s'effectuant automatiquement.

Or, Dieu ne saurait varier, car l'idée de variation s'oppose à celle d'Eternelle Perfection. *Donc le monde a éternellement existé « en Dieu »*.

⁂

Cette contraction de la divine essence crée le monde éternellement. Et, de même, c'est cette contraction qui, *dédoublant Dieu*, amène par voie de conséquence l'éternel engendrement d'une seconde hypostase : la Mère.

Il s'ensuit que si le monde est en Dieu, il est davantage encore dans cette seconde personne, première-née de ce dédoublement. Ceci explique l'assimilation de la Vierge-Mère à la *Nature Eternelle*.

⁂

D'autre part, le Fils, ou Verbe-Incréé, est né de cette Vierge-Mère, éternellement.

Concluons-en donc que le monde est encore plus *en Dieu-le-Fils* qu'en Dieu la Mère.

Ceci explique pourquoi nous voyons le globe terrestre dans la main de l'Enfant Divin, porté par la Vierge-Mère. Là encore, la symbolique chrétienne rejoint la symbolique égyptienne, car si la mystique Marie porte Jésus dans son bras gauche, Isis porte Horus de semblable façon.

⁂

L'analogie veut que le Fils reproduise les traits fondamentaux du Père, La caractéristique principale d'un Père, c'est de créer. Le Fils devra donc être créateur à son tour.

Mais il ne saurait se retirer de son essence propre, à l'instar du Père. Cet acte étant déjà consommé éternellement par celui-ci, il ne saurait l'être encore par le Fils, car qui dit éternité dit totalité. Deux choses, deux actes sem-

blables, ne peuvent co-exister éternellement, Dieu seul étant éternel.

D'autre part, il n'est pas d'Epouse Divine pour lui permettre de générer une quatrième hypostase.

Il créera donc un reflet, une image, de cette Mère Eternelle dont il est éternellement issu. Cet aspect, ce sera la Nature Naturante, image inversée de la Nature Eternelle.

⁂

L'essence du Fils étant éternellement identique à celle des deux autres Personnes, et également identique à celle du Dieu-Un primitif et total, le Verbe Incréé ne saurait varier. *Il ne peut devenir Créateur,* car il y aurait alors *modification* de lui-même. Il est donc *éternellement Créateur.*

Cependant, ne participant pas à son essence divine, la Nature Naturante n'est pas éternelle. D'autre part le Verbe la crée éternellement. La contradiction n'est qu'apparente !

La Nature Naturante est donc *éternellement variable.* Elle n'est qu'une suite infinie d'images, d'aspects, de formes, et cette caractéristique de sa nature propre est éternelle comme elle. Car la possibilité de création du Verbe est *infinie,* comme toutes les prérogatives divines.

⁂

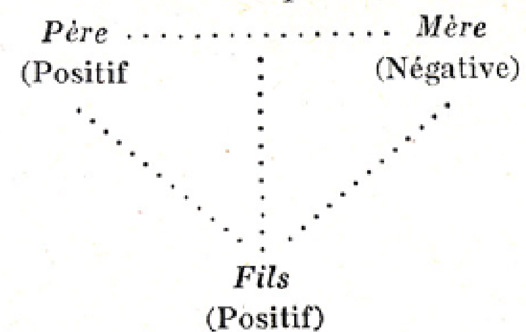
Le Fils, nous l'avons vu plus haut, est de polarité positive. La Nature Naturante sera inéluctablement de polarité négative. Le second couple divin est alors apte à générer, et, nous le savons, générer éternellement. Mais la Nature Naturante n'étant pas d'essence divine, mais bien une création (éternelle sans doute, mais une création tout de même) du Fils, celui-ci devra donc adapter sa Nature Divine à l'essence imparfaite de cette Epouse éternellement changeante.

Et c'est sous l'aspect second de *Démiurge* qu'il se manifeste alors, Eternel générateur de formes éternellement changeantes.

Notre Démiurge est donc bien le Grand Architecte, organisateur et metteur en scène d'une éternelle comédie.

⁂

Dans la Trinité Divine, nous avons eu la répartition suivante des polarités :



Le tout formant le *Dieu Neutre*, ou Dieu-Unique.

Dans la Trinité seconde nous aurons une répartition semblable. Le Verbe Créateur et la Nature Naturante donneront naissance à la forme inférieure du Fils. Ce sera l'*Adam Protoplasme*, l'Homme-Type Universel.

⁂

Notons en passant que dans le Triangle des Trois Personnes, le Dieu Neutre ou Dieu Unique se situe symboliquement au centre du dit triangle, origine équilibrée, synthèse, des trois aspects différenciés.

⁂

L'Adam Protoplasme participe donc à la Nature Divine, étant engendré par le Fils, mais il est loin d'être cependant identique à son Père, le Verbe, car par sa mère, la Nature Naturante, il n'est qu'un phantasme, une image momentanée, fugitive, dans le Kaléidoscope où il a été généré, et cela parmi un nombre infini d'autres générations.

Cependant, l'étincelle divine qui est en lui et sa nature inférieure s'accordent pour se séparer. Ce qui est par trop différent ne saurait être longtemps réuni. L'Adam Protoplasme est, ainsi

que nous le dit la Genèse, un être androgyne. A son tour, il va se dédoubler.

⁂

Dans ce dédoublement, la partie divine émanée du Fils et la partie inférieure émanée de la Nature Naturante se séparent, et se séparant se polarisent.

L'Androgyne primitif (l'Adam Protoplasme) devient l'Adam Kadmon (différencié) et Heva, dont le nom signifie « Mère du Genre Humain ». A vrai dire, ces trois derniers mots sont ajoutés par les commentateurs religieux, car Heva signifie simplement, en hébreu : « mère, songe, sommeil ». Ces deux derniers ont sans doute donné naissance à la légende qui veut que ce soit durant son sommeil qu'Adam se soit dédoublé.

Nous noterons que la première carte du Tarot de Marseille, intitulée « Le Bateleur » représente un homme habillé *mi-partie de rouge et de bleu* (1). Il a un bras levé vers le ciel et l'autre abaissé vers la terre, geste sous-entendant sa double nature, céleste et matérielle. Le grec *Battlidomaï* signifie « homme effeminé, androgyne ». Le mot *Battalos* signifie la même chose. Le latin *Beatulus* signifie « l'Heureux ». Bateleur, en

(1) Couleur de l'Air et du Feu (indication de sa double nature) dans le Sepher Iesirah (Schin-Aleph).

vieux français, dérive du latin *Balator* (danseur, mime), il a donné *Baladin*, et *baller* (danser). Enfin, on nomme *Batée* « une certaine quantité de terre pétrie avec les deux pieds à la fois », (ancien terme des maîtres verriers). Enfin, la tradition hermétique donne à chacune des vingt-deux lames du Tarot, une des vingt-deux lettres de l'alphabet hébraïque. Or, c'est l'Aleph (alpha, en grec), première lettre de cet alphabet et initiale du mot Adam (aleph-daleth-men), qui est attribuée au Bateleur du Tarot.

⁂

Il est évident que le dieu androgyne, modeleur de limon dont parle la Genèse et le « pétrisseur de terre » du Tarot sont parents ! Le créateur du monde matériel n'est pas Dieu, l'étude critique du texte moïsiaque nous le démontrait par ailleurs. (Nous allons le retrouver dans les textes osiriens), et il n'est autre que le Typhon du Tarot, le diable bisexué, le Dragon du Seuil, l'Adversaire que nous portons *en nous*, héréditairement en notre essence.

⁂

La Genèse nous dit que « Adam donna aux oiseaux des cieux et aux bêtes le nom qui était le leur ». Or, le texte de Shabaka nous dit, parlant de Phta-Nou-le-Père et de Phta-Nou-la-Mère : « Il (le dieu androgyne), commença à parler au milieu du Silence. Ses rugissements ont circulé partout sans qu'il y ait un second dieu qui nomme les êtres ».

Atoum (expression égyptienne d'Adam, car Moïse, ne l'oublions pas, désigne un élève de l'Egypte ou une tradition égyptienne), crée par sa Parole, tout comme le dieu de la Genèse, disant : « Que la Lumière soit ». Tout comme, dans la Trinité Divine, le Fils est le Créateur, parce que ce Fils est en même temps le Verbe.

⁂

Mais alors que l'acte créateur du Fils est un acte inhérent à son essence, et divin comme elle, l'acte créateur d'Adam n'est qu'une imitation, une parodie, *une tentative d'imiter Dieu*.

La légende nous dit que Lucifer est tombé pour avoir voulu se hisser jusqu'au Très-Haut, avoir prétendu l'égaler. Adam Kadmon ne peut rester face à la Nature Naturée (Heva), sans s'imaginer pouvoir, à l'aide de ce principe émané de lui, créer en sa sphère. Puisque le Père émane éternellement la Mère, et qu'il crée éternellement le Fils, l'Homme Céleste émanera la Femme Céleste, et créera à son tour.

Il oublie, cet Homme Universel, que si l'étincelle divine qui est en lui peut jouer le rôle

démiurgique du Fils et du Père dans le Plan Divin, le principe qui le complète (la Nature Naturée) est d'une autre origine. Qu'en aucun cas elle ne saurait être comparée à la Vierge-Mère Eternelle, et que de plus, sa propre nature incomplète ne lui permet pas de renouveler *éternellement* sa création, comme peut le faire le Verbe Incréé au sein de la Nature Naturante.

De l'union génératrice d'Adam Kadmon et d'Heva, du second démiurge et de la Nature Inférieure, naîtra alors le monde matériel, monde plein d'imperfections, d'erreurs et de maux.

⁂

Revenons à l'examen de l'Arbre Sephirothique. Une vieille tradition cabalistique nous parle de la rupture de l'Arbre, de la séparation des Vases.

C'est que notre Arbre n'est nullement un tout, mais bien au contraire un *développement*. La rupture se produit en son essence après Tiphereth, au niveau de Hod et de Yesod, entre les deux Démiurges.

⁂

Atoum Adam, notre démiurge inférieur, le Ildabaoth des Gnostiques, organisera alors son domaine, le monde matériel, en copiant instinctivement la Divinité. A son exemple, il se créera un reflet, un double, *l'homme de matière*. Pour animer cette matière, il lui faudra puiser en sa propre essence. Mais alors que l'étincelle divine que lui avait infusé le Verbe Incréé ne retirait rien à l'éternelle plénitude de celui-ci, Adam n'est pas Dieu, mais une créature psychique. En incorporant une parcelle de sa nature à la matière inanimée, c'est une partie de son essence propre qui se dégrade et s'enfonce dans la dite matière.

⁂

L'*homme de chair*, fait à son image, n'est cependant pas androgyne. Car entre l'Adam d'avant la chute et celui d'après, il y a une différence essentielle, l'un est un être collectif, vivant sur un plan différent de celui du second, être individualisé (1).

⁂

Cependant, la Trinité-Divine, les Dieux personnalisés, ne peuvent laisser s'amoindrir, diminuer, disparaître, le Bien total, apanage de leur essence, et qui subsiste péniblement dans le monde obscur créé par Adam protoplasme.

---

(1) L'*Homme de chair* est d'ailleurs *triple :* Ame-Double-Corps (conception sur laquelle toutes les traditions sont d'accord).

Le Mal n'existe pas comme antinomie du Bien. Le Mal n'est que le Bien à l'état de diminution, de restriction. Le Bien seul existe, car Dieu est le seul Etre existant *réellement*. Le reste n'est qu'images passagères et fragiles, phantasmes obscurés.

Et le Mal n'existe sous la forme du Bien Diminué, que dans le domaine cahotique et imparfait du monde matériel.

Les Trois Personnes du Dieu-Un se manifesteront donc toutes trois dans ce domaine. C'est là l'ésotérisme de la Rédemption de l'homme de chair. Le Père par la force de vaincre, le Vouloir. La Mère par la Miséricorde, la Protection Divine. Le Verbe par le Secret du Moyen : la Connaissance.

⁂

Mais nous avons vu que la manifestation du Dieu-Un passe nécessairement par l'aspect du Père, puis de la Vierge-Mère, puis du Fils, avant de s'extérioriser hors de la Nature Divine.

Le dernier stade sous lequel se manifestera l'action salvatrice de la Divinité sera donc par le Fils, Verbe Incréé.

C'est lui qui, agissant par induction spirituelle sur quelques hommes plus aptes que les autres à percevoir l'action mystérieure de Dieu, illuminera progressivement l'âme humaine imparfaite

que l'Atoum égyptien a enfermée dans l'enveloppe matérielle.

C'est cette action que symbolise le Serpent d'Eden. C'est par lui que les yeux du couple primitif (*symbole de l'Humanité Totale*), s'ouvrent. C'est par elle qu'ils constatent qu'ils sont nus (pauvres) et qu'ils conçoivent l'existence d'un Bien Eternel et Total qu'ils ne soupçonnaient pas auparavant.

⁂

Mais on ne saurait admettre que le Verbe Incréé se soit incarné réellement sous une forme matérielle, dans le corps d'un homme de chair. Les avatars des dieux rédempteurs, tels que nous les rapportent les religions exotériques, sont des symboles. En dehors de l'inspiration divine, de la « possession » d'un élu par l'Esprit Divin, on ne peut accorder plus d'importance à telle ou telle manifestation divine, qu'elle ait eu lieu sur les bords du Jourdain, sur les rives de l'Indus, dans les cryptes mexicaines ou près des rivages du grand Nil bleu, qu'à telle autre dont bénéficia l'Atlantide, ou toute autre civilisation disparue.

⁂

Reste le problème de l'utilisation du message. Doit-on retourner à la Source Originelle, au Bien

Suprême, par l'Amour divin, ou par la Connaissance ?

Ce problème est résolu par le rappel de la nature même de Dieu.

⁂

Dieu est le souverain Bien, le suprême Amour, la Gloire plénière.

L'homme ne peut rien y ajouter, Dieu se suffisant à Lui-même, étant donné l'infinité de son essence.

On peut donc considérer le fait d'aimer Dieu comme une *aimantation,* une *attirance,* qui par voie de conséquence ramènera progressivement l'homme vers Dieu et le fera s'y résorber.

La Connaissance elle, élèvera progressivement l'homme vers Dieu, par la voie intellectuelle. Comprendre Dieu, du moins dans l'aspect accessible à l'entendement humain, est aussi utile que l'aimer par intérêt.

Car *comprendre* quelque chose, c'est aussi, nous dit le langage, l'*assimiler.*

Dieu étant la Connaissance Totale, le Suprême Intellect, l'union, (ou plutôt la réintégration) de l'homme ne saurait se faire que sous le double aspect étudié ci-dessus.

Le mot *Foi* dérive du latin *Fides,* racine de *fidélité.* Ainsi la Foi est le *lien,* le seul contact,

entre l'âme humaine et la Divinité. Mais cet aspect des rapports entre l'Homme et Dieu est purement statique. Au contraire, la Gnose (du grec *gnosis : connaissance,* est, elle, dynamique.

La *Foi,* c'est la *branche* que saisit l'homme en passe de se noyer.

La *Connaissance,* c'est l'*effort* qu'il fera pour sortir de l'eau.

Et pour employer une image grossière, nous dirons que l'homme ne peut apporter avec lui, lors de son retour dans le plan divin, uniquement la Foi intéressée, et avec elle, l'ignorance et l'incompréhension.

Ce sont là deux vices qui ne peuvent trouver place dans la Perfection divine : Dieu étant lui-même l'Idéale Connaissance.

⁂

La polarité inhérente à l'essence du Verbe Incréé étant la polarité positive, la réaction générée dans l'Homme de Chair sera obligatoirement une réaction négative. Elle équivaut à la Mystique, et à la conception dévotionnelle des rapports entre l'Homme et Dieu.

La polarité inhérente à l'essence de la Vierge-Mère étant la polarité négative, la réaction générée dans l'Homme de Chair sera obligatoirement une réaction positive. Elle équivaut à la

Recherche, à la Connaissance, elle fait non des mystiques, mais des gnostiques et des hermétistes.

Il s'ensuit que si la Mystique est la voie de l'aspirant à la sainteté, la Connaissance est celle du disciple des Rose-Croix.

Par voie de conséquence, la Vierge-Mère, la Nature Eternelle, sera plus proche de l'Homme dans les religions à caractère ésotérique et initiatique, dans les traditions mettant en évidence l'intérêt de la Connaissance. Tels sont : l'Isisme égyptien et les cultes éleusiniens de la Grèce antique.

Au contraire, le Fils trouvera un caractère plus complet, plus accentué, dans les religions exotériques, mettant la Foi (et l'Amour de Dieu comme moyen de la réintégration) en évidence. Cette forme est plus particulièrement établie dans le Christianisme.

Le Père « Celui dont on ignore le Nom », est lui, plus particulièrement défini par le Jéovah sévère de la religion hébraïque, ou le *Rite* (expression du « Principe », qui est le domaine du Père), passe avant la Connaissance et l'Amour de Dieu.

LE SERPENT DANS LE SYMBOLISME HERMETIQUE

> « *Qu'il soit un objet d'adoration ou d'horreur, les Hommes ont pour le Serpent une haine implacable ou se prosternent devant lui. Le Mensonge l'appelle, la Prudence le réclame, l'Envie le porte dans son cœur et l'Eloquence sur son Caducée. Aux Enfers, il arme le fouet des Furies. Au ciel, l'Eternité en fait son symbole...* »
>
> (CHATEAUBRIAND.)

Ayant précédé l'apparition du volatile et du mammifère, le Serpent est, dans l'Antiquité, le symbole divin par excellence. En Egypte, Toum ou Atoum, le Démiurge, est figuré sous la forme d'un serpent, tout comme Athor, du reste, la déesse génératrice. Mais, nous dit Maspéro, il est tout particulièrement l'idéogramme de l'*étoile-du-matin*, c'est-à-dire de Vénus (1). Pour Israël,

(1) Le rôle du Serpent dans les croyances religieuses en Egypte par Amelineau.

les *Séraphins* escortant l'Eternel sont des Serpents ailés et ignés.

Le Serpent, dans l'iconographie gauloise, figure abondamment (2). On connaît le symbolisme ésotérique de l'*œuf-de-serpent* chez les Druides. De nos jours encore, toute l'Afrique a pour cet animal une vénération superstitieuse. Certaines sociétés secrètes noires, à des périodes assez éloignées (tous les 72 ans environ), taillent et sculptent un serpent de bois qu'ils nomment « *la Mère* », et vont le déposer au sein d'une grotte mystérieuse à côté de ses prédécesseurs. Un explorateur, admis à y pénétrer clandestinement, en a compté une dizaine, ce qui donnait à la fraternité noire en question, une antiquité de sept siècles ! Aux Antilles, le Serpent est l'image de Damballa Oueddo, le « dieu-serpent » des fidèles vaudous.

Pour les occultistes européens, c'est le grand courant magnétique qui enserre notre globe, c'est-à-dire l'âme de la Terre elle-même, considérée en tant qu'entité. Les Géomanciens, dans leurs séries de figures hiéroglyphiques, comptent deux idéogrammes, la Tête et la Queue du Dragon, dont le sens ésotérique et divinatoire correspond aux deux aspects (bénéfique et maléfique) de ce serpent magnétique. C'est aussi, pour les magistes, le fameux Dragon du Seuil,

(2) Reinach. Les divinités gauloises au serpent.

et telle inscription égyptienne du naos de Dendérah le montre éloquemment :

« *Je suis le Fils de la Terre,*
Protecteur de la Demeure des Dieux...
Je suis le Gardien des « Portes » de la Mère divine,
Celui qui garde le Temple, ses Mystères,
Et les Dieux qui y sont... »

Le serpent qui se mord la queue était adoré à Hiérapolis, en Phrygie, par les Naasséniens, que Marcelin Berthelot qualifie de « secte gnostique à peine chrétienne ». Les Naasséniens existant avant la venue du christianisme, on doute que, même après, les affiliés le soient devenus ! Pour la généralité des Ophites, l'adoration du serpent était envisagée comme le symbole d'une puissance supérieure, le signe de la matière humide, sans laquelle rien ne peut subsister, comme l'âme du Monde qui enveloppe tout et donne naissance à tout ce qui est. C'était la sphère ultime du Premier Mobile, celle des étoiles fixes, placées au-dessus des sept sphères planétaires. C'était aussi l'image de la Beauté et de l'Harmonie Universelle. Le serpent Ouroboros était donc à la fois l'œuf philosophique des alchimistes, et le rappel du dieu Set, maître des formes matérielles en Egypte « et qui se nourrissait de sa propre substance » (il était lové en cercle et se mordait la queue).

Le serpent *Ophiouchos*, qui est à la fois dans la Mythologie un homme et une constellation, joue un rôle particulier dans la mythologie des *Pérates*, variété d'*ophites*. Il prend la défense de l'Homme contre le mauvais serpent (le dieu du mal, le dieu noir). Nous le retrouvons dans Olympiodore.

Sur une gemme gnostique conservée au musée de Vienne, l'Hermès alexandrin est représenté debout devant un chaudron magique, le pentagramme d'Athor-Anaël (symbole naassénite), rayonne derrière sa tête, sa main se pose sur la tête d'un jeune chevreau cornu, et le serpent symbolique se love à son bras gauche...

Une variété d'Ophites porte le nom d'Agathodémonites, tirant leur nom de celui de leur dieu: *Agathodémon* (le démon d'agathe...). Ce dieu était identique à la divinité égyptienne *Cnouphi*. Il représentait une divinité médicale, analogue au serpent d'Esculape, le serpent, libérateur intellectuel, agent d'évolution et de guérison matérielle. Ce dieu était représenté sous la forme habituelle d'un serpent de bois, de verre ou de métal. Il était alors le protecteur de la maison. En Transylvanie, les paysans ont conservé cette croyance et dans la tiédeur de la grande cheminée campagnarde, il n'est pas rare de rencontrer un serpent apprivoisé, que le dit paysan nourrit de son meilleur lait.

Les Agathodémonites ont été fréquemment confondus avec les alchimistes, par allusion à l'*Ouroboros* de ceux-ci. Olympiodore, pourtant crédule, soupçonne le caractère mythique et évhémérisé d'*Agathodémon*. Voici ce qu'il déclare à ce sujet : « Les uns disent que c'est un ancien sage, un des vieux philosophes d'Egypte ; les autres que c'est un ange, un génie mystérieux, protecteur de l'Egypte. Quelques-uns le nomment le Ciel (*Ouranos* ou *Uranus*), parce que c'est l'image du Cosmos. En effet, les hiérogrammates égyptiens, voulant désigner le Monde sur les obélisques, en caractères sacrés, le figurent toujours par l'Ouroboros. »

« *Agathodémon* est souvent cité, nous dit Berthelot, dans ses « Origines de l'Alchimie », comme un auteur réel par les alchimistes. Sous ce nom, nous possédons même l'énigme de la Sybille, ainsi qu'un commentaire adressé à Osiris et relatif au vieil oracle d'Orphée, c'est-à-dire à un autre apocryphe du IIe siècle en honneur chez les gnostiques. L'auteur y parle de l'art « de blanchir et de jaunir les métaux », c'est-à-dire de leur transmutation en argent et en or, ainsi que de diverses recettes alchimiques. » Ceci nous démontre une fois de plus que chez tout gnostique véritable, il y a un occultiste, un initié, et non un simple fidèle ignare, comme

dans les assemblées religieuses ordinaires de ces époques.

Dans le symbolisme astrologique, l'agathe est la pierre consacrée à *Mercure*, l'*Hermès* des Latins, le *Thot* égyptien (1). Les Anciens lui attribuaient des vertus merveilleuses, et particulièrement des vertus médicales. Entre autres, elle passait pour arrêter efficacement l'effet des morsures de serpents. En Sicile, elle empêchait le porteur d'une agathe d'être piqué par un scorpion. On voit la loi d'homéopathie magique qui faisait de cette pierre, symbole du Serpent Divin, la panacée parfaite contre les serpents réels.

L'Agathodémon est donc bien le « Démon de l'Agathe », le génie dont cette pierre est le symbole, c'est-à-dire *Mercure-Tristmégiste* lui-même...

Olympiodore nous dit qu'Agathodémon enseignait que « le principe est dans la fin, et la fin dans le principe ». Nous retrouverons plus tard cette mystérieuse affirmation dans la bouche de Jésus : « Je suis le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga... » Allusion à ces deux lettres qui ouvrent et ferment l'alphabet grec. D'ailleurs, Jésus, nous le voyons par le texte même des Evangiles, se compare fréquemment au Serpent

(1) Le *Livre de Thot*, c'est-à-dire le *Tarot*, représente bien le Serpent se mordant la queue lorsque ses 78 lames sont rangées en cercle, de 1 à 0.

Divin. Il se dit du reste Fils de l'Homme et non Fils de Dieu !

L'Ouroboros, ou serpent lové et se mordant la queue, était généralement accompagné de l'inscription grecque suivante, placée au centre: « *Un, le Tout* ». Allusion à l'unité de la Matière d'abord, mais aussi affirmation mystique de cette Ame du Monde, de cette Pan-Psychée qui est la seule et unique conception divine des hermétistes.

Nous avons vu tout à l'heure *Ophiomorphos* et *Ophis*, l'un Abime-Principe et l'autre : Génie de la Sagesse. Nous n'y reviendrons pas.

Le serpent lové autour d'une verge, dit « caducée d'Esculape » est, on le sait, le symbole antique de la Médecine. C'est aussi celui de la *guérison spirituelle* (rappel du serpent d'airain hissé en haut d'une perche par Moïse pour la guérison d'Israël).

Le « caducée » de Mercure-Trismégiste, ou caducée hermétique, est l'emblême de Thot, dieu égyptien de la Magie, le « Maître des Paroles Divines », le « dieu des sept sons ». On connaît le mythe de ce caducée. Mercure, rencontrant deux serpents qui se battaient, jeta entre eux sa verge d'or (*verga auréa*...), et aussitôt les deux serpents se lovèrent harmonieusement, pacifiquement, autour.

Dans la *légende du Docteur Faust*, apparue vers le xve siècle, le personnage qui est en réa-

lité le Génie de Faust, porte le nom de *Méphistophèles,* dans lequel on retrouve la déformation euphonique ou manuscrite de *Mégistophiel, mégiste,* corruption de *Trismégiste,* et *ophèlès* celle d'*Ophiel,* nom de l'Intelligence de la Planète Mercure. Ce nom d'*Ophiel,* esprit de Mercure figure dans diverses Clavicules Cabalistiques, et notamment au 16e et 17e aphorismes de la « *Magie d'Arbatel* », avec son « sceau magique ». *Ophèles* ou *Ophis* désignent le serpent divin chez les Grecs...

Ce mythe nous enseigne l'existence de deux principes antoganistes, symbolisés par les deux serpents, le Bon et le Mauvais, celui d'en Haut et celui d'en Bas. Mercure Trismégiste, Thot, ne sont que les noms de l'Etre Intermédiaire (ou « plan ») qui, par sa présence, neutralise l'opposition des deux pôles extrêmes de la Création. *Mercure, Hermès, Thot,* sont les noms du Maître de la Lumière Astrale des occultistes. Ce n'est pas Dieu, mais ce n'est pas l'Homme. C'est le Daïmon, l'Etre Intermédiaire, le Démiurge des Pythagoriciens, l'Ame du Monde. C'est *Mercure-Psychopompe,* le « Conducteur des Morts », le guide mystérieux des vivants, l'*Hélie-Artiste* des Hermétistes.

C'est le mystérieux agent pantomorphique des magiciens. C'est le Baphomet androgynique des

Chevaliers du Temple. C'est l'Adam avant son dédoublement, Adam-Eve. Dans la trinité alchimique, entre le Soufre et le Sel, ce sera notre Mercure Philosophal. Sa baguette pacifiante, c'est le sceptre magique, la « *Voie du Milieu* », le *Tao,* l'Equilibre, l'Harmonie...

En Egypte, souligne H.-P. Blavatsky dans sa « Doctrine Secrète », les grands sages portaient le titre de *Serpents, Dragons ou Nagâs,* et ils symbolisent fréquemment les Dieux et leurs Mystères.

Le Symbole du Serpent est, sans nul doute, celui du Feu. Telle était sa signification en Egypte. C'est pourquoi l'*ureus* lovait ses anneaux autour des fronts pharaonniques et sacerdotaux.

Il a survécu, énigmatique, dans l'iconographie chrétienne, et nous le retrouvons sur certains bas-reliefs religieux de l'époque gothique, où, soit Jésus, soit Saint Jean, tiennent un calice d'où émerge le dit Serpent. Certaines peintures religieuses également. Sur des portes de tabernacles nous le voyons rayonner au-dessus d'un ciboire symbolique, et, au sommet d'une des deux tours de la Cathédrale de Chartres, celle dite « Clocher Nord », se dresse au sommet de l'extrême flèche un vase énorme, en bronze, posé en 1691 par Claude Augé, fondu par Ignace Gabois. Ce vase se trouve sous la croix, tous deux sont en plomb et ont été achevés le 8 août 1692.

Le vase, *garni de serpents enlacés, qui l'entourent jusqu'à la gorge,* a été, par la suite, doré à l'huile.

Au sommet de la croix se dresse le symbole du Soleil, tout comme au sommet du clocher jumeau se dresse l'effigie de la Lune..

L'Abbaye de Saint-Wandrille voit un de ses porches bien curieusement illustré : la façade intérieure a pour centre un triangle rayonnant. C'est, nous le savons, le symbole hermétique du Feu et du ternaire supérieur de l'Arbre des Sephiroths. Il figure sur le pommeau des épées maçonniques du XVIII[e] siècle. Il est accosté d'une couronne d'épines, d'une part, et d'un Serpent de l'autre... Le Chanoine G.-A. Simon O.-S.-B., qui a publié une étude sur l'abbaye de Saint-Wandrille, nous précise que ce Serpent était « la préfigure du Christ ».

L'Ordre de Saint Benoit paraît avoir possédé, du moins en ses hauts grades, un ésotérisme nettement différent du catholicisme vulgaire. La célèbre médaille en est la preuve. Elle mérite une étude particulière (1).

(1) Précisons une fois de plus que le seul fait de considérer le dieu de Moïse comme l'Esprit de la Terre, le Shatan hébraïque, le dieu noir, le Prince de ce Monde, implique qu'on est *luciférien* au sens réel du mot. Il ne s'agit pas d'inverser les termes et de dire que les lucifériens sont des *satanistes !* C'est tout le contraire... *Dieu-le-Père*, ce n'est pas *Jéovah, c'est son antipode métaphysique !...*

Sur une des faces, nous voyons une croix entourée d'un cercle. La croix porte sur sa branche verticale les initiales suivantes : C.S.S.M.L., c'est-à-dire « Croix Sainte, soit ma Lumière » (*Crux Sancti Sit Mihi Lux*).

Sur la branche horizontale (négative), nous lisons : N.D.S.M.D., c'est-à-dire « Non, Dragon, ne soit pas mon Chef » (*No Draco Sit Mihi Dux*).

Le cercle qui entoure la croix porte les lettres ci-dessous : « V.R.S.N.S.M.V. + S.M.Q.L.I.V.B. », soit : « *Vade Retro Satanas, Nunquam Suade Nihi Vana* », (Retires-toi Satan. Jamais tu ne me persuaderas de suivre tes vanités), et « *Sunt Mala Quoe Libas : Ipse Venena Bibas* » (Ce sont des maux que tu lâches sur nous comme de l'eau. Garde et bois toi-même tes poisons).

Au sommet de la branche verticale de la croix, un ruban est noué en devise héraldique et porte cette inscription :



Or, ce n'est ni un P ni un X latins qui sont ainsi figurés. Ces deux lettres sont des caractères grecs. Ils figurent sur le célèbre Labarum de l'Empereur Constantin, et sont en réalité le khi (X) et le rô (P) grecs.

Sur ce genre de « chrismon », on peut varier à l'infini les significations secrètes. Formé de l'*alpha*, du *khi*, du *rô*, de l'*oméga*, on peut le lire sous la forme régulière, de gauche à droite : ΑΡΧΩ ARKO, du grec *arkos : chef*. On peut le lire en latin : AKRO et ce même *acro* signifie alors *ésotérique* (*acrodaticus*)... On peut le considérer comme une déformation phonétique de *caro : précieux, divin*. On peut en faire l'anagramme et y voir le latin KORA, *cora : vierge*, surnom mystique de *Perséphone*.

Enfin, si nous considérons le *Khi* et le *Rô* enlacés comme les piliers du mot grec ΧΛΩΡΩΣ *kloros : vert* (encore Vénus)...), c'est aussi l'abréviation verbale de *Kristos* ΧΑΙΣΤΩΣ , nom de l'*éon sauveur*. Et l'alpha et l'oméga, disposés de part et d'autre du monogramme, forment alors le mot *Aw, Ao*, dénomination dorienne d'*Adonis*, dieu solaire né dans une grotte, mourant jeune, pleuré par des femmes, et tout comme Jésus est aimé de Marie-Madeleine, amoureuse repentie, Adonis est aimé d'Aphrodite, la déesse aux innombrables aventures...

Et, chose plus étrange encore, certaines médailles bénédictines, réservées aux membres de l'Ordre ou à des intimes des dits membres, sont d'argent (métal attribué à la Lune) et ont, incrustée, *la croix centrale de cuivre rouge* (métal vénusiaque selon la symbolique hermétique). Encore

une fois, chaque fois que nous trouvons le jade et l'argent, le cuivre et l'argent, le vert et le blanc, l'argent et la turquoise, l'argent et l'émeraude, l'or et l'émeraude, nous sommes en présence d'un symbolisme luciférien.

Sur l'autre face de la médaille, Saint Benoit est flanqué, d'une part, d'*un corbeau*, et, d'autre part, d'*un calice d'où sort un Serpent*.

Derrière cette image se cache un symbolisme plus profond. Le corbeau hermétique, c'est le symbole de la couleur noire, en alchimie; c'est le même stade qui est également symbolisé par le *caput mortun*, ou crâne traditionnel. C'est le stade de pourriture, de décomposition, de la mystérieuse *prima matéria*, la *« rose noire de Sathan »*.

Le crâne, dans la symbolique traditionnelle, est l'emblême de l'Esprit de la Terre, du Seigneur du Monde des Formes, c'est le dieu de Moïse...

De l'autre côté, le Calice au Serpent jaillissant, est l'image du Feu. Face à la Terre et à ses Passions égoïstes et instinctives, se dresse le Feu Divin, la Foi, l'Amour, la « rose rouge » des trois Rose + Croix.

Le crâne est le symbole de la « *terre damnée* » des hermétistes, du résidu du grand œuvre, le Serpent est l'emblême du Mercure et du Soufre, les deux éléments nobles du Grand Œuvre.

C'est l'Ame du Monde, le grand principe animateur. Et à ce titre, les grimoires alchimiques, pour nous enseigner un des arcanes du Grand Art, nous offrent l'image d'un Serpent crucifié. Le « Livre d'Abraham le Juif », qu'utilisa Nicolas Flamel pour ses recherches, et de nombreux textes hermétiques nous offrent cette image.

Alchimiquement, le vase est le *creuset* et le Serpent qui en sort le *Feu Divin*, qui s'y génère selon les lois du Grand Œuvre.

Les trois Vertus théologales du christianisme, les trois pierres angulaires de la Doctrine, sont la *Foi*, *l'Espérance* et la *Charité*.

Or, le *vert*, couleur de Vénus, symbole à la fois initiatique et luciférien, est justement la couleur de l'*Espérance*... Et Pythagore enseignait que Vénus était *le second Soleil, le Soleil Occulte : Sol Alter*... Or, la *Foi* est analogiquement l'attribut du Soleil.

Et si Vénus gouverne l'Amour, quelle est la plus belle manifestation de cet Amour, si ce n'est la *Charité ?* N'est-ce pas la sublimation de ce sentiment ? N'est-ce pas également dans l'Amour Universel que se résout tout amour particulier pour la créature ? L'enseignement du Boudha et celui de Saint François d'Assise se touchent, fusionnent.

« Mon frère le Soleil... Nos frères les oiseaux...», dit le saint...

« Que tous les êtres soient heureux... », dit une formule lamaïque...

Tous les êtres...

Nous aurions aimé rencontrer, au fil des textes de l'Ancien Testament, une seule marque de pitié envers nos frères inférieurs. Nous n'en avons pas trouvé. Le dieu d'Israël est égoïste, impitoyable, pour la bête comme pour l'homme.

« *Est-ce que l'Eternel se met en peine des bœufs ?...* », nous dit Saint Paul, dans son « Epitre aux Corinthiens » (IX).

Evidemment non. Du moins, l'Eternel imaginé par Saint Paul... Car, peut-être que le Dieu de Paul, modelé par ses concepts raciaux, est un peu différent de celui que Saint François d'Assise, le doux « poverello », conçoit en la grandeur de son cœur compatissant...

Et cette sauvage doctrine primitive aboutira plus tard à l'hérésie janséniste. Ce sera le grand « problème » (?!...) de la prédestination, cette erreur : la *grâce*. La grâce chrétienne est le résultat d'un choix de Dieu. Une faveur spéciale. Avant toute Création, de toute éternité, Dieu aurait *choisi* les siens, c'est-à-dire qu'il aurait décidé du nombre des élus et du nombre des damnés. Que penser de la « tendresse » de ce Père qui, avant que son enfant soit seulement créé, lui aurait, en sa toute puissance, préparé un lieu d'horribles tourments, où, *éternellement*,

aussi longtemps que lui-même vivrait, l'enfant hurlerait de désespoir et de peine. Et parallèlement, un frère jumeau aurait la chance d'être comblé de dons et de joies ?...

Vous doutez, lecteur ? Prenez donc l'Ecriture, écoutez Saint Paul...

« J'ai aimé Jacob, et j'ai haï Esaü. Je ferai miséricorde à qui je ferai miséricorde, et j'aurai pitié de qui j'aurai pitié... »

« Cette haine de Dieu pour Esaü, nous dit Maurice Magre dans son beau livre sur les « Interventions Surnaturelles », est atroce, et inspire l'envie d'aimer Esaü, malgré son éloignement dans le Temps, et de le rejoindre pour être éprouvé avec lui. Car la haine de Dieu, c'est ce qu'on peut imaginer de plus affreux... »

Et pourtant, cette doctrine de la prédestination, elle amènera un homme de belle intelligence, mais au cœur raccorni par le fanatisme, à écrire des monstruosités de ce genre :

« Dieu hait et méprise les pécheurs tous ensemble, jusque-là même qu'à l'heure de leur mort, qui est le temps de leur état le plus déplorable et le plus triste. *La Sagesse Divine joindra la moquerie et la risée à la vengeance et à la fureur qui les condamnera à des supplices éternels...* »

Prêter *à la Sagesse Divine* ces mœurs de commère venimeuse ou de résidu de sacristie... Tel

fut l'aboutissement théologique de Pascal, *l'illuminé noir*...

Et ceci montre bien l'incontestable avance qu'ont les doctrines boudhistes sur les enseignements judéo - chrétiens ! Avance de temps, d'abord. Les siècles comptent malgré tout. Puis avance morale. Jésus, accueillant les petits enfants, scandalisait les apôtres ! Emportés par leur orgueil, ils ne pouvaient concevoir que le Maître s'intéressa à des enfants, autant qu'à de vieux rabbins...

Et la soi-disant morale qu'on qualifia si longtemps de chrétienne (et qui, il faut le reconnaître, était fort éloignée de la *véritable* morale chrétienne...), admit, pendant des siècles, que pour fêter Saint Jean-Baptiste, on jeta *vivants*, dans le brasier allumé en l'honneur du saint, de malheureux petits chats. Les chroniques nous ont rapporté les comptes mentionnant l'achat des malheureuses bêtes, dont les cris désespérés constituaient « l'un des grans esbattements de la feste ». On lit, en effet, dans les Registres de la Ville de Paris : « Payé à Lucas Pommereux, 100 sols parisis pour avoir fourni pendant trois années, finies à la Saint-Jean 1573, *tous les chats qu'il fallait au feu* comme de coutume. » (1). Sans doute faut-il tenir compte

(1) Cité par J. B. dans « Consolation », de juin 1935.

de « l'esprit du temps », mais à cette même époque, jamais un boudhiste n'eut commis pareil forfait moral.

⁂

Pour revenir à la médaille de Saint Benoit, nous constaterons que le Calice d'où sort le Serpent n'est pas un calice ordinaire. C'est, qu'on le veuille ou non, le symbole du Graal, dont la conquête hanta l'esprit de la chevalerie médiévale.

Ce vase fût, nous dit sa légende, taillé dans une émeraude (pierre verte, vénusienne), tombée du front de Lucifer lors de sa chute. Et il servit à recueillir le sang de Jésus lors de son crucifiement au Golgotha. Joseph d'Arimathie en eut le précieux dépôt. Puis il se perdit... Il était le symbole de la Connaissance régénératrice. Or, ce vase, nous le retrouvons dans l'Iran, où, dénommé vase pyrogène, il laisse échapper de ses flancs le Feu principe. Certaines idoles gnostiques nous le montrent tenu par la Vierge-Mère en son giron, et des flammes en jaillissent encore. En Egypte, Sémiramis, fille des dieux, le tient fréquemment *sur sa tête,* symbole du Feu illuminant l'intelligence humaine. En Egypte, il porte alors le nom de Gardal, d'où dérivera plus tard notre Graal, par contraction phonétique. Ce vase, c'est la coupe d'Hermès, la coupe

de Salomon, le vase cosmogonique de Platon, l'urne des anciens mystères, la coupe fabuleuse du roi de Thulé, c'est l'emblème de la Matrice Universelle, le vase sacré, dit « *Azewladour* », des traditions celtiques...

Et nous le retrouvons, brillant dans l'ombre des chœurs de nos cathédrales, suspendu entre ciel et terre. Là, il est rouge, symbole du Feu. Et la flamme qui scintille doucement en son sein est la même que nous retrouverons également à la même place dans les mosquées de l'Islam... Symbole du Feu Divin !

Ce Feu, illuminateur et générateur, c'est le symbole de la Gnose. Et ce mot signifie également *connaître* et *générer!* Ceci explique la mystérieuse parole de Jésus : « *Je suis la Vie... Je suis le Pain... Je suis venu mettre le Feu au sein des choses...* »

Et *Inri,* la mystérieuse devise qui auréole le Crucifié, évoque en nous sa signification ésotérique : « *Igare Natura Renovatur Integra* » (C'est par le Feu que la Nature se renouvelle...)

Le Feu, générateur de Lumière,

ennemi des Ténèbres !...

CONCLUSION

L'enseignement rosicrucien nous présente donc avant tout le principe de l'*Unité dans la Pluralité*. Un dans tout, et tout en un, nous affirment les Hermétistes, seuls parmi les adeptes à pouvoir revendiquer le symbole de la Rose sur la Croix.

Par cette doctrine, nous arrivons à concevoir que le Mal n'existe pas, qu'il n'est que le Bien à son état incomplet, qu'il n'est que la Perfection, en puissance, mais à un stade de réalisation plus ou moins lointain.

Le Dieu Noir, le Démiurge hostile, les Archontes que l'Initié doit vaincre, tout cela n'est qu'un *état* d'une force idéale dégradée. Les *Kliphots* de la Kabale ne sont-elles pas le prolongement des Sephiroths ?...

Adam Kadmon, le Créateur du Monde de Matière, n'est pas l'essence du Mal, la perfection et l'infinité de celui-ci. Le *Bien*, seul, saurait nous présenter cette perfection dans l'essence.

Notre Démiurge ne fait pas le Mal parce qu'il en est le Principe, il le fait par erreur. Le Monde est mauvais ? Certes. Mais c'est que son Auteur

n'est pas la perfection elle-même. Son œuvre ne saurait donc lui être supérieure...

Si Adonaï Melech, le régent du Monde des Formes, est l'opposé du dieu de Kether, son antithèse, n'oublions pas cependant l'affirmation traditionnelle des cabalistes qui nous dit que Kether, la dernière séphire, *n'est, elle-même, que la Malkuth de l'Infini...*

« Le Démiurge Unique et les démiurgii, unissent le Créé à l'Incréé », nous affirme Platon.

La Création Universelle est une opération alchimique, dans laquelle la précipitation s'oppose à la sublimation en y collaborant !...

De cette Matière en perpétuelle parturition, s'élève et se dégage l'Esprit. Et à la « terre damnée », au sombre *caput mortum* des vieux alchimistes, répond, dans le plan supérieur, le dégagement, l'abandon final du monde hylique de la Gnose, par les âmes enfin libérées.

« *Toutes les scènes du jeu terrestre ont été, comme dans un drame, organisées, conçues et jouées par elle avec les Dieux Cosmiques comme auxiliaires, et elle-même comme acteur voilé...* », nous dit un philosophe hindou, Iri Aurobindo.

Et ceci va rejoindre, par delà les écoles et les philosophies, la doctrine universelle, exotérisée par le boudhisme.

« Il est probable, nous dit Maurice Magre dans son beau livre sur les « Interventions Surnaturelles », que le solitaire des Sakyas, par son don de vision, a assisté à l'ascension des êtres vers d'autres mondes. Il a assisté à la lente coagulation de la planète, quand le règne des essences laissa la place à la puissance de densité, à la force qui matérialise. Il a prévu la mort lente spirituelle des malheureux qui auront préféré rester dans le Cosmos en voie de refroidissement. Il aura vu la fin, la cristallisation finale du monde hylique. Et il a perçu le remède... »

Il a percé le secret de l'évasion pour les retardataires que nous sommes. Il a enseigné que le seul moyen de se dégager de cette gangue enliseuse, était de voir, derrière les illusions des sens, leur néant total, infini, désespérant.

Le Messie chrétien nous livre le même enseignement :

« *Quiconque met la main à la charrue et regarde en arrière n'est pas propre au Royaume de Dieu...* » (Saint Luc, IX, 62.)

« *Si quelqu'un vient à moi, s'il ne hait pas son père et sa mère, sa femme et ses enfants, ses frères et sa sœur, et même s'il ne hait pas sa propre vie, il ne peut être mon disciple...* » (Saint Luc, XIV, 26.)

« *Qu'il est difficile à qui a des richesses d'entrer dans le Royaume de Dieu ! Car il est plus facile à un chameau de passer par le trou d'une*

aiguille qu'à un riche d'entrer dans le Royaume de Dieu... » (Saint Luc, XVIII, 25.)

Devoir, Famille, Patrie, sont les mobiles essentiels de notre vie présente. Mais ce sont des pièges dangereux, guettant l'âme à sa sortie de la chair. Pièges tout aussi prenant que l'attrait des plaisirs des sens, que le désir de se revêtir de nouveau d'une enveloppe matérielle, de revivre...

Devoirs sociaux ici-bas, poisons pernicieux sur l'autre rive !

L'*homme-chair* ignore tout des impressions de l'*homme-esprit*. Est-ce que les joies intellectuelles, la volupté de la Connaissance, bien connue des Adeptes, ressemblent même de très loin, aux voluptés grossières des sens ? Est-ce que les joies de l'amour charnel sont semblables aux joies de l'amour telles que le cœur et l'âme les ressentent ? Non. Les plans dans lesquels jouent des forces peut-être semblables sont trop différents pour que nous puissions établir des points, même faibles, de comparaison.

« *Quand Mahomet promet aux siens, nous dit Montaigne, un Paradis tapissé, paré d'or et de pierreries, peuplé de femmes d'excellente beauté, de vins rares et de vivres singuliers, je vois bien que ce sont des moqueries qui se plient à notre bêtise pour nous emmieller et nous altérer par ces opinions et espérances convenables à notre mortel appestit...* »

Entre le Ciel ennuyeux des catholiques ordinaires, où tout ne serait que vêpres et matines, et ce Paradis islamique borné à une perpétuelle orgie, nous pouvons avec Dante envisager une juste moyenne ! Nous pouvons concevoir une évolution spirituelle, où les deux attributs du Dieu Sauveur, du Porte-Lumière de Tiphereth, joueraient sans s'opposer. En un mot, l'union du Cœur et de l'Esprit, si bien symbolisée par le symbole de la *Rose*, image du parfum de la Vie, et de la *Croix*, symbole de Lumière et de Sacrifice.

Par sa chute dans le plan matériel, l'Ame Humaine est devenue un être différencié. Elle a perdu son androgynat primitif. C'est cet enseignement ésotérique qu'illustre le mythe de Dyonisos déchiré par les Titans, ou que prétendaient faire revivre les mystères d'Eleusis. (Voir E. Schuré : *Sanctuaires et Paysages d'Orient*.)

C'est pourquoi la recherche de l'Ame-Sœur ou la poursuite de la Connaissance sont deux buts parallèles.

Dans les légendes du cycle faustien, le docteur Faust, ayant atteint la Connaissance, ne pouvait faire autrement que rechercher l'Amour !

Et rien ne nous empêche de voir derrière la *Marguerite,* dont l'expression latine signifie « *Perle* », une seule et même chose...

Dans un de ses poèmes, Maurice Rostand nous dit sa conception du Paradis :

« O mon Dieu ! Je demande et je crains davan-
[tage...
« Ayant toujours aimé plus que je n'aurai dû,
« Le Paradis pour moi ne serait qu'un visage,
« Et l'Enfer ne serait que de l'avoir perdu... »

Vénus-Lucifère, déesse du Bonheur, était pour les Anciens, celle de l'Amour et de la Connaissance.

L'un ne va pas sans l'autre. Et l'Immortel auteur de la Divine Comédie, l'affilié secret des « Fidèles d'Amour », société secrète du Moyen-Age, nous présente ces deux principes, dissimulés soigneusement derrière la Béatrice de la légende ! Cette Béatrice dont Dante fait le symbole de la Béatitude... « Le véritable amour, nous dit Casanova, est sans rapport avec la jouissance des sens. »

Sans doute, depuis les jardins de Getsemani, le message du Dieu de Lumière et de Beauté a été fort altéré. Les missionnaires du Dieu Nouveau sont morts, leurs successeurs sont fort souvent devenus, avec les prêtres d'Israël, les sectateurs du Dieu d'En-Bas.

Le Serpent du monde d'Asiah love toujours ses anneaux maléfiques autour du séjour d'épreuves. Et le Serpent Divin, quittant son céleste royaume, devra peut-être descendre de nouveau dans les ténèbres du Monde pour y souffrir et libérer les hommes...

A moins que, sous la cendre des bûchers, dans les géhennes inquisitoriales, au fond des in-pace, la fleur de Sagesse refleurisse de nouveau. Qu'elle nous fasse revivre en mémoire le souvenir du disciple bien-aimé, qui justifiait la parole du Maître : « Et si je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je revienne ?... »

Que, venue de la vieille Asie, du Nouveau-Monde, de l'Europe en fièvre, ou de quelque mystérieuse hypogée hyperboréale, la Lumière Spirituelle illumine un jour l'humanité folle, et que cette dernière sache enfin distinguer le vrai du faux. Alors, peut-être s'accomplira-t-il, enfin, le grand'œuvre cosmique.

Graduellement, les étincelles divines émanées de l'Abime Primordial remonteront alors vers la Cause Première. Graduellement, la Vie s'éteindra sur le Globe. Et, un jour lointain, les Astres, tels des tisons noircis, continueront de rouler dans le froid silence des espaces interstellaires, sans lois comme sans buts, jusqu'à ce que, par cette anarchie même, tels des ossements blanchis, ce qui fut une immensité étincelante et

ignée, éparpille ses cendres dans un infini de silence, de ténèbres et de désolation...

Qu'importera alors, puisque ce qui était la Vie, protéiforme autant que mystérieuse, aura depuis longtemps quitté cet immense sépulcre...

La création matérielle ne peut ajouter à la Gloire de la Cause Première. L'Infini de la Nature Divine s'y oppose. Alors, à quoi bon fuir plus longtemps la conquête de la Paix totale, du mystérieux royaume où rien ne peut plus émouvoir l'Esprit ?...

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIERES